GALERIE DU TABLEAU

2017
UNE ANNÉE D'EXPOSITIONS

LA RÉGION

CONSEIL GÉNÉRAL

VILLE DE MARSEILLE

Galerie du Tableau

2017

une année d'expositions

2017 CENTENAIRE AXEL TOURSKY

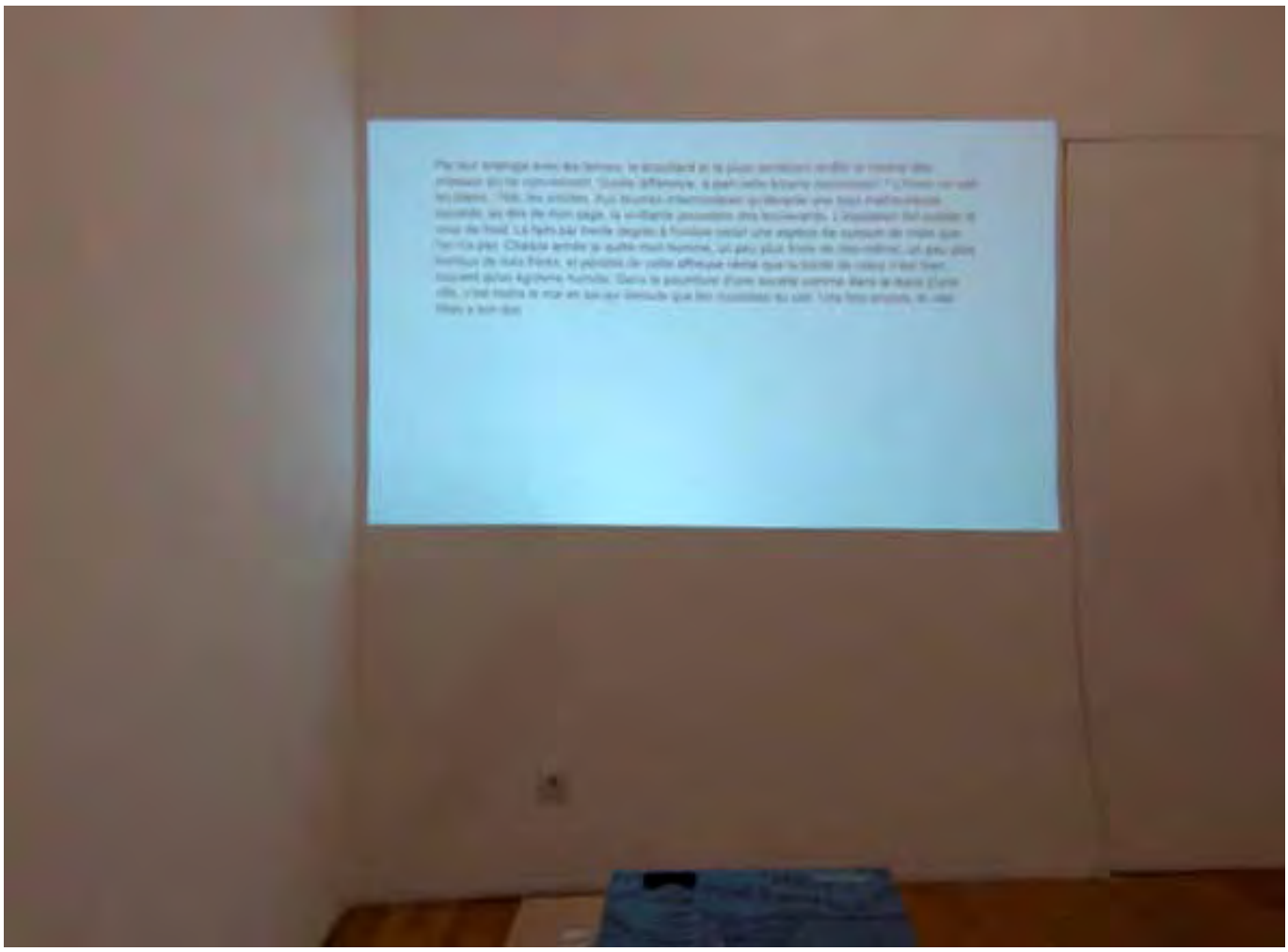
Du 02 au 14 janvier 2017

TOURSKY : DE LA PAROLE AUX MOTS

La chance m'a souri. J'étais le plus jeune de nous deux et il avait le talent en plus, ces énormes différences m'obligent à en parler avec un plus grand respect encore, ce que je ne pratiquais pas toujours en son temps puisqu'il savait faire oublier aussi bien les écarts d'âge que de condition. Je suis aujourd'hui plus vieux qu'il ne l'a jamais été, l'âge est venu et mes mérites n'en ont pas grandi pour autant, seules ma mémoire et mon amitié pour lui savent se montrer à leur juste hauteur.
Il était né en 1917, cet imparfait indique qu'il est mort ou du moins que sa disparition physique laisse croire qu'il n'est plus vivant.
Axel Toursky nous a induit qu'il n'aurait jamais cent ans. Hé bien, cette année, c'est fait! Oublié l'accident sur le boulevard Michelet à Marseille, à l'aube du 16 mars 1970, et la longue inconscience jusqu'au 26 mai. L'écriture lui donne sa survie. Assez pour fêter son siècle avec ses amis. Ceux qui restent, ceux à qui il manque. Ceux qui le découvriront le garderont un peu plus loin.
Je n'ai pas assez entendu sa voix, je n'ai pas assez écouté ses oracles poétiques, je n'ai pas assez compris que je parlais à un homme hors du commun. Nous inventions des feuilletons inénarrables qui nous faisaient faire le tour du monde, nous exécutions des voyages dont le rire était le moyen de transport, chaque rencontre nous entrainait ailleurs du fait de notre seule fantaisie.
C'était pour lui l'occasion de garder le sérieux pour son œuvre. Il avait le don de monter, presque tout seul, une scène de théâtre appuyé d'un coude discret au comptoir d'un établissement à la mode aux dépens d'une bourgeoise trop chargée en bijoux. J'ai retrouvé ce mépris de l'ostentation dans cette chronique "Le soleil des pauvres", parue dans le numéro 279 de la revue Les cahiers du Sud à Marseille en 1946, et, pour ce, je l'ai privilégiée pour devenir l'épine dorsale de cette année Toursky à Marseille.
Il a le plein droit de ce tour de mémoire, Axel a tellement bien parlé des autres, des artistes et de ces beautés qu'on appelle des miss ou de simples travailleurs de la mer. Il est dit que les paroles s'envolent, ce n'est plus toujours vrai aujourd'hui, mais les écrits restent et nous allons le dire bien fort.

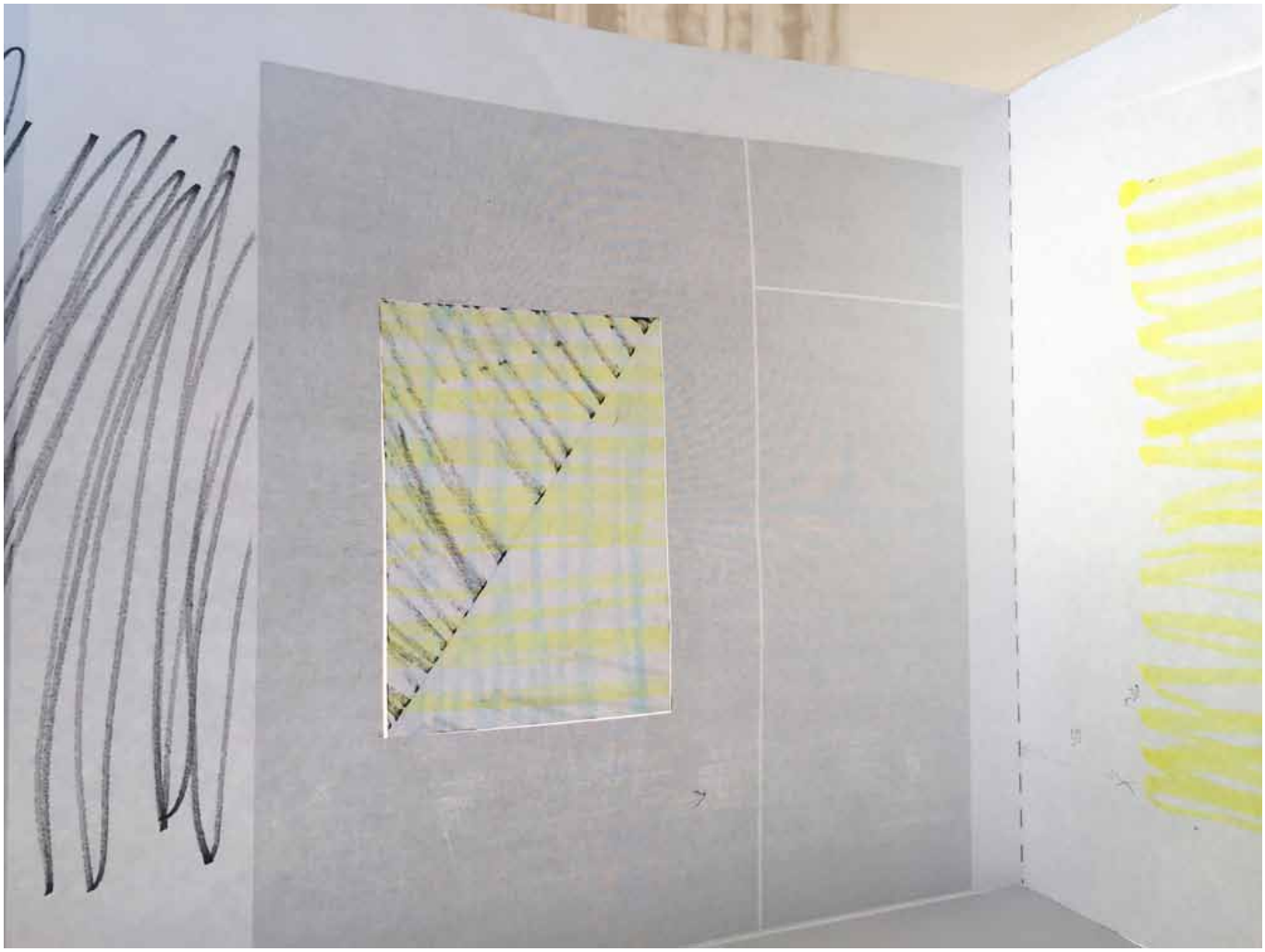
Bernard Plasse

ina.fr



ici
commence
LE DÉSERT

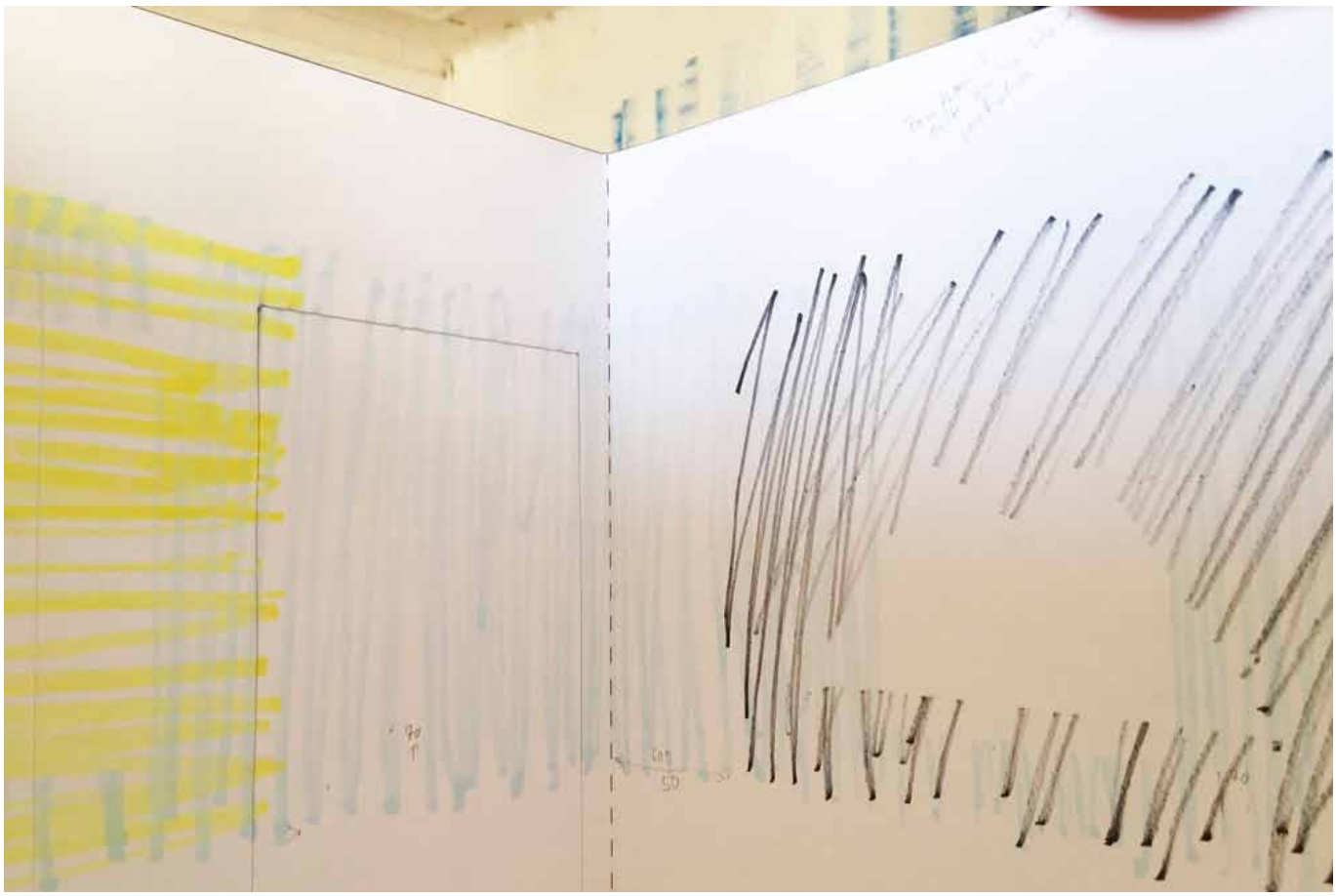
KATHARINA SCHMIDT

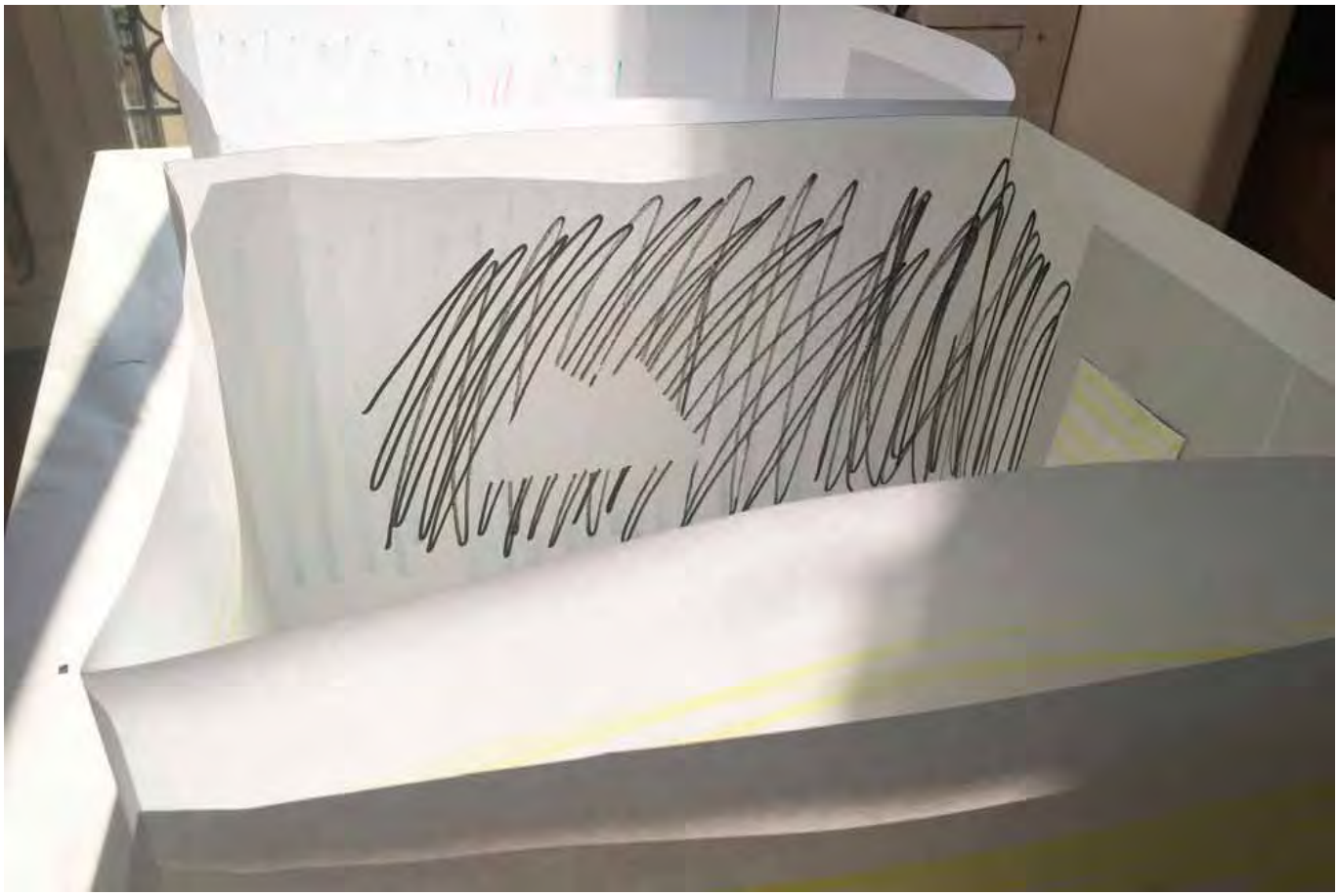


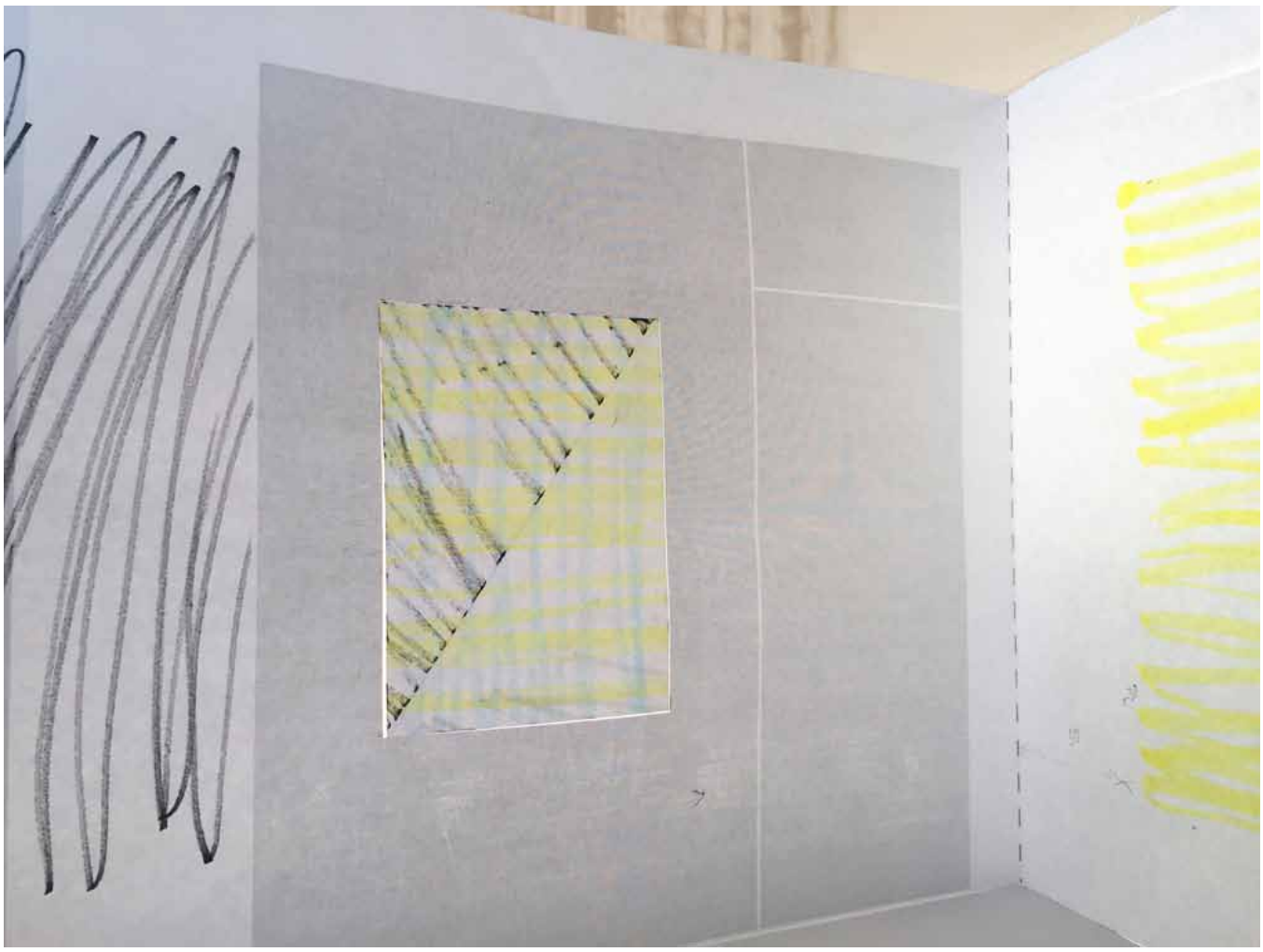
HerrGlöckner#ruesyvabelle

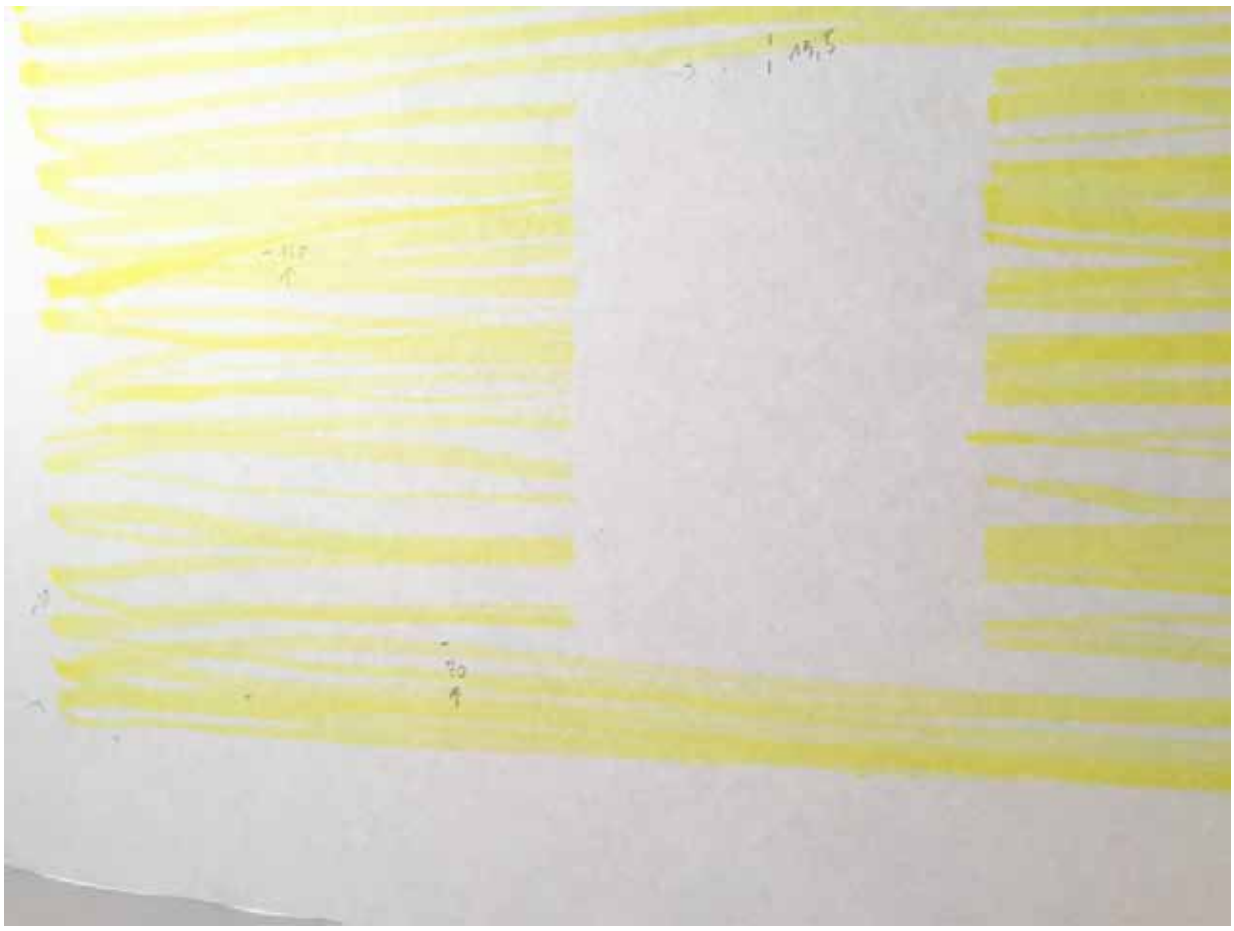
Du 16 au 28 janvier 2017

Pour la conception de sa peinture murale à la Galerie du Tableau, Katharina Schmidt a pris en référence la démarche de Hermann Glöckner, notamment la série Faltungen, oeuvres dans la tradition des papiers pliés du Bauhaus.
Le projet prend son origine avec une série réalisée sur papier au format A4, pour laquelle Katharina Schmidt a emprunté la technique de pliage de Hermann Glöckner 1/ la feuille de papier A4 est pliée et la forme qui en résulte est peinte,
2/ la feuille de papier est pliée une seconde fois et la forme obtenue est peinte.
Ce procédé ayant entrainé de manière fortuite, un effet de pochoir, les traces de peintures résiduelles ont constitué l'élément décisif à l'élaboration d'une peinture murale à la Galerie du Tableau.
En amont, le travail préparatoire a été planifié par le moyen d'une maquette à l'échelle 1/10 dessinée sur ordinateur, imprimée et mise en volume.
Dans sa mise en œuvre, la succession des gestes et la progression des couleurs appliquées au rouleau prolongé d'une perche, entraîne simultanément la double réalisation d'une peinture murale et d'une peinture sur papier, elle-même à la fois pochoir et support.
Deux feuilles de papier au format A0 utilisées comme pochoirs, sont déplacés dans un parcours linéaire suivant les murs de la galerie jusqu'à les recouvrir, laissant apparaitre leur réserve, leur apparence est simultanément transformée par les couleurs qu'elles reçoivent. L'un des deux formats reste inachevé, l'autre, plié en deux par la diagonale, produisant un motif en forme de double triangle, constitue le résultat final de cette progression et est présenté dans la vitrine de la galerie.









2017 CENTENAIRE AXEL TOURSKY
JEAN-JACQUES CECCARELLI

Du 30 janvier au 11 février 2017

LE DESTIN DE L'ENCRE

Un jour, je demanderai à Jean-Jacques Ceccarelli d'illustrer un poème de Toursky. Je crois que le peintre saura rendre à l'auteur toute la préscience ou la prémonition d'Axel à son égard. Le critique qu'il s'amusait à être, tant par jeu que par culture, avait, dès sa première manifestation, vu l'artiste éloquent et construit dans ce jeune homme de vingt ans.
Deux mois avant son accident fatal, Toursky écrivait évoquant le Surréalisme : *"Un nouveau venu, Ceccarelli, va d'emblée beaucoup plus loin, sans rien renier de la tradition figurative des phantasmes et sans tomber dans les naïvetés de l'insolite."*
J'ai le sentiment que l'on ne définirait pas mieux le Jean-Jacques d'aujourd'hui. D'autant qu'Axel dans le long article, qu'il consacrait à un novice, savait ajouter : *" Je crois savoir que son existence quotidienne n'emprunte rien à la facilité : il est remarquable de constater qu'il ne s'amuse pas à l'intérieur de son art, mais qu'il en subit au contraire les tyranniques volontés."*
Cette belle et éphémère rencontre permet maintenant le constat de deux réussites : l'une était à la genèse et l'autre à son terme, reliées par le destin de l'encre.
" Ce qu'il y a d'intéressant dans les toiles de Ceccarelli – et plus encore dans ses dessins rehaussés – sans doute est-ce le dialogue maintenu par le peintre entre la féroce anarchie de sa faune et la véracité des espaces."
"Ces architectes sans nom, ces tombeaux fabuleux, cette dispersion d'éléments anatomiques scrupuleusement déformés, Ceccarelli n'en fait pas un moyen d'évasion gratuite : il ne s'hallucine pas pour se fuir mais bien pour se reconnaître dans le monde invivable qui l'étouffe."
Les œuvres présentées aujourd'hui par Ceccarelli viennent confirmer à propos la pertinente exactitude de ces mots et de ce qu'ils portaient déjà en leur temps.

Bernard Plasse

La logique de l'absurde et l'onirisme constituent les deux grands courants de l'expression picturale du Surréalisme .
Sur ces deux formes de regard n'ont cessé de se greffer, par la suite, les démarches les plus curieuses et les moins attendues : exaspération de l'entendement, agression de l'œil à des fins publicitaires, matérialisations –parfois subtiles—de la sensualité, provocations plus ou moins efficaces, gadgets plastiques, et j'en passe...
La peinture surréaliste, on le sait, ne coïncide pas, historiquement avec le mouvement littéraire du même nom.
Jérome Bosch, Arcimboldo, les maîtres du Baroque et du Trompe l'œil ont précédé Magritte, Dali, Arp, Duchamp, Tanguy de plusieurs siècles, et nous avons tout lieu de croire qu'à l'aube du graphisme et de la couleur des artistes ont exploré les domaines de l'inconscient et l'envers fascinant de la Réalité.
À l'image de ces rivières qui n'atteignent jamais la mer, le Surréalisme a été bu par un nombre infini de sols ! Il n'est guère aujourd'hui d'activité de
l'intelligence ou des sens qui ne lui doive son expansion.
Tout porte les jeunes talents à ce langage qui répond à la fois à leur trouble, à leur besoin d'amour et de révolte, à leur appétit d'humour violent et de saine cruauté.
Ils se bornent le plus souvent, à mettre en scène, avec minutie, des figures élémentaires, comme les oreilles des murs ou le fouet du désir ; les plus audacieux aboutissent à d'abstraits orgasmes tachistes : les plus rusés s'essoufflent à fignoler des "objets à se faire

peur“.
Un nouveau venu, Ceccarelli, va d’emblée beaucoup plus loin, sans rien renier de la tradition figurative des phantasmes et sans tomber dans les naïvetés de l’insolite.
J’avoue avoir été heureusement surpris par cette première qui réunit avec brio la verve cauchemardesque de l’auteur de “la tentation de Saint-Antoine“ et la poignante solitude des perspectives daliniennes.
Certes, Ceccarelli raconte ; mais il autorise déjà délibérément son délire le précéder ; en un mot : de risquer.
Je crois savoir que son existence quotidienne n’emprunte rien à la facilité : il est remarquable de constater qu’il ne s’amuse pas à l’intérieur de son art, mais qu’il en subit au contraire les tyranniques volontés.
À ce degré de sincérité, l’expérience dépasse le jeu. Ces personnages composites entre le cosmonaute et l’hippocampe ; ces monstres de laboratoires et cette confusion permanente des genres, nous les connaissons depuis longtemps : plus près de nous, ils appartiennent à Grandville.
Ce qu’il y a d’intéressant dans les toiles de Ceccarelli – et plus encore dans ses dessins rehaussés – sans doute est-ce le dialogue maintenu par le peintre entre la féroce anarchie de sa faune et la véracité des espaces.
Ces architectes sans nom, ces tombeaux fabuleux, cette dispersion d’éléments anatomiques scrupuleusement déformés Ceccarelli n’en fait pas un moyen d’évasion gratuite : il ne s’hallucine pas pour se fuir, mais bien pour se reconnaître dans le monde invisible qui l’étouffe.
Ainsi est-il de notre temps puisqu’il en dénonce l’atmosphère mortelle et les orgueilleuses déchéances.
Sur une grève où la biologie démente livre nos apparences les plus dignes à d’horribles mutations se dresse encore un naufragé mélancolique, mineur de l’épouvante ou vagabond des galaxies ; un bras d’eau morte le sépare des pays en fusion où la bonté peut être, halète aux limites du désespoir...
On ne manquera pas, bien sur, à propos de Ceccarelli, de parler de l’inépuisable Espagnol ! Toute affabulation est prophétique dès qu’une certaine douleur lui fait tourner le dos à la raison.
Les moustaches-antennes, les montres molles et la gare de Perpignan épicentre de la Divine Convulsion, ne compteraient guère s’il n’y avait à la base de ces propositions la nostalgie d’un équilibre que dynamitent chaque jour nos entreprises vaniteuses.
Et si, dans nos maxi-manteaux et nos gracieux épidermes, à deux doigts du silence et de l’os, nous étions la fin de l’Homme ?
Si, dans l’exclusif domaine du métier—matière, transparence et glacis— Ceccarelli doit se perfectionner jusqu’à l’impeccabilité exigée est-ce par le style choisi, son inspiration n’étant pas en cause.
Son dessin hurle ! Et voici que le désert traverse la vitre et glace l’air autour de nous.
Parti d’une inquiétude véhémente, dont les grincements de l’ironie ne sont pas absents, Ceccarelli s’engage sur un chemin dangereux : il s’enlisera dans une brillante stérilité, ou gagnera sa liberté.
Car, finalement, c’est de liberté que sont lourds ses nuages.

Jean-Jacques Ceccarelli, peintures et dessins.
Centre Audio-Visuel, 41 La Canebière

Meridional 24. 01. 1970

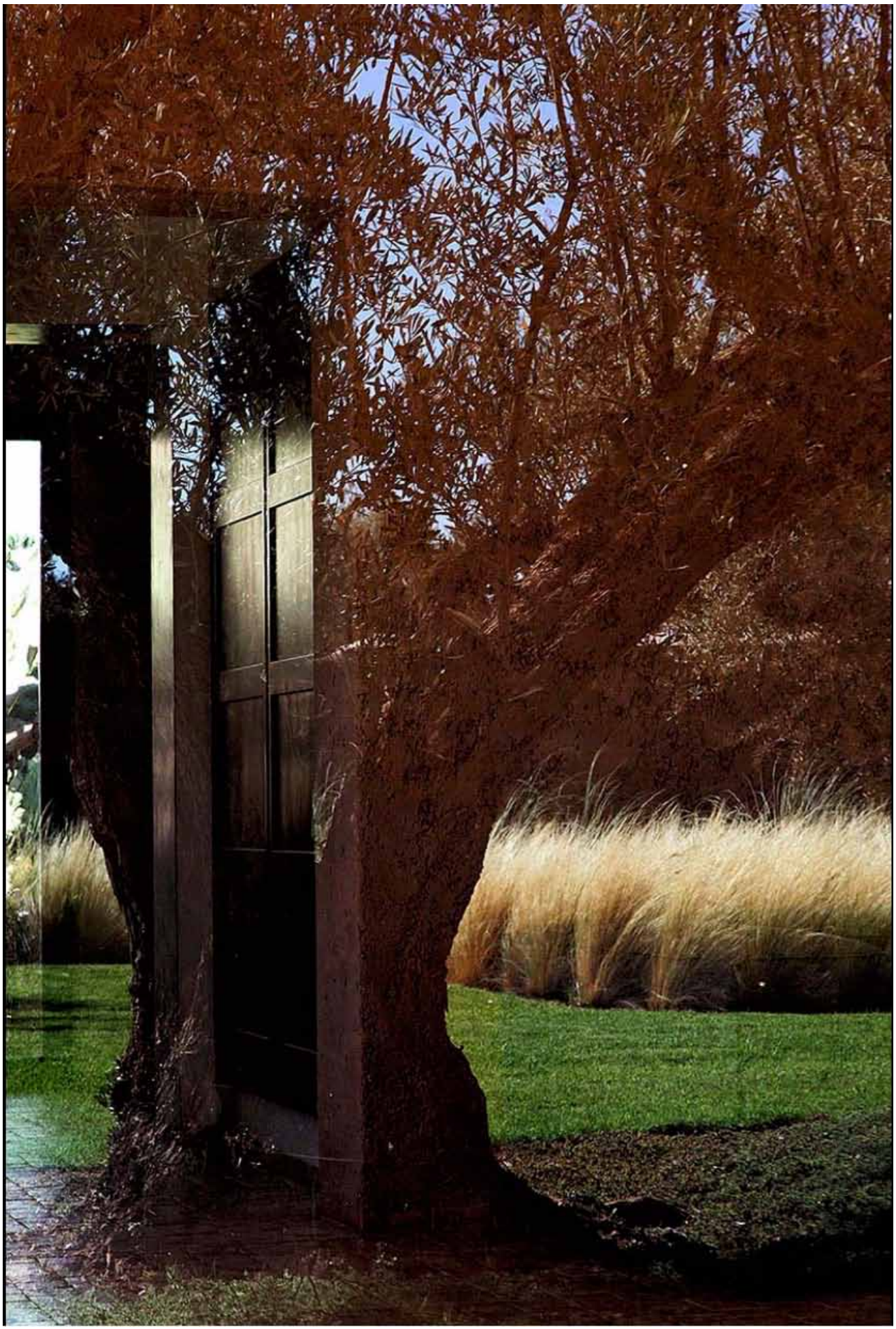
Par Axel Toursky

JEAN MADEYSKI

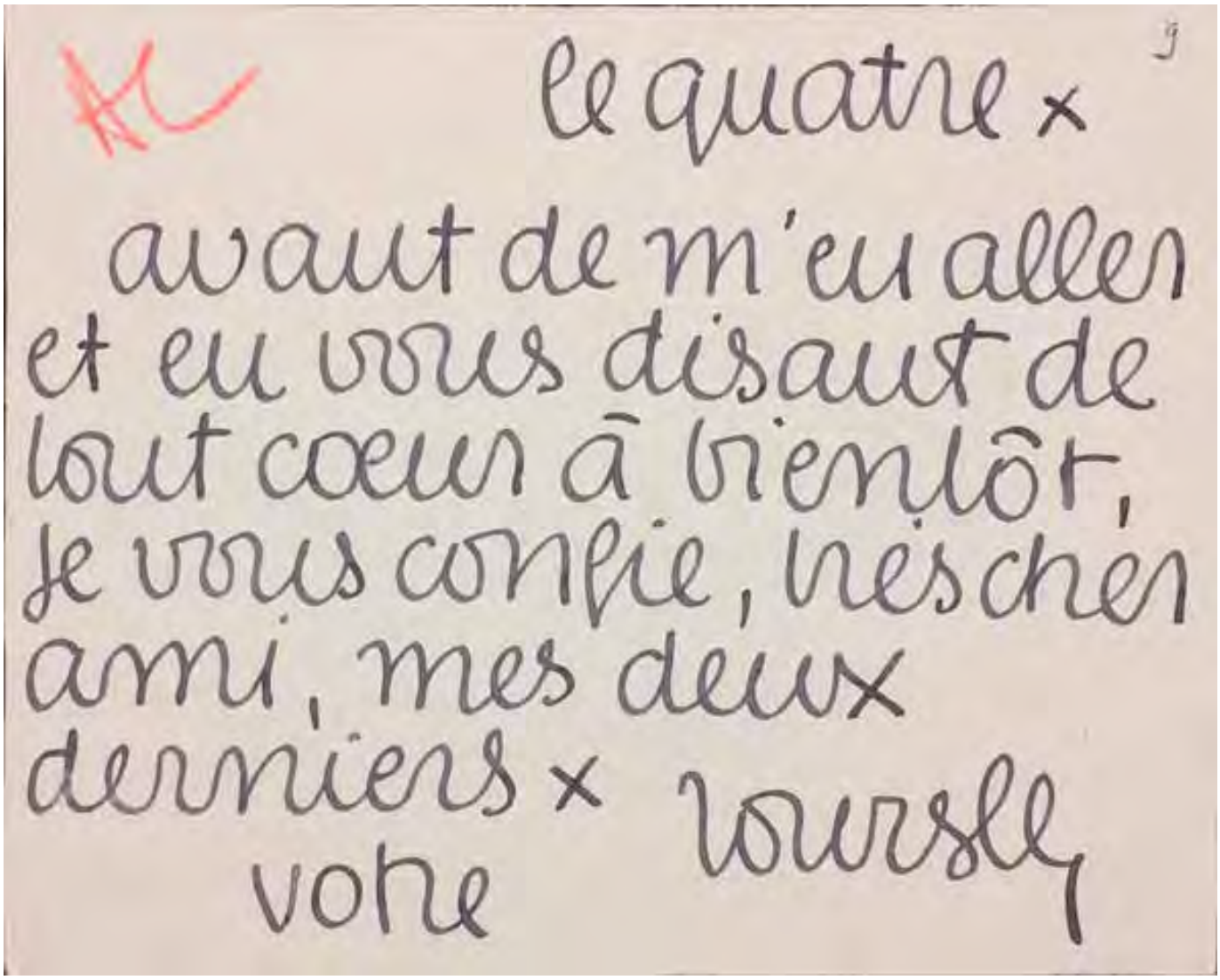
Du 13 au 25 février 2017

Pour sa première exposition à la Galerie du Tableau, Jean Madeyski dévoile un ensemble inédit d'oeuvres consacrées au thème des reflets.
Jean Madeyski se compare à un analyste en quête de l'intime, de ce qui est dissimulé, et a exploré un éventail de disciplines photographiques.
Mû par ses émotions il cherche ce qui est intense et essentiel, en lui-même comme dans ses sujets.
Pour Jean Madeyski, le thème des reflets s'est imposé comme une évidence :
«Immédiatement j'ai vu dans les surfaces vitrées, la multitude d'univers qu'elles pouvaient offrir pour n'en former plus qu'un, comme une échappée belle à la réalité qu'elles subliment pourtant, une occasion supplémentaire de regarder le monde, ou plutôt en l'occurence, les mondes que ces portes, presque exclusives, clandestines ouvrent quand on veut y regarder. Les reflets sont le singulier et le pluriel à la fois. Le masculin qui rencontre le féminin pour n'en faire qu'un, plat mais ouvert sur l'universel.
Est-ce un refuge ou mon âme d'explorateur qui s'exprime? Je me laisse porter à ces découvertes tant urbaines que rurales et qui regroupent l'intégralité des univers qu'il est possible de rencontrer. Le champ des possibles des reflets est universel et inépuisable.
Très souvent, les spectateurs pensent que j'ai fait un montage, que le résultat est une forme d'imposture. Je ne me sens jamais aussi proche de la vérité que dans ces cas-là. Car ces univers sont là et ne demande qu'à s'exprimer.
Ma recherche est équilibre. Elle est esthétique aussi. Ces nouvelles dimensions que je découvre m'exaltent au plus haut point. Elles repoussent les limites du monde des possibles.»

essayage
40€



2017 CENTENAIRE AXEL TOURSKY
SEPT PEINTRES SEPT POÈTES


le quatre ×

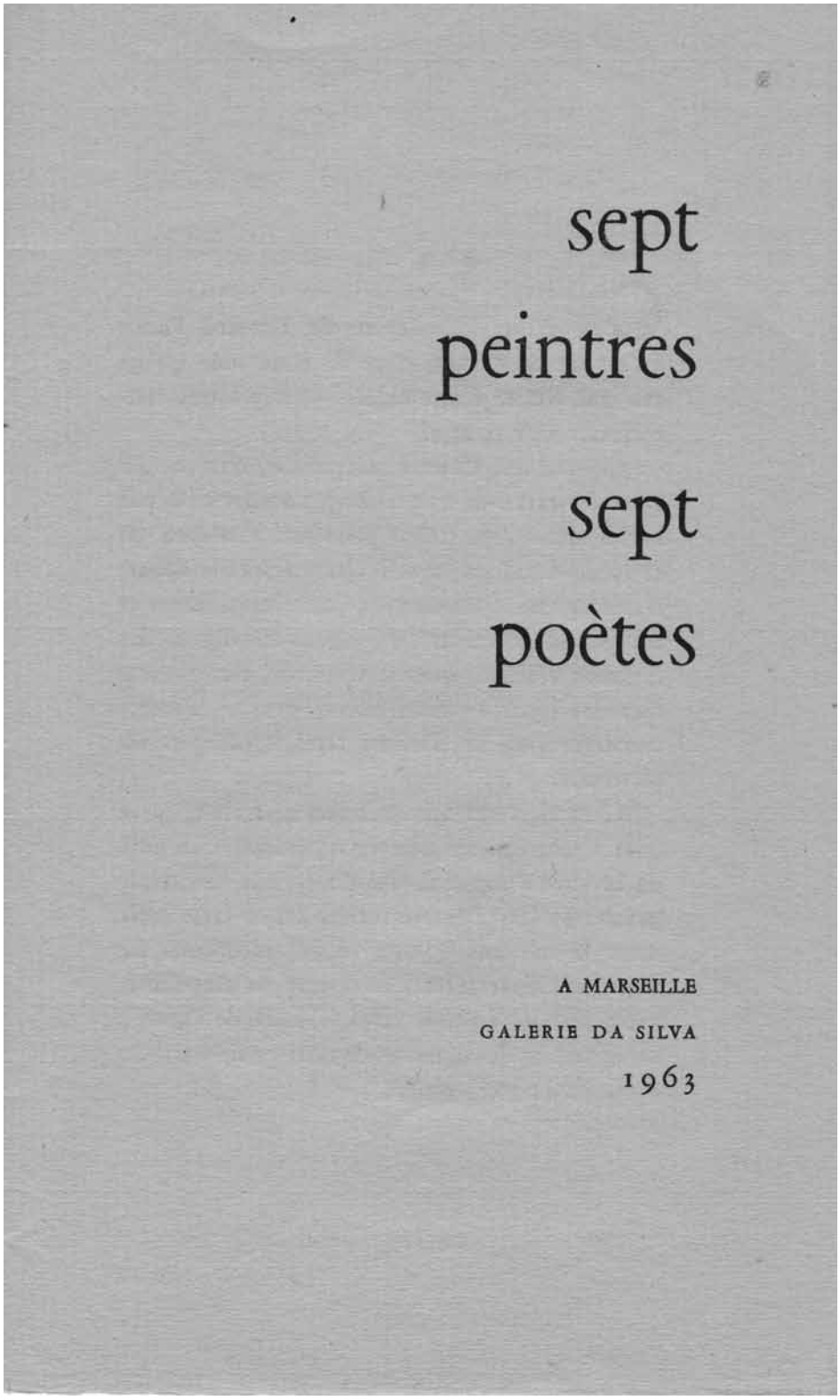
avant de m'en aller
et en vous disant de
tout cœur à bientôt,
je vous confie, très chers
ami, mes deux
derniers ×
votre
toursky

Du 27 février au 11 mars 2017

En1963, pour échapper au quotidien du journalisme, les critiques d'art marseillais imaginèrent la publication d'un opuscule réunissant des poètes et des peintres. Je ne sais d'où vint l'étincelle, si ce fut de Serge Pons qui reprocha plus tard à Jean Todrani, l'auteur du préambule de m'en octroyer l'entière paternité ou de moi même mais des noms furent avancés et aussitôt choisis.
Philippe Lorin connaissait un très exercé typographe, Pierre Gaudin imprimeur à Paris, versé dans les ouvrages de bibliophilie. Naquit ainsi une mince et élégante plaquette dans laquelle chaque peintre illustrait un poème. Les binomes étaient ainsi formés : Barbacanne / Jean Malrieu; Philippe Lorin / Maurice Sardou; Richard Mandin / Bernard Plasse; Serge Pons/ Jean Todrani; Michel Raffaelli / Henri Deluy; Georges Rolland / Jean-Jacques Viton; Pierre Trofimoff /Alexandre Toursky.
Jo Berto tirait de son côté à cinquante exemplaires chacune des sept lithographies en noir réunies en portefeuille et qui furent vendues le soir même du vernissage à la galerie

da Silva.
L'idée était de prolonger l'aventure dans les villes voisines, enrolant au passage peintres et poètes du cru. Les sept lithographies furent bien exposées à Aix en Provence, Montpellier et Toulon mais les exigences des artisans, devant la réussite de l'entreprise, y mirent un terme.
L'idée reste cependant vivace et sera peut être un jour reprise.

Bernard Plasse



C'est d'une idée légère de Bernard Plasse qu'est né ce recueil, c'est de cette idée qu'est née une forme d'assemblée : sept peintres rencontrent sept poètes.

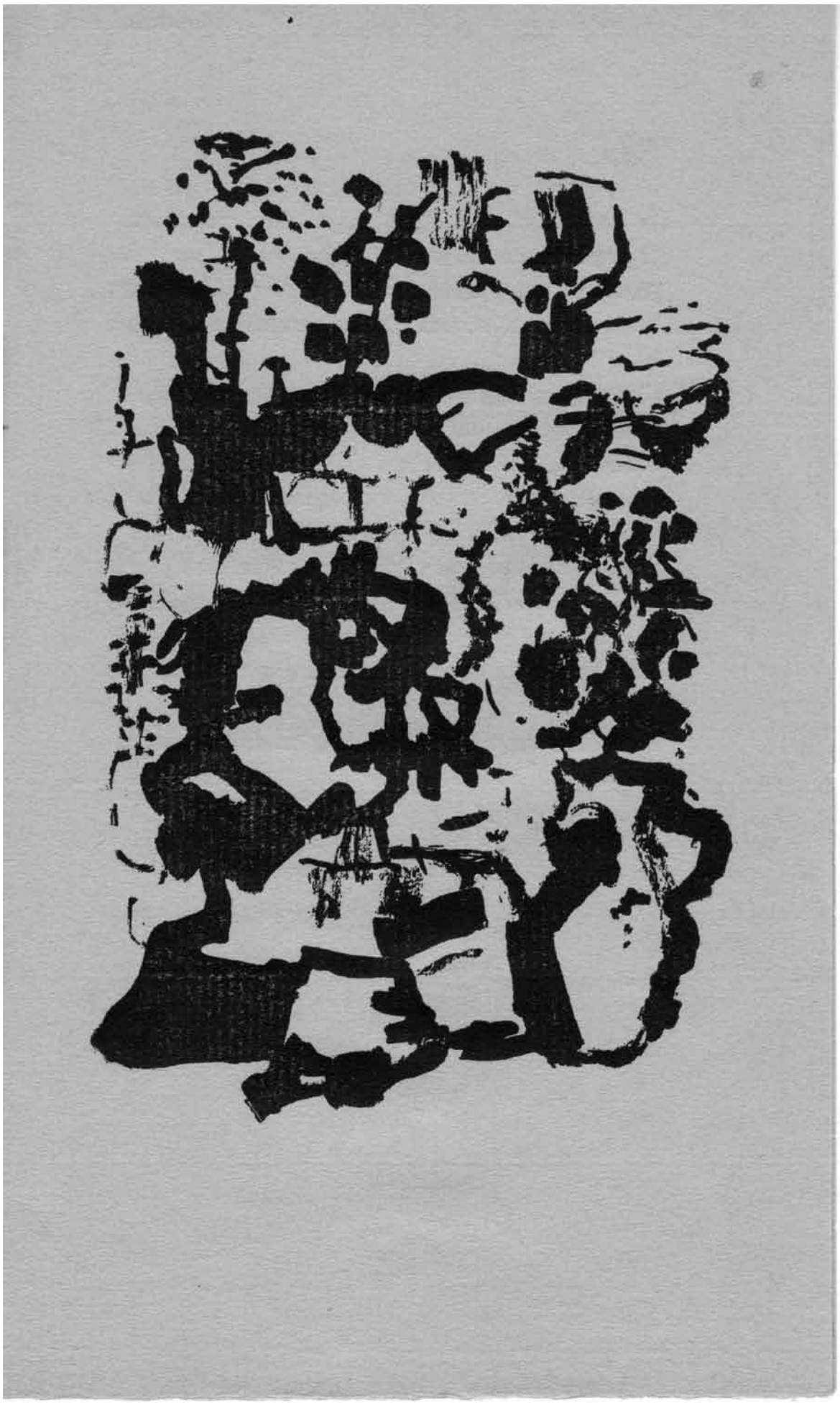
Ce sont les peintres qui parlent, non par les chemins faciles de leur talent particulier mais par l'aride montée au texte poétique. Peut-être un coup de dés, mais, assurément mieux : le départ d'une agitation savoureuse entre les peintres et les poètes travaillant ici-même. Il n'y a pas d'absent véritable à cette entreprise, car, ouverte dans les jours à venir, elle se promet d'autres collaborations, en d'autres termes poétiques ou picturaux.

C'est déjà un affrontement d'arcanes, on a bien voulu espérer que se regardant d'un côté de la vitre l'un, et de l'autre côté le second, le peintre et le poète auront su briser cette vitre pour la naissance d'une œuvre identique. Ce n'est pas l'illustration d'un poème par un peintre, mais, à l'aide du plus vif de l'un et de l'autre : un entrelacs de signes et de sens composant un objet inédit : ce recueil.

Le choix des poèmes a été fait tantôt par le peintre, tantôt par le poète lui-même, ou bien par les deux ensemble au cours d'un échange très libre, lors de la réussite de cet échange. Ainsi s'est révélée la nécessité d'une lice, le tracé, certes, en est encore au pointillé, il y manque la notion de frontières. Mais nous ne doutons pas de la réussite, elle viendra comme après les traits de la fleur folle s'alourdissent les traits pleins du fruit.

Ces noces peuvent durer entre le geste du peintre et la parole du poème : vers une plus grande liberté, ou intelligence, de l'expression, en rendant à tous, à travers la liberté de dire, la liberté de VOIR.

BARBACANNE . Jean MALRIEU



Elle

Je la cherche en pleurant, régente de mes jours.
Je la pleure en ma joie et ma joie me tourmente.
Je tourmente l'amour d'une ardeur véhémente
Et je dors dans ses bras en la cherchant toujours.

C'est mon amour, l'aimée à longue patience,
Mon amour, mon aimée, mon unique crédit
Mon âme, mon amie qui donne l'indulgence
Comme l'arbre au jardin qui grandit dans ma vie.

Elle est dedans mon corps comme en son élément.
Je suis sa nuit, son ciel ; elle est verbe et parole.
Elle est l'air et le feu, le recommencement
Et domine toujours d'une hauteur d'épaule

Nos deux vagues perdues dans un même océan.

Ta vie

Ta vie est ce jardin de ciel et de verdure
au double mouvement
Où l'ombre le soleil se jouent sur ta figure
en un même moment.

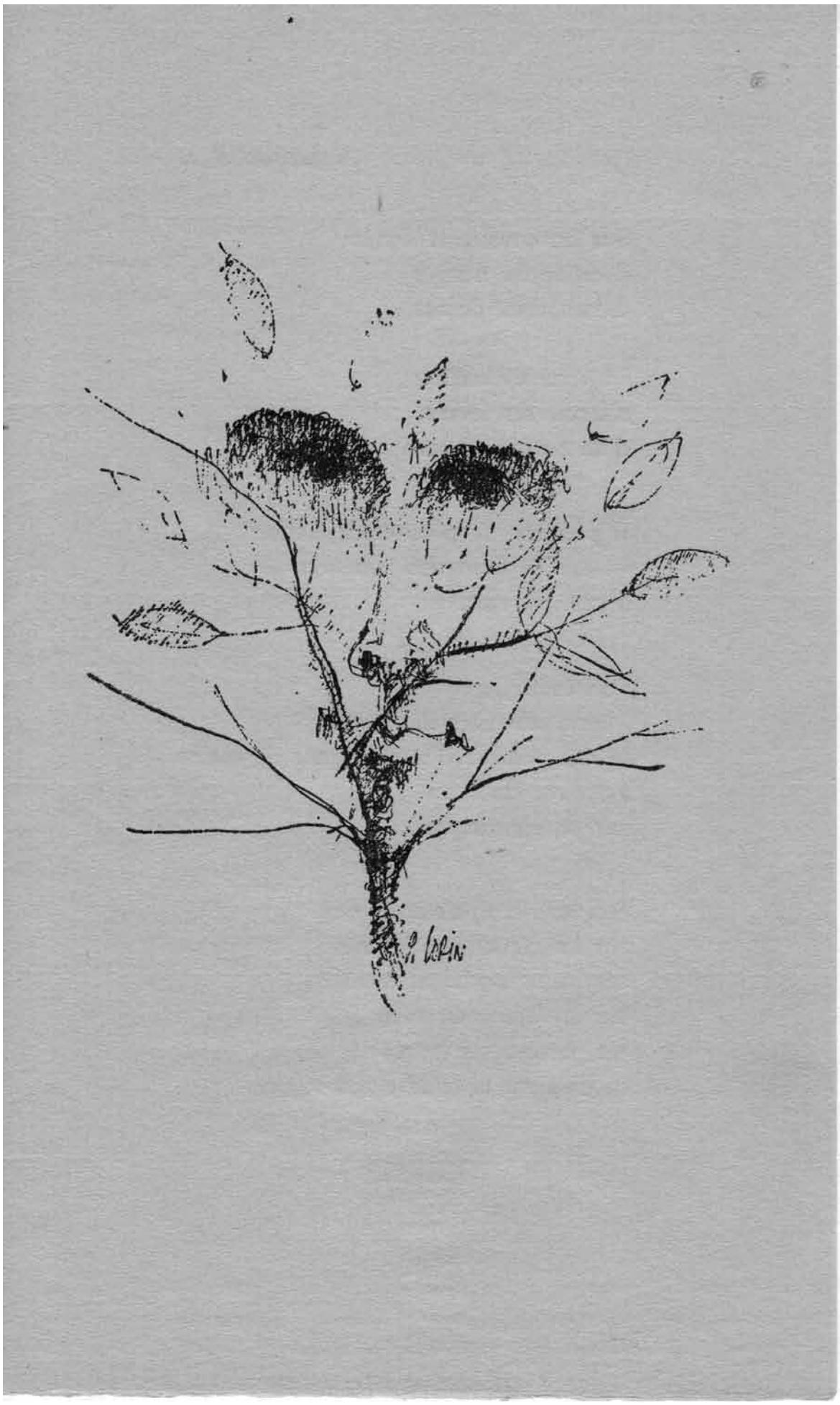
Le sang profond bourdonne en passant par l'oreille
et retient qui s'en va
Sur la toile du jour une chanson d'abeille
brodée à canevas.

Il fuit. Il est bien lieu de crier violence
Le silence est ouvert
Quand flue un temps léger qui coule d'innocence
au flanc de l'univers.

Et moi, ce riverain des fleuves de l'espace
et des soleils noyés
De la berge arrachée où les ronces s'enlacent
en un lit déployé.

Comme je l'entends bien et sais ce qu'il veut dire
au front cette rougeur
Mon sang comme le tien qui passe et se déchire
aux broussailles du cœur.

Philippe LORIN . Maurice SARDOU



A Jacques R...

Sur un coussin d'olivier
il calme les nuages
de ses yeux défaits.

La terre éventrée
referme ses lèvres
d'un barbelé de sang...

Il préférait l'explosion de l'aube
— tendre fléau des météores —
à celle du canon.

Son évangile :
l'herbe au lever de la grive
le ciel paisible d'une poignée de mains
l'étreinte de l'eau
sur la terre inquiète.

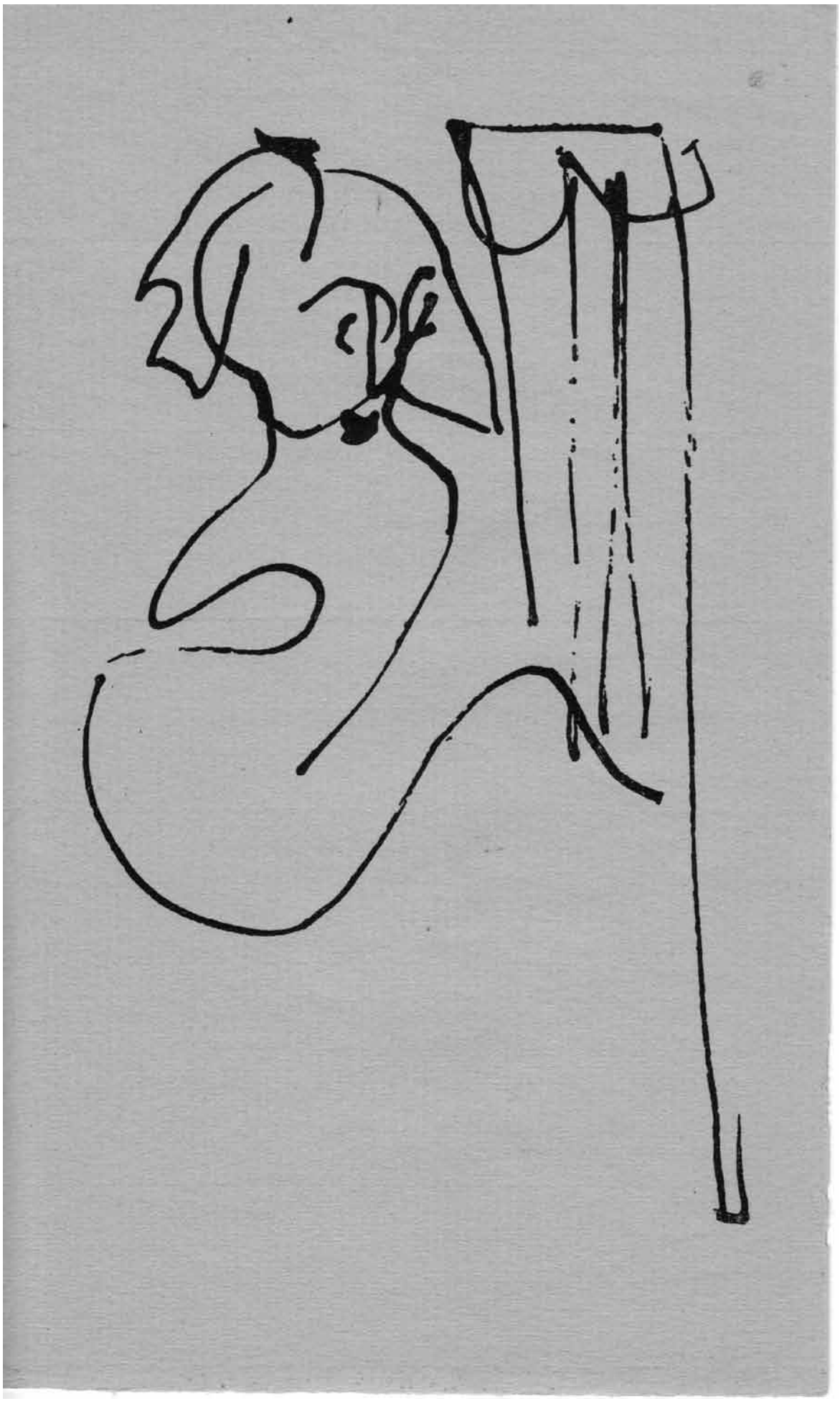
Ses bras sculptaient le rire
sur les cœurs goudronnés
ses mains portaient le miel
sur la défaite du vent
ses paroles ses lettres
modifiaient la courbe des villes.

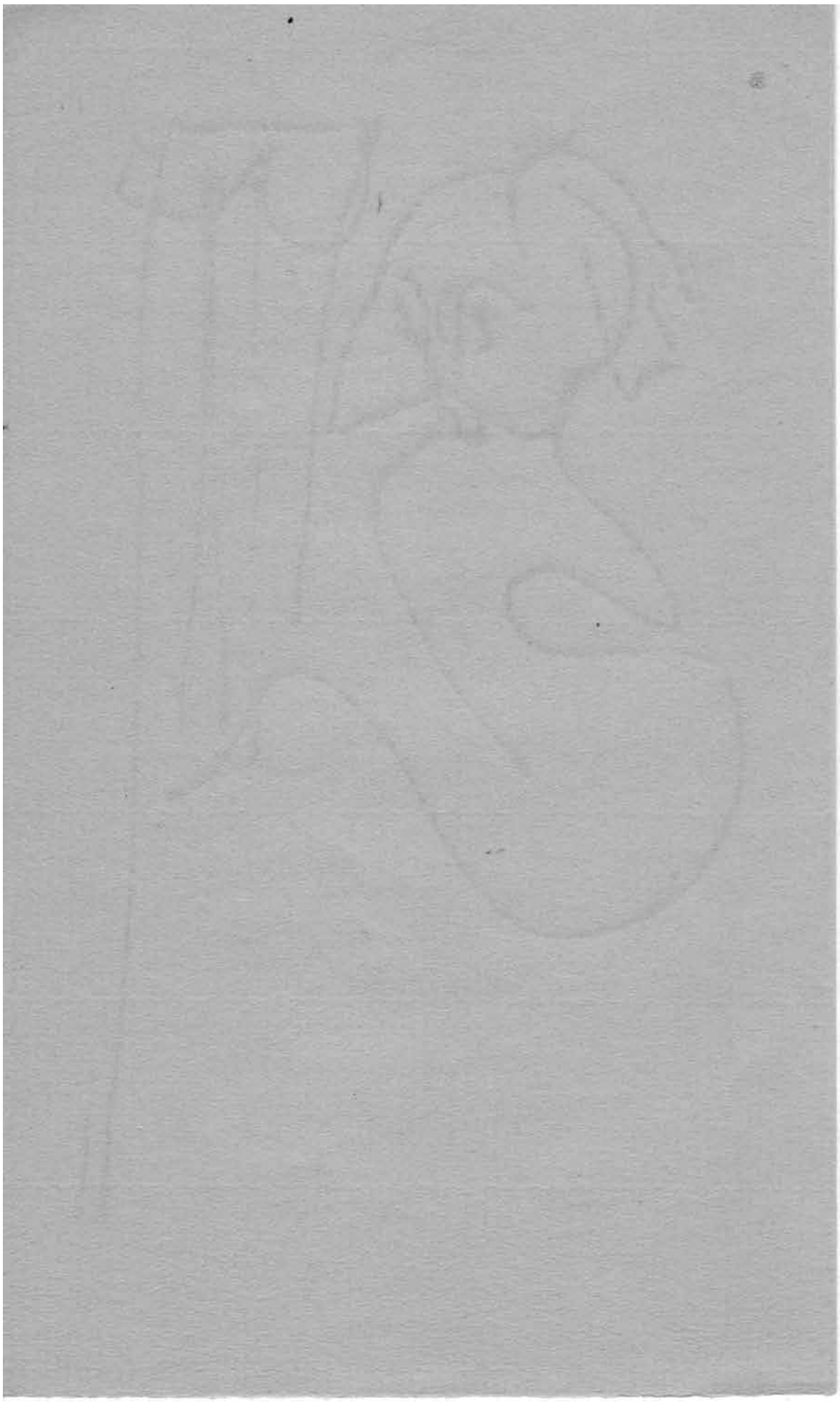
On a dressé un lilas dans sa tête !
On a ouvert une rivière à son front !
Il préférait l'explosion de l'aube...

Sous quelques projets de lauriers roses
un oued offre sa mélopée
aux insectes inattentifs.

Une balle ne suffira jamais
— ultime honneur —
à stopper le sermon d'un ruisseau.

Richard MANDIN . Bernard PLASSE





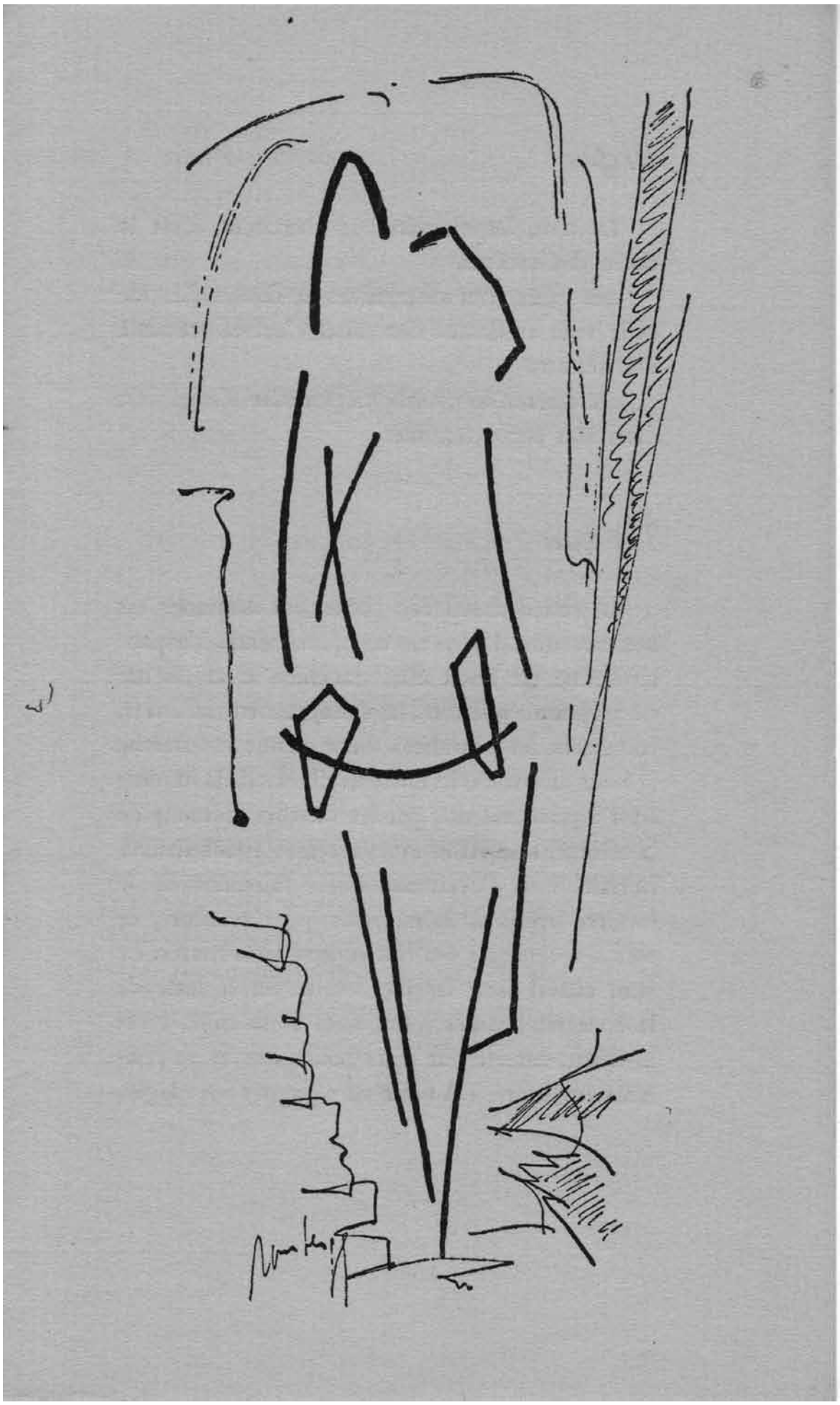
Comme si la douleur avait besoin de larmes
un cri lui suffit bien
Une idée roule dans la tête
un cri baveux dans la poussière
pour presque rien
Les héros aussi ont des rêves
comme si la douleur avait besoin de larmes.

Des feuilles des feuilles des branches
des forêts de doigts qui se parlent
les héros se serrent les mains
d'où jaillira le premier cri
Les héros aussi ont des rêves
comme si la douleur avait besoin de larmes.

Soumission soumission
un souvenir une invention
le temps nous cerne nous encercle
dans notre douleur ou nos jeux.

Le temps nous soumet à sa loi
nous lui inventons des prières
des prières de réveille-matin
cathédrales sans foi.

Serge PONS . Jean TODRANI



Propos

La nuit, les clairières se cherchent, c'est la curée des amants.

Les villes sont suspendues au-dessus du vide et le vide au-dessus des eaux. C'est la précarité des amours.

Désorienté le couple va pourtant s'engloutir dans son corps matinal.

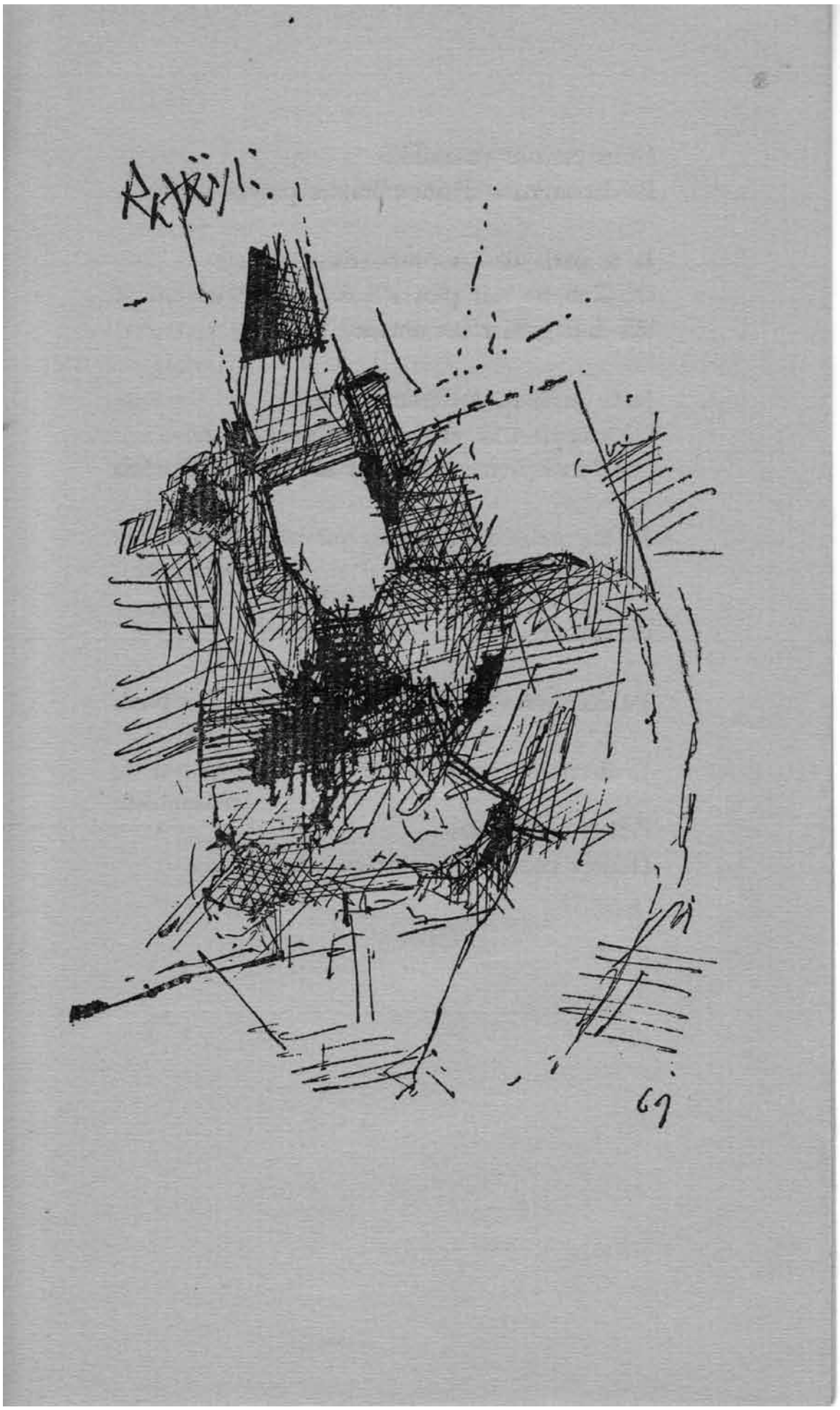
La nuit

Le feu descend des voûtes, sa naissance est aux caissons, il pose ses compartiments. L'espace cloisonné est doux aux branchies, c'est l'heure où les grands poissons, las des algues travailleuses, traversent les chambres. Leur venue est fraîche et leurs mouvements entre les chutes de la lumière sont à peine ralentis par les obscurs courants de la terreur. Les parois et les étoffes s'épanouissent, hurlant sous l'éventration des faisceaux de la lumière brute. Dehors, pour qui s'aventure, ce sont les couleurs qui ont rompu les amarres. Le vent chaud aime les façades, la parole lasse de la comptabilité des mots, sort de sa cage. C'est le chant, caressé par deux mains qui ne se connaissent. Libre, l'Amour va regagner ses plages,

les fruits secs gonflent de l'air de la nuit ; c'est le prochain buisson. D'abord les ailes et les cistes, ce sont tes cuisses qui s'ouvrent à l'orage ; moi, je venais des nuages, tout soleil, posant les jades, les instruments, les ors de mes travaux contre ton oreille. C'est la nuit électrique des sonneries, de l'eau froide, des intempéries légères. Les portes verrouillées laissent filtrer une monodie, peut-être le chant de tous. Je pose mes lèvres au versant obscur de ton visage, sachant que lorsque tu seras partie, je dévorerai ton linge.

Ainsi le prélude gravit le Cantique et le traverse.

Michel RAFFAELLI . Henri DELUY



Nous parlons ensemble
Et découvrons d'innombrables passés

Je te parle de ces jours tristes
Où l'on ne sait plus s'il faut avoir un enfant
S'il faut garder cet enfant

Je te parle de ces jours tristes
Où chaque mot est un supplice hésitant
Où l'on a honte de parler si clair et si précis

Tu me parles des couleurs qui montent alors des
[murs enclos
Tu me parles couronnes et larmes
Et lente respiration d'un enfant

Tu découvres la mer qui se découvre à tes pieds

Je découvre en moi toutes ces choses qui te
[ressemblent
Petites et grandes
Douces comme des carreaux de faïence.

Je m'engage en toi
Et je te porte en moi.

Je suis vêtu d'une bure si rêche
Qu'elle semble de poivre
Et d'invasions silencieuses.

Je suis vêtu pour toi d'une pierre bouillante
Incontrolable
Et j'oublie ta beauté pour la démarche des veines.

J'oublie qui tu es dans les détails de la nuit

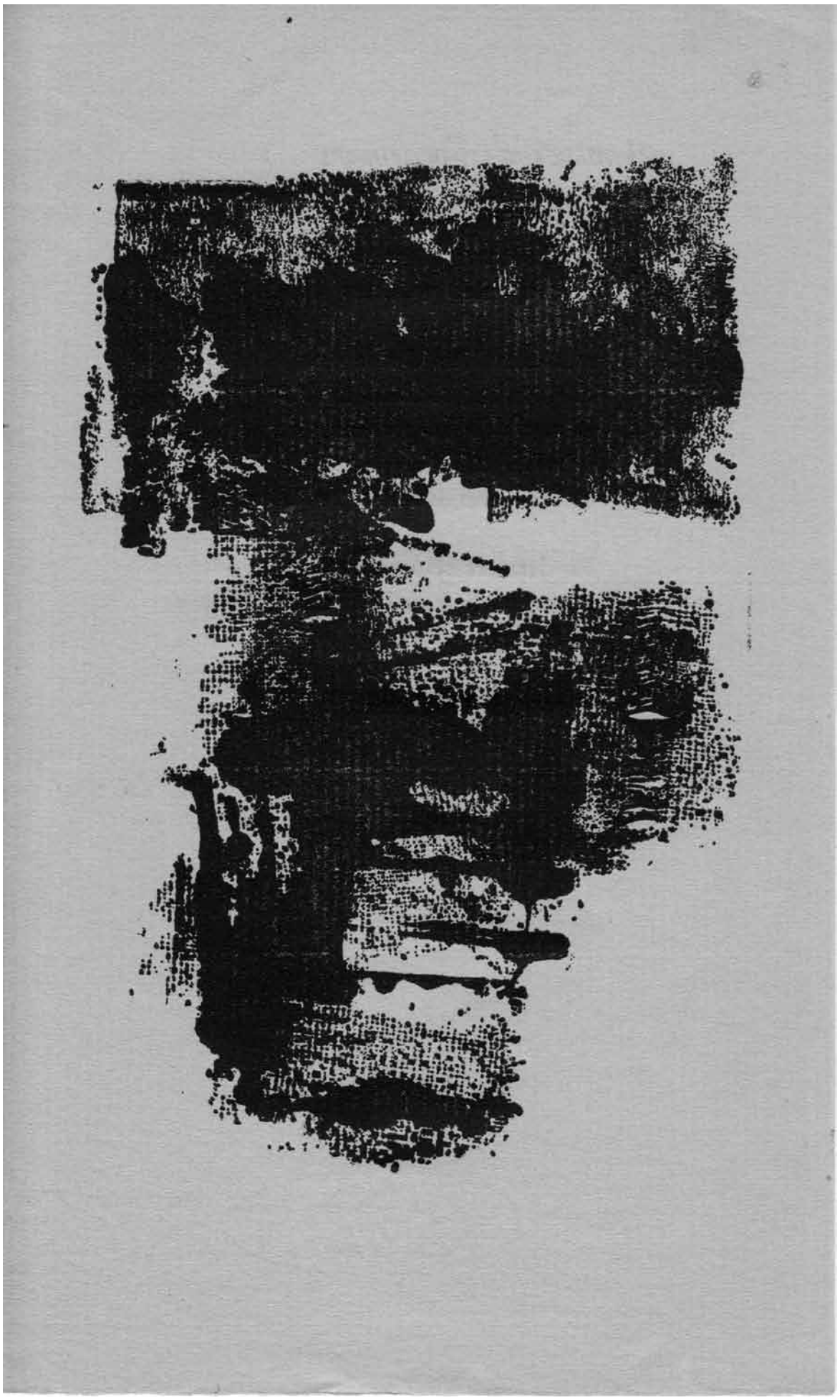
Je suis vêtu pour toi de grands pas hachés qui
[me serrent
Je suis vêtu de mon souffle et d'autres femmes
[lointaines.

Je suis vêtu de ta gorge

Et j'oublie tranquillement dans la chambre où
nous sommes
Ton chandail de neige
La fraîcheur du thé
Tes yeux comme des reflets de taffetas sur le sol
gelé.

Je suis vêtu d'un rien qui chancelle.

Georges ROLLAND . Jean-Jacques VITON



Annonce de l'ordinaire

Bientôt nous cesserons
de lisser sur le gravier bleu des nuits
nos capitales préférées

aux carrefours des lampes
nos visages combattent mal
et nos voix se perdent
sous les murs
comme une eau trop brève

les derniers sémaphores
achèvent de bouche à clairière
leur périple étoilé

Retrouver le matin...

Triomphe

Broyer les cosses
de la peur
s'en délecter jusqu'au cri.

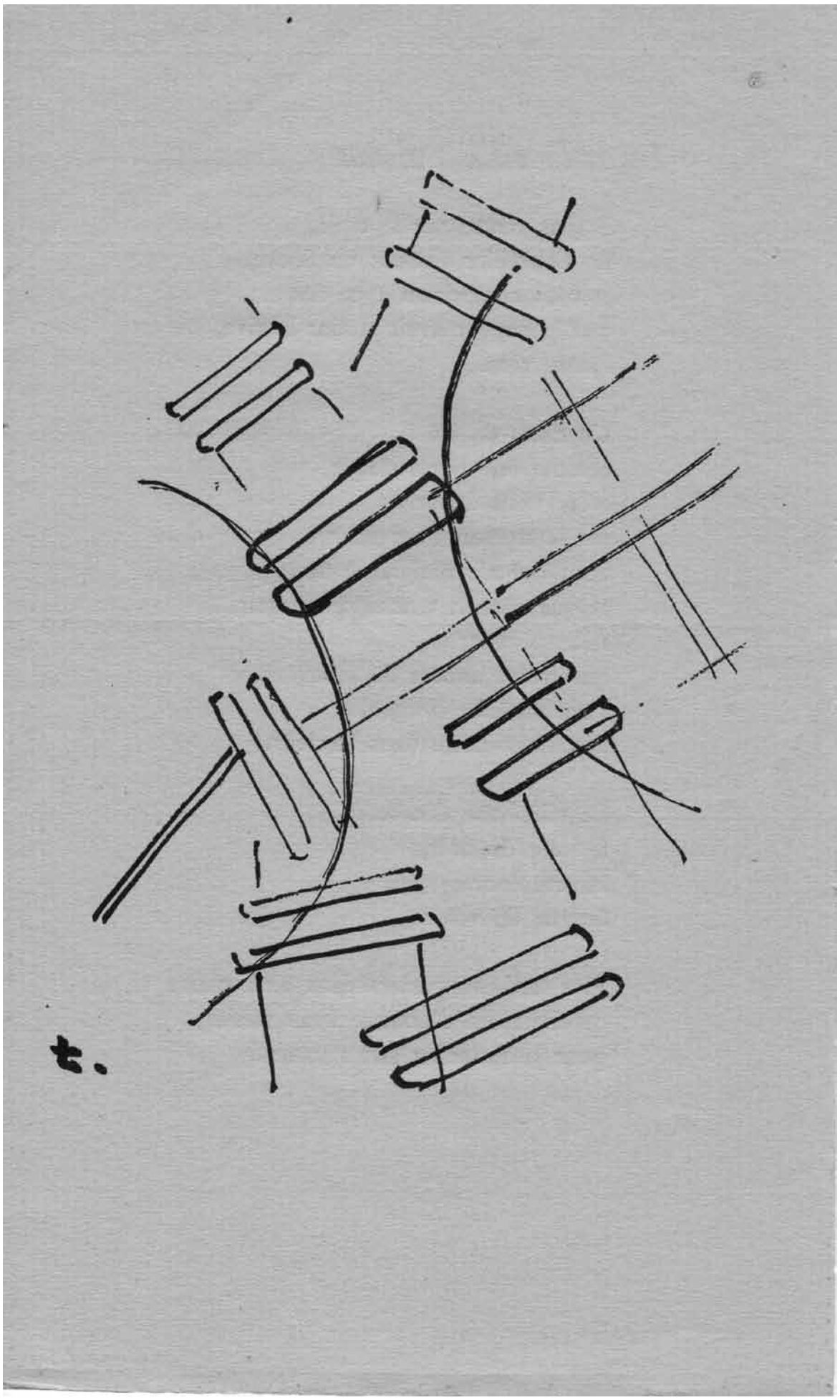
Fouiller la gangue
des pleines nuits
y travailler jusqu'au sang.

Porter le diamant reconquis
jusqu'au vertige solide
du plus lointain minaret

Et pour vaincre.

Pavoiser ses lèvres
d'un peu de feu.

Pierre TROFIMOFF . Alexandre TOURSKY


t.

Dans la villa Paloma

A plat ventre sur le tapis,
Le Conseiller brassait un fleuve,
et tous comprirent à ce dos
que le nageur avait atteint la rive,
l'autre rive...

Un coup de feu
comme une porte claque,
et te voilà dehors,
sur le trottoir de cette rue
dont nul n'a ramené le nom,
et que chacun rencontre un soir,
telle, peut-être,
que trente années de mouvement
l'avaient faite immobile,
déserte et noire dans le cœur.

Le téléphone décroché
le long du mur,
insecte énorme
fatigué de voler.

Plus tard, on parlera dans cette chose
qu'une main d'homme avait saisie
pour se rattacher aux vivants...

Et qui n'avait pas su comprendre,
pas pu comprendre avant le coup,
peut-être avait souffert,
souffrait encore,

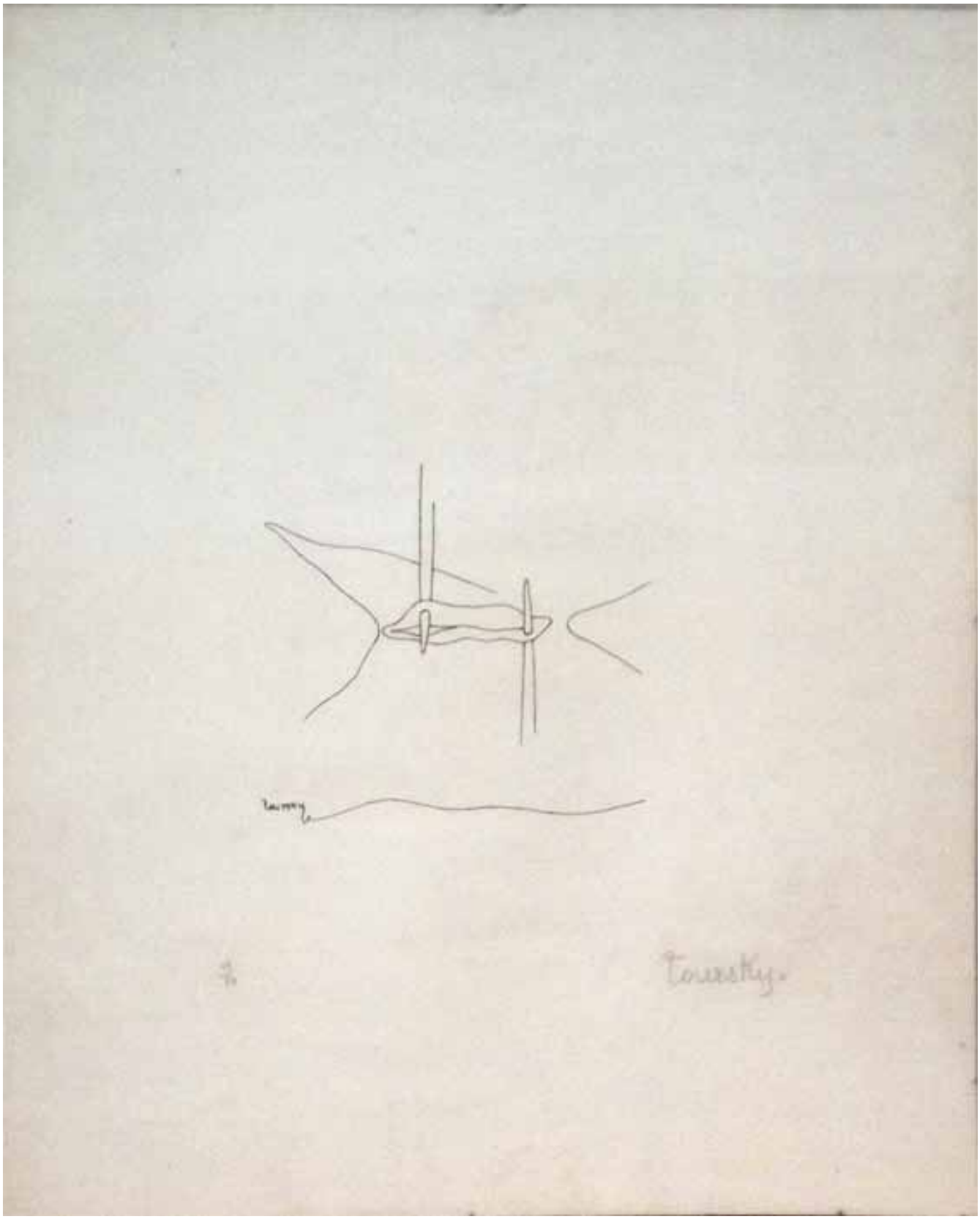
et se plaignait interminablement.

Des chaises renversées
n'entravent pas la nuit
tellement près de l'ordre
qu'un meurtre s'y soumet.
Tellement vraie
qu'il faut des lampes
pour voir quelles cassures
mentaient à ce bloc nu!
La nuit tellement juste
que ni peur ni souffrance
n'altèrent le sommeil
de qui mourra demain.

Cette plaquette
composée en Garamont corps dix
a été tirée à cinq cents exemplaires
sur papier vergé d'Ingres,
par les soins de Pierre Gaudin,
typographe à Paris.

Achevé d'imprimer
le 4 décembre 1963.

2017 CENTENAIRE AXEL TOURSKY
L'ENLUMINEUR DE SES MOTS

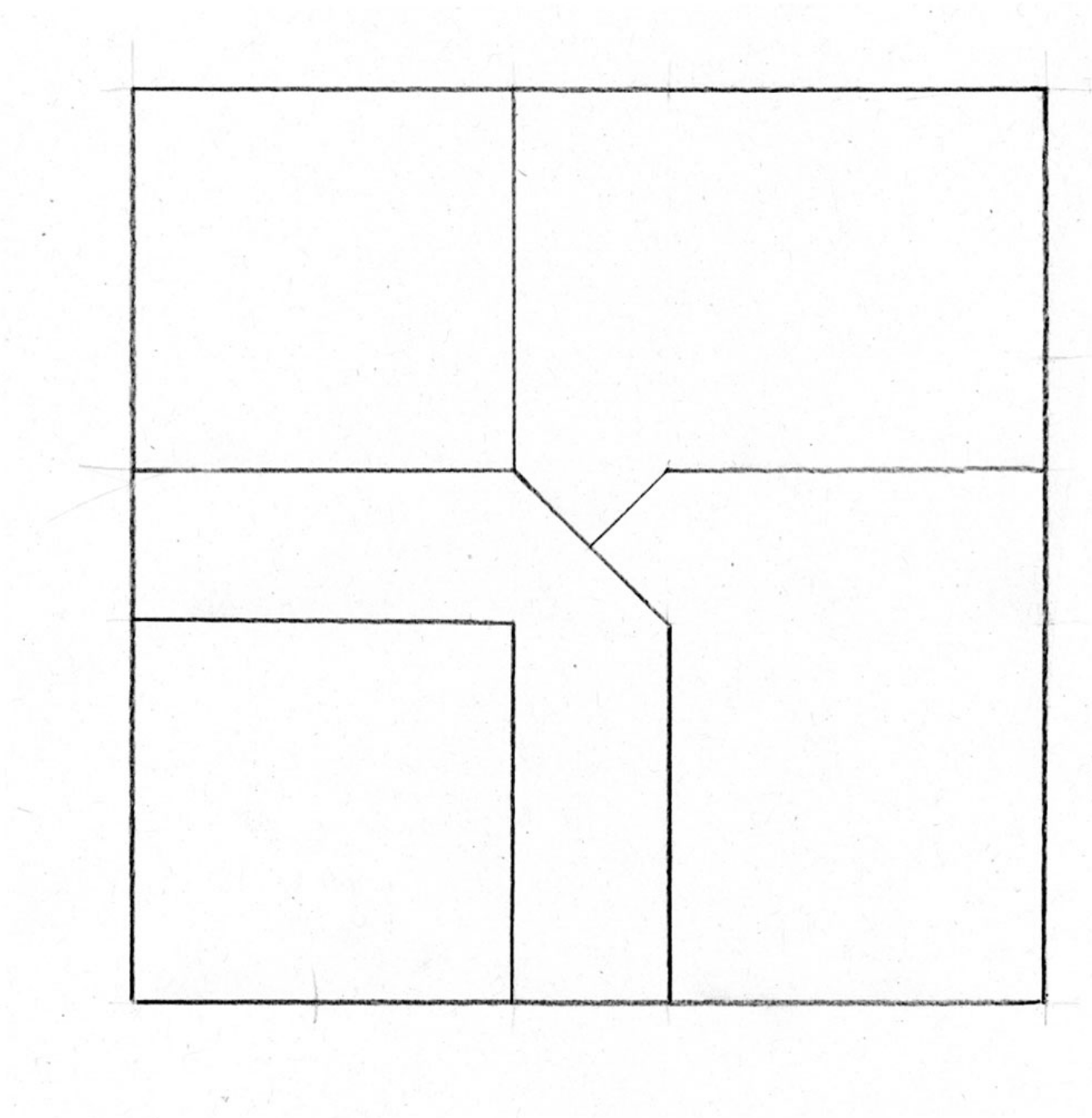


Du 13 au 25 mars 2017

Toursky confondait volontiers, il l'affirmait avec conviction, dessin et écriture. C'est vrai, les mots qu'il formait avaient une esthétique qui désignait formellement leur auteur.
Sa calligraphie n'était pas celle des écoliers mais celle d'un maître et sans doute, s'il avait choisi de s'exprimer davantage par le trait que par les mots son œuvre aurait été aussi considérable.
Il était un dessinateur professionnel du dimanche, c'est à dire qu'il pouvait mettre son talent graphique au service d'un auteur en lui fournissant un hors texte plein de brio.
Son trait, net et lisible comme son écriture, semblait ne jamais avoir quitté la feuille ; d'ailleurs, l'avait-il quitté ?
Il s'est livré, chez le lithographe Jo Berto, à quelques probants essais sur la presse de Jean Lurçat. Le trait a couru sur la plaque de zinc comme il l'aurait fait sur le papier ; Axel possédait son métier comme sa propre métrique.
C'est peut être pour cela que ses préfaces ressemblent à des dessins.

Bernard Plasse

MATHIEU PROVANSAL

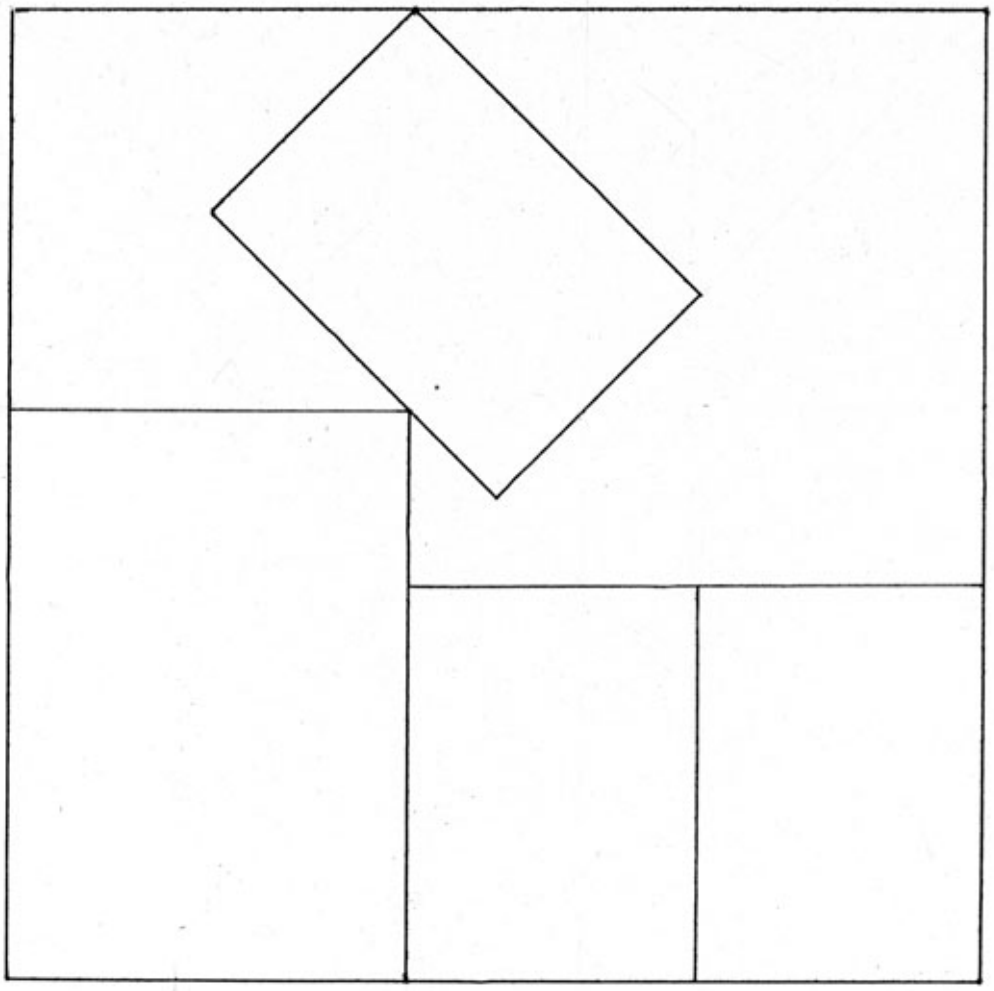


Du 27 mars au 08 avril 2017

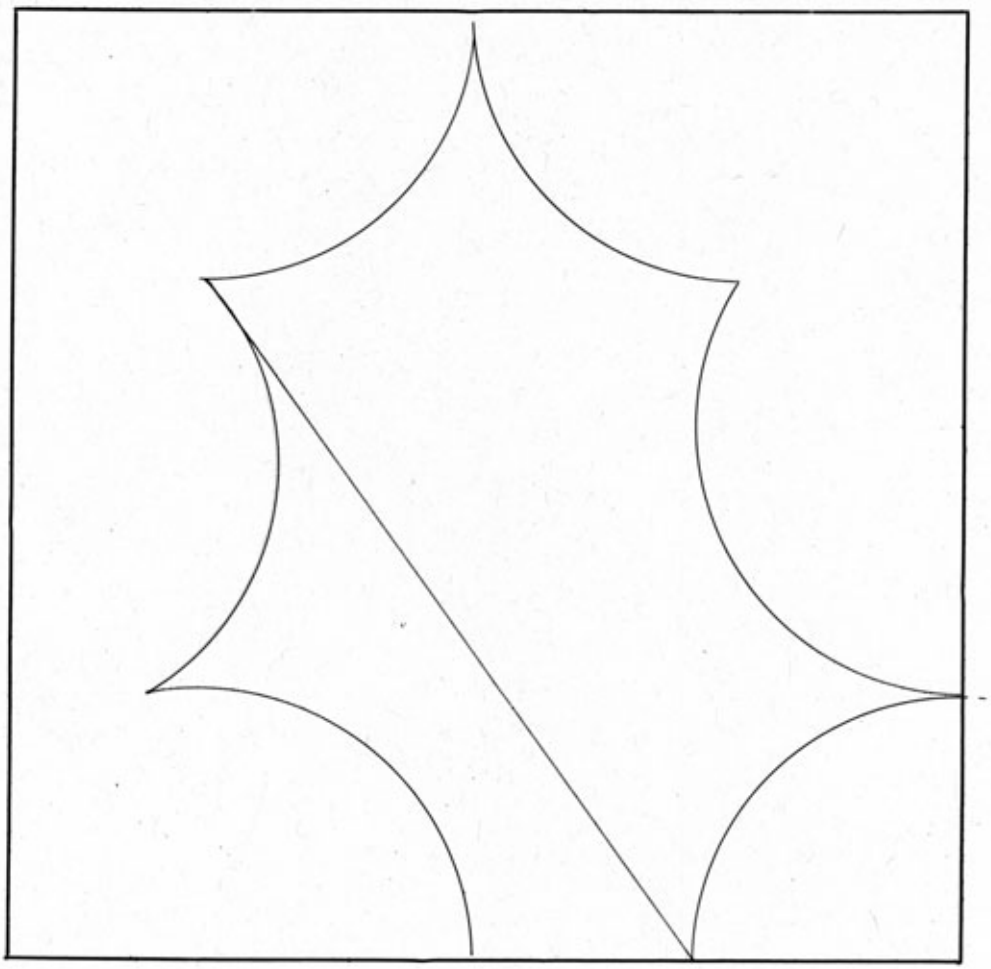
Du côté de l'octogone

D'abord, une phrase de Chastel, dans *L'Art Italien* je crois, qui dit, à peu près, que l'octogone, c'est la classe.
Puis cette autre note de lecture, vers 2007 : « *André Chastel donne les baptistères pour, en fait, des églises saint Jean fondées aux temps paléochrétiens.* » Ce qui permet de l'affirmer, c'est bien sûr la similitude du plan dans les fondations : centré, voire octogonal.
Octogone et baptême nous parlent du même et du double, de la division et de la multiplication : Jean, Baptiste, etc.
Cette transformation de la demie en le double est le premier rapport de l'harmonie. La corde d'une guitare, réduite à la moitié de sa longueur vibrante (32 cm) donne la même note que la longueur complète (64 cm), mais deux fois plus haute. Il n'existe, dans le monde connu, qu'un seul rectangle qui, divisé en deux, permet d'obtenir deux rectangles égaux et de proportions identiques à celles du rectangle initial. Ce rectangle s'avère latent dans l'octogone, et notamment son côté.

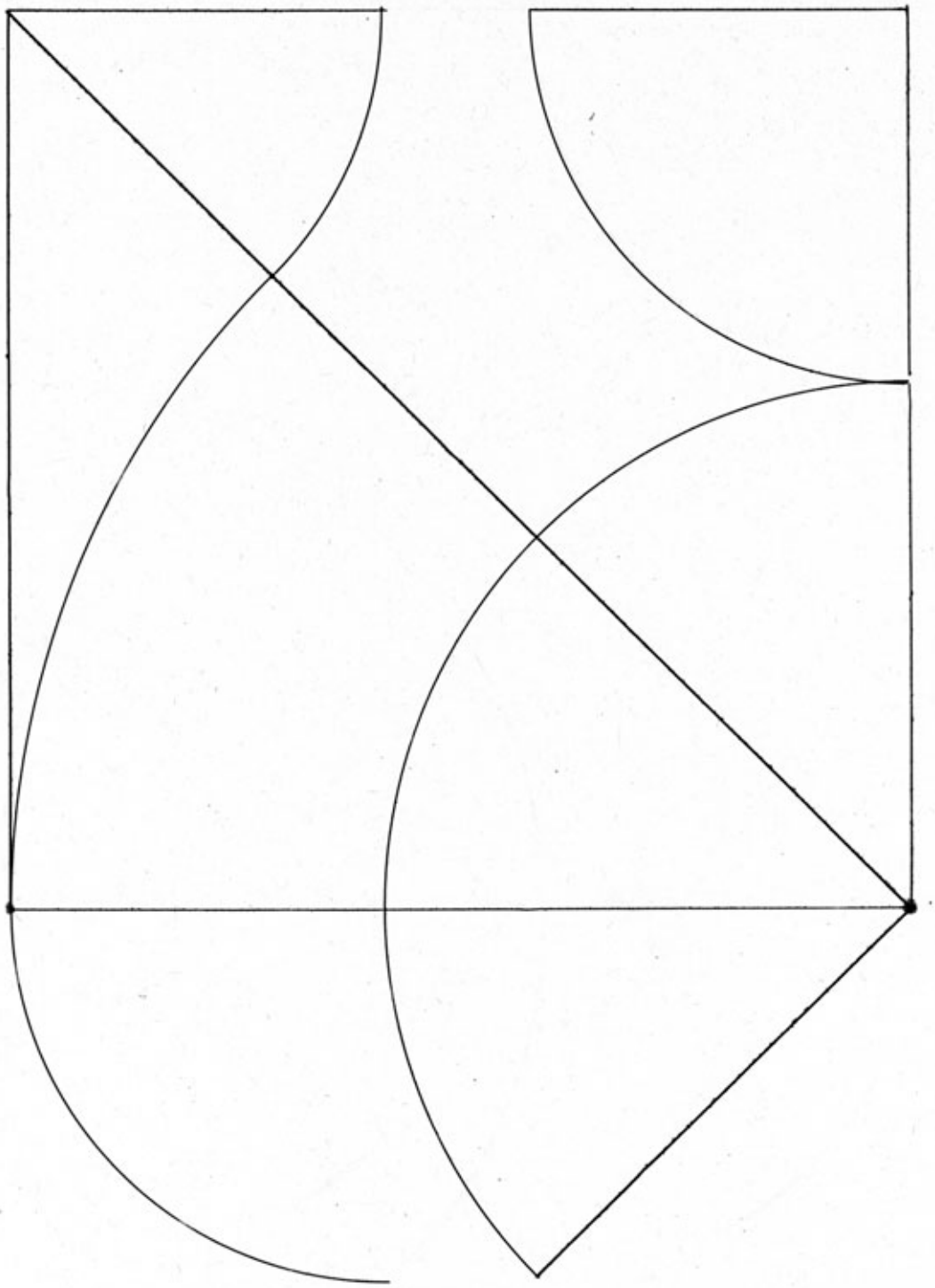
MP, 5 mars 17



position 30/1/17
N° 107

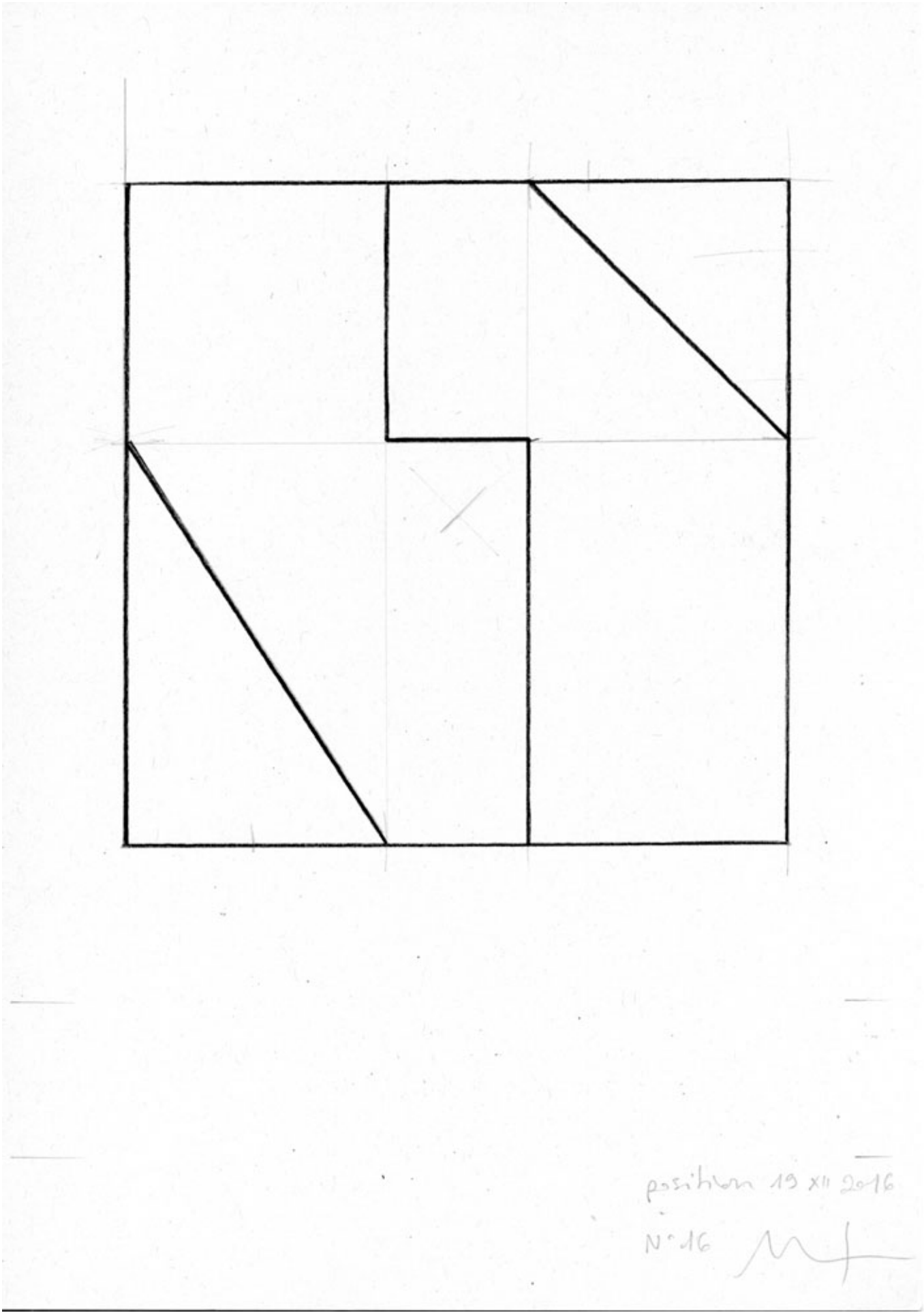


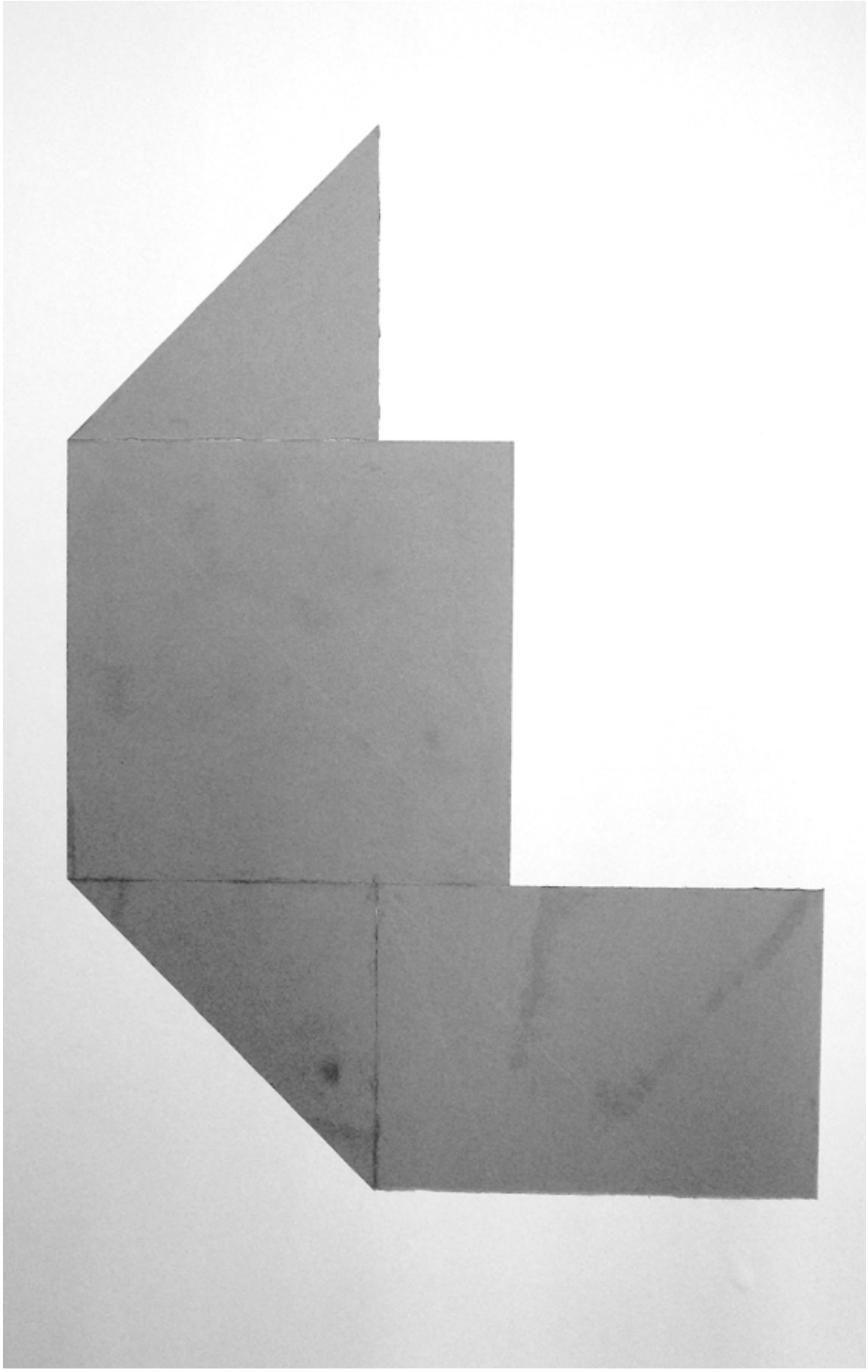
position 15/1/17
N° 69

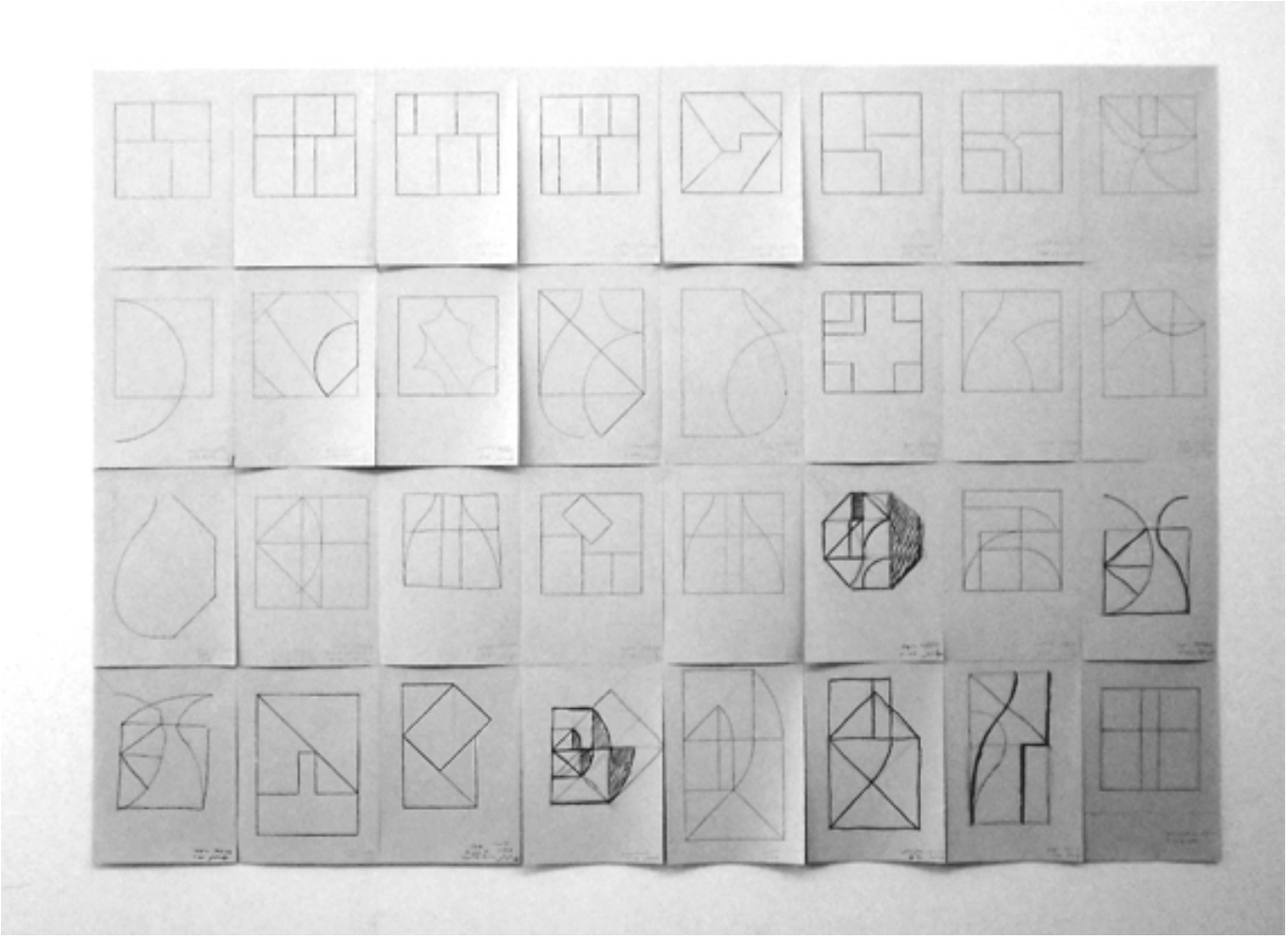


position 17/1/17

N° 71


position 19 XII 2016
N°16





JEAN-LOUIS DELBÈS

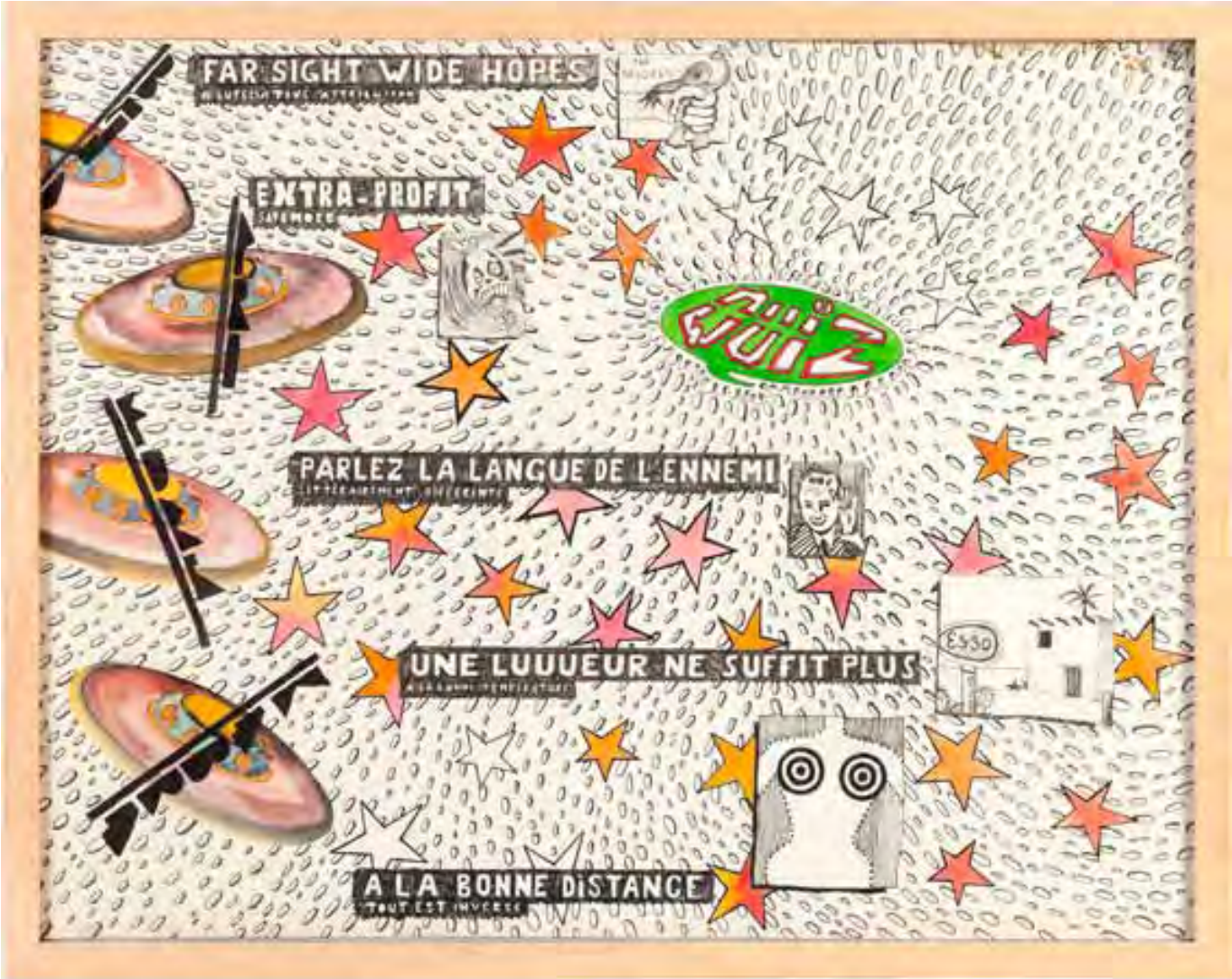
Du 10 au 22 avril 2017

PROJETS D'UNE HISTOIRE

L'écriture se répand sur l'œuvre parfois à la manière qu'ont les nuages de couvrir un continent dans les prévisions météorologiques. C'est le sens qui prend le dessus, c'est la dérision qui s'impose en cachant la couche inférieure. Ce que Jean-Louis Delbès donne à voir est l'essentiel de sa pensée ruminée, ce qui est devenu support était déjà une peinture. Le caché devient historique, laisse entendre qu'il y a eu débat intérieur sur l'intention initiale. Ce qui est livré à la vue est une traduction de la cruauté naturelle en ironie pure cachée derrière des héros de bandes dessinées et des aventures philosophiques. Nous sommes heureux de présenter des projets, aboutis en eux mêmes, il semble, en cela, que Delbès revient à travers ces œuvres nous dire le chaos d'un univers qu'il a su dénoncer.

Bernard Plasse

POULE MOUILLEE
CHIEN PANZE
SUCK
DIRTY MONKEY
IT
DIRTY BIGGER
BA
NASTY DOG
BY
CHIEN DES QUAIS
MECANIQUE DEGAINE MENTALE
STRESS
BLAST
WORK STRESS
AVANT... EN AVANT... EN AVANT... EN AVANT... E


FAR SIGHT WIDE HOPES
EXTRA-PROFIT
QUIZ
PARLEZ LA LANGUE DE L'ENNEMI
UNE LUUUEUR NE SUFFIT PLUS
ESSO
A LA BONNE DISTANCE

FREEDOG
ARTIST
CAMERA OBSCURA
SPECIAL
DRAWINGS
STP
UP
SPECIAL TELEPHONE
DESSIN
INSTAN
STP

VIDE
VOID
ART
EXTRA!
STOP
PUSSY TRANS FUSION

EN AVANT...EN AVANT...EN AVANT.

MATTHIAS OLMETA

Du 24 avril au 06 mai 2017

CETTE OBSCURE CLARTÉ...
Variations sur Clémence

C'est un secret tellement bien gardé que je n'en ai jamais rien su. Je sais à peine que c'est un secret. Comment l'instant devient éternel ou même durable? Et comment peut-il cacher ou entraîner la beauté? Tiens un autre secret ou fait-il partie du même?
Cette série d'interrogations me vient à propos des ambrotypes de Matthias Olmeta et plus particulièrement du portrait de Clémence qui devient, par le truchement d'une chambre photographique et de la science d'un artiste, le pendant miraculeux de la jeune fille à la perle de Johannes Vermeer.
Que l'instant d'un regard sur le modèle devienne le moment qui se prolonge n'est du, peut être, qu'à l'âge, sans doute commun, des deux modèles et au bijou ornant leurs oreilles. Cette rencontre, au delà des siècles, nous renvoie à l'intemporalité de l'œuvre et nous conduit à être attentifs au présent merveilleux.

Bernard Plasse

LETTERS TO MY GRANDCHILDREN

Les ambrotypes intitulés « Letters to my grandchildren » approfondissent le travail réalisé par Matthias Olmeta dans le cadre d'une série de portraits d'enfants et d'adolescents (les mystiques de l'immanence) initiée en 2010 qui soulève consciemment la question de l'avenir et de l'héritage laissé aux générations futures après quarante années d'économie libérale, de capitalisme et de consumérisme, après un siècle d'histoire ponctué par des guerres.
Ces portraits, actuels, qui établissent techniquement un lien avec les origines de la photographie, naissent d'un protocole de représentation – visage mis en lumière, au regard soutenu par un cadrage serré et la frontalité de la pose – et agissent comme des « icônes » contemporaines à l'universalité cultivée par la déconnotation délibérée des sujets photographiés. Le choix technique de l'argentique et de l'ambrotype imposent dès le début de sa pratique, des temporalités permettant de ritualiser l'acte photographique (préparation du support et temps de pause, développement immédiat). La chambre volumineuse construite par Matthias Olmeta forme, par ailleurs, une cavité de travail, d'intervention, de 5 mètres de haut.
Les lettres gravées manuellement au revers des plaques de verre acrylique, sont inspirées par des lectures singulières, en histoire sociales ou en cultures spirituelles et sont composées de formules personnelles, de citations ou de bribes littéraires. Elles avouent l'état du monde à l'aune d'une actualité apocalyptique et rappelle un certain nombre de préceptes inhérents à l'ensemble des courant religieux ou spirituels pratiqués aujourd'hui en vue de transformer un destin collectif engagé ou compromis.
Matthias Olmeta est né à Marseille en 1968. Il devient photographe à l'adolescence. Pendant de nombreuses années, il s'intéresse à la folie et à l'obscurité, développant à travers ses sujets et ses explorations une perception personnelle de l'aliénation et de la maladie. Les polyptiques monumentaux, La peur du noir (2003), My second brain (2007), Forclos (2008), Quest for Hymility (2008/09), Je t'aime (2010) Tengo tantos hermanos que no los puedo contar (2013) couronnent respectivement une approche enracinée dans sa biographie.
La question du regard est, dès l'origine de la série des portraits d'enfants et d'adolescents travaillés pendant des années en marge des projets plus ambitieux, essentielle. Elle

forme un espace, au delà de la problématique du regard du sujet porté par celui du photographe. Cet espace de révélation et d'incarnation, de présence est voué à accueillir un éveil des consciences. D'une manière générale, le regard porté sur l'autre – lorsqu'il n'est pas absent – sur l'enfant, est très souvent accompagné de paroles déterminantes. La qualité du langage dévoile alors ce qui est de l'ordre du conditionnement ou de la révélation. Le champ photographique devient dans la série « Letters to my grandchildren », l'espace de toutes les intentions, comme celui de l'icône sur fond d'or qui forme dans le christianisme byzantin, un espace de prières, ou chez les bouddhistes dans la composition des mandalas qui emploient la poussière d'or et créent d'autres espaces d'intentions.
Chaque être à le devoir de naître à lui-même et de s'accomplir. Ce qui en Occident est souvent perçu comme une forme de niaiserie est pourtant porté depuis des siècles par des écrivains et des poètes, des peintres, des plasticiens et des photographes, des cinéastes. En 1849, Victor Hugo exposait à l'assemblée nationale le célèbre discours intitulé « Détruire la misère ». En 1931, Hermann Hesse écrivait « Je ne partage pas un seul des idéaux de notre temps. [...] Je crois aux lois de l'humanité, vieilles de plusieurs millénaires, et je crois qu'elles survivront à tous les modèles troubles de notre époque [...] Avec le secours de cette foi on peut supporter la vie mais encore faire triompher le temps [...] » Céline décrit l'humain dans une traversée de ses comportements les plus symptomatiques intitulé Voyage au bout de la nuit. Pier Paolo Pasolini condamne le consumérisme dans l'ensemble de ses Ecrits corsaires et des Lettres luthériennes, tout en posant la question de la légitimité des pouvoirs en place et celle, plus engageante de la manière dont il est possible d' « être au monde ». Cette question impose de remplacer la moralité par la conscience et d'agir en conséquence, elle suppose aussi de remplacer la sublimation des idéaux par la transcendance d'une réalité comprise et entendue.
En écrivant, depuis 2015, sur le champ autrefois réservé à une matérialité produite par la texture du collodion agissant au moment du blanchissement de la plaque, Matthias Olmeta donne à ses images un sens qui permet, à travers un ensemble de lignes à peine lisibles passées à la feuille d'or, intégré dans la création photographique tout comme Matthias Olmeta aimerait voir l'humanité intégrer un ensemble de textes sacrés, religieux ou laïques, de mettre autrement en lumière ce qui n'est plus de l'ordre de la biographique mais de la destinée.

Charlotte Waligora
Historienne d'art

FRANÇOIS MEZZAPELLE

Du 08 au 20 mai 2017

.... Or, étant un jour seule elle envoya quérir le Comte, comme si elle eût voulu parler à lui d'autres affaires.

Le Comte, le penser duquel été fort lointain à celui de la Dame, s'en vint incontinent à elle ; puis s'étant assis ensemble sur un lit, comme elle voulut, tous seuls en une chambre, il lui demanda par deux fois pour quelle occasion elle l'avait envoyé quérir ; et elle n'ayant aucune chose répondu, pressée en fin et outrée d'amour, devint toute rouge de honte ; et pleurant quasi, et toute tremblant avec paroles rompues, commença à parler ainsi :

« Très cher et doux ami et Monseigneur, vous pouvez aisément connaître, comme homme sage que vous êtes, quelle est la fragilité et des hommes et des femmes ; et par diverses raisons plus en l'une qu'en l'autre. Parquoi, devant un juste Juge un même péché en diverses qualités de personnes ne doit, selon raisons, recevoir une même punition. Aussi, qui serait celui qui dirait qu'un pauvre homme ou une pauvre femme, qui ont à gagner leur vie avec la peine de leur corps, ne fussent plus à reprendre s'ils devenaient amoureux et y missent toute leur entente, qu'une Dame, laquelle fût riche, sans souci et n'ayant besoin d'aucune chose qu'elle sût désirer. Certainement je crois qu'il ne s'en trouverait aucun.

Pour laquelle raison, j'estime que les choses susdites, doivent servir d'une très grande partie d'excuse à l'avantage de celle qui les possède, si de fortune elle se laisse conduire à aimer ; et le surplus de son excuse doit être d'avoir choisi sage et vertueux ami, si celle qui aime l'a ainsi fait . Lesquelles deux choses, à mon jugement, se trouvant en moi, et plusieurs autres qui me doivent induire à aimer ; comme est ma jeunesse et la longue distance de la présence de mon mari, il convient maintenant qu'elles s'élèvent en votre présence à ma faveur, pour la défense de mon ardent amour ; et si elles peuvent envers vous ce qu'en la présence des sages elles doivent pouvoir, je vous prie que vous me donniez conseil et aide en ce que je vous demanderai.

Il est vrai que, pour la longue absence de mon mari, ne pouvant répugner aux aiguillons de la chair, ni à la force d'amour, qui sont de si grande puissance qu'elles ont déjà vaincu, et vainquent tous les jours, non seulement les débiles femmes, mais aussi les plus constants hommes ; moi étant dans les aises et oisivetés lesquelles vous me voyez, je me suis laissée conduire à suivre les plaisirs d'amour et devenir amoureuse. Et combien que je connaisse que telle chose, si elle était sue, ne serait honnête, néanmoins étant et demeurant secrète, je la juge n'être quasi en rien déshonnête. Toutefois amour m'a été tant gracieux, que non seulement il ne m'a ôté le vrai jugement à choisir ami, mais m'en a en ce beaucoup donné : me montrant que vous êtes digne d'être aimé d'une Dame telle comme je suis ; car si mon avis ne m'a déçu, je vous réputé le plus beau, le plus agréable, le plus gracieux, et le plus sage Chevalier qu'on saurait trouver au royaume de France. Et comme je puis dire que je me vois sans mari, ainsi vous vous pouvez dire sans femme ; parquoi je vous prie par autant d'amour que je vous porte, que ne me refusiez la vôtre, et que vous ayez pitié de ma jeunesse, laquelle véritablement se consomme pour vous, comme fait la glace au feu. »

À ces paroles survinrent les larmes en telle abondance, qu'ayant délibéré de faire encore plus de prières, elle n'eut toutefois la puissance de parler plus avant, mais le visage baissé et quasi vaincue, se laissant choir en pleurant avec la tête dans le giron du Comte.

Le Comte, lequel comme très loyal Chevalier qu'il était, commença à blâmer avec très grièves répréhensions, cette tant folle amour, et la poussa en arrière, ainsi qu'elle se voulait déjà jeter à son col, jurant avec grands serments que plutôt il souffrirait qu'on le

mit en quatre quartiers, que de consentir telle chose être faites par lui ni autrui contre l'honneur de son Seigneur.

Ce qu'oyant, la Dame oublia soudainement l'amour, et de cruelle fureur allumée, dit : « Serais-je donc, vilain Chevalier, frustrée en cette façon de mon désir ? À Dieu ne plaise, que puisque vous me voulez faire mourir, je ne vous fasse aussi, ou mourir, ou chasser du monde. »

Et ceci dit, se prit en l'instant par les cheveux, et les arrachant presque tous. Puis, mettant les mains à ses habillements et les rompant et déchirant, commença à crier fort :

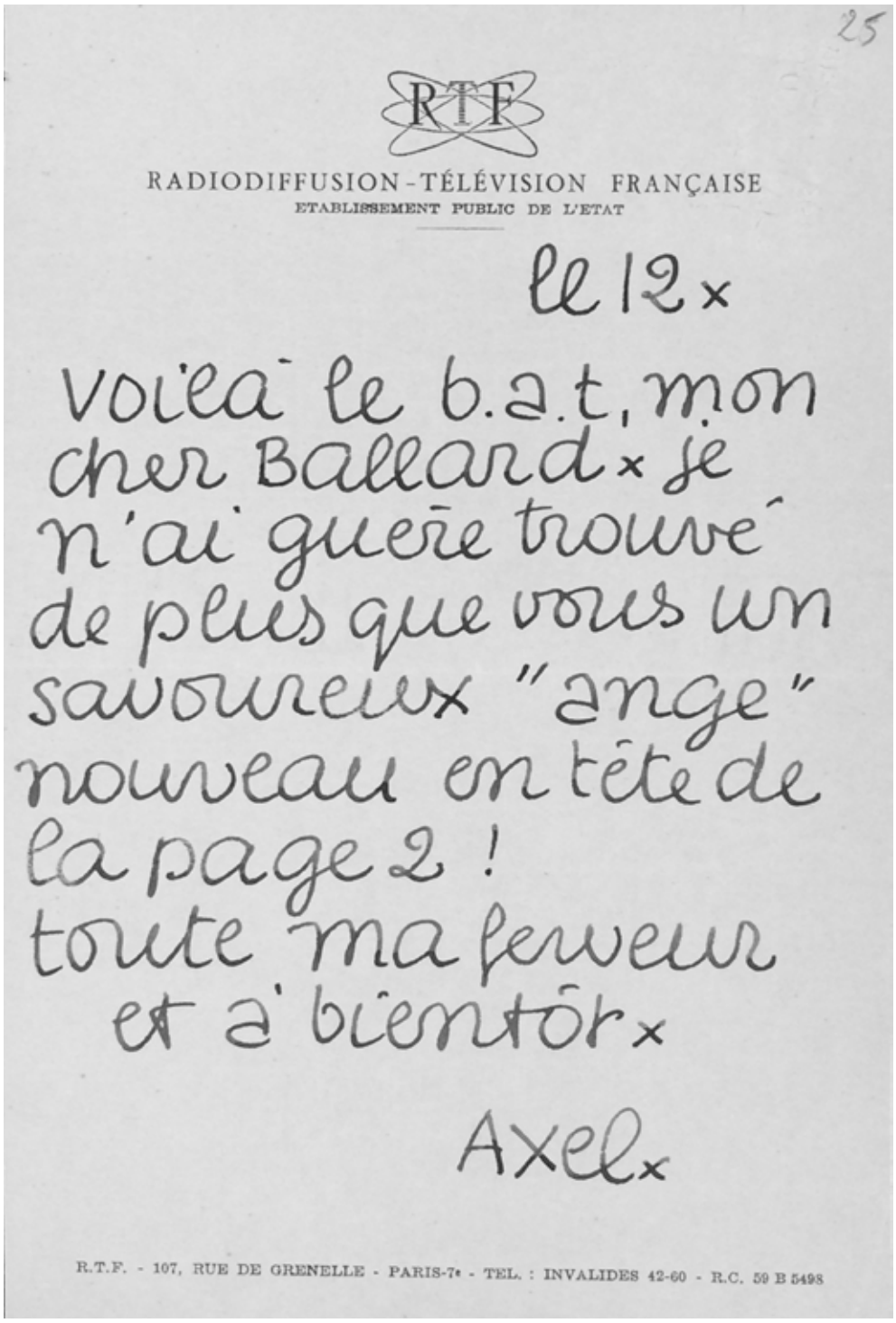
« À l'aide ! à l'aide ! le Comte d'Angiers me veut prendre par force ! » ...

AXEL TOURSKY : LES CAHIERS DU SUD ET JEAN BALLARD

Du 22 mai au 03 juin 2017

Je ne sais pas si, dans une épitre, quiconque peut inclure autant de détachement et d'amitié blessée que Toursky en afficha pour accuser réception de la lettre de son exclusion du comité de rédaction des Cahiers du Sud.
Axel avait opté pour l'écriture à la machine, semblant déléguer à l'appareil la responsabilité de mots qu'il lui coutait de coucher sur du papier de l'ORTF.
Ceci ne mit pas fin à la collaboration de Toursky à ses chers cahiers. Plusieurs de ses textes furent encore publiés mais plus jamais sa confiance ne fut la même. Cependant, rien d'acrimonieux ne transparaît dans l'hommage qu'il rendit sur le petit écran à Jean Ballard qu'il accompagna toujours de sa belle affection.

Bernard Plasse


25

RTF

RADIODIFFUSION-TÉLÉVISION FRANÇAISE
ETABLISSEMENT PUBLIC DE L'ETAT

le 12 x

voilà le b.a.t, mon cher Ballard x je n'ai guère trouvé de plus que vous un savoureux "ange" nouveau en tête de la page 2 !
toute ma ferveur et à bientôt x

Axel x

R.T.F. - 107, RUE DE GRENELLE - PARIS-7e - TEL. : INVALIDES 42-60 - R.C. 59 B 5498

A.C
35 ii 78

le cannet le 20

cher ami,

un signe pour
mal vous dire que la
parution du "eeii d'où
l'on parle" m'a offert
une serieuse joie ×
la premiere fois où l'on
voit son nom au som
maire d'une revue
n'est pas sans ressemble
à la premiere visite
qu'on fait à la maison

d'un ami × des presences
vous intimident un
peu, des objets vous
attirent, mais on sent
deja, de pièce en pièce,
une habitude se nouer,
qui demain sera la plus
ferme securité × c'est le
mot × je vois très bien
aujourd'hui ce que Tortel
voulait me dire en
parlant du cachet d'
authenticité que les
cahiers confèrent à leurs
poetes × dans un monde

où la seule obligeance est
la nécessité du Beau, je
suis, cher ami, votre
heureux obligé × c'est
novembre sur toutes les
feuilles et dans les cheveux
de mon Hélène ×
L'héritière, dans sa
voiture déplore de ne
point aller aussi vite
que les nuages et se
demande, avec une
pointe d'inquiétude,
quel lien de parenté
peut bien m'unir au

chat ? mademoiselle
va-t-elle bien ? cannes
est aussi charmant que
mélancolique, voyez vous,
mais je regrette un peu
marseille où la vie trouve
pour se nommer des mots
venus de plus loin que
de cette aimable Croisette x
soyez auprès de madame
Ballard, et pour moi,
l'ami qu'Hélène reconnait
en vous et croyez moi
votre dévoué

asel x

25-11-78

Sorgues le 29 ×

ARCHIVES DE LA VILLE
DE MARSEILLE
Fonds des Cahiers
du Sud

Pet le 2/11/44

cher ami,
un mot pour vous
envoyer ces deux courtes séries ×
je vous avais promis la première,
disposez de la seconde, si elle vous
plait × longuement parlé de
vous et de Bertin, l'autre jour, en
avignon, avec Henri Rode × ici,
le froid prépare ses demeures ×
dans quelques jours, je saurai
si les prix d'enfants reprennent
ou non × je limite encore l'avenir
à ce proche passé où l'amitié
nous a été d'un si grand
secours × le temps du monde est
toujours gris × j'entends : le
temps de l'homme × si le
dernier numéro des cahiers est

Sorti, pouvez-vous en faire déposer
deux ou trois, à mon nom, 51
Rue Sainte ? merci × Je pense
descendre bientôt à Marseille ×
Vos étages me seront légers ×
N'avez-vous toujours pas de
nouvelles de Le Lionnais ?
Je vous charge les bras d'amitiés
pour tous ceux qui d'un doigt
lyrique font chaque soir
trembler la petite sonnette ×
A vous, ma main fidèle ×

Rousselot

ARCHIVES DE LA VILLE
DE MARSEILLE
Fonds des Cahiers
du Sud

Villa Lucette ×
51 R. Sainte ×

Sorgues ×
Marseille ×

32

MB

Marseille, le IO Janvier I952

Monsieur A. TOURSKY
RADIODIFFUSION FRANCAISE
32, rue Croix de Régnier
M A R S E I L L E

Mon cher Toursky,

J'ai reçu ta lettre que je préfère à ta visite incongrue de l'autre soir.

Tu me surprends un peu, car je croyais pour toi les Cahiers mis au rang des vieilles lunes, hors du jeu, et ton silence à leur égard, l'absence de toute visite, de toute réaction à leurs sommaires, de tout envoi de textes, semblaient bien confirmer cette impression.

Il y avait davantage : ne m'avais-tu pas dit un jour, sous nos fenêtres, ce que tu as répété dernièrement à Lartigue. Tu n'approuves pas la ligne actuelle de la Revue, surtout en ce qui concerne les poètes ; tu souhaites une poésie à forme plus rassurante, qui rejoigne -suivant ton mot- un néo-classicisme. Dans ce cas, tu avoueras qu'il devient abusif, sinon malhonnête, de te faire endosser la responsabilité de notre choix, si tu contresignes ces publications.

Car là -et là seulement- est la question. Elle se situe en dehors de la collaboration pure et simple, ou de la collaboration-propagande comme celle que tu revendiques. C'est une

.../

ELIO TISI

Du 05 au 17 juin 2017

Si l'on parle de l'œil du photographe on élude malheureusement sa pensée. Par là même c'est une façon de revenir sur le mot de Cezanne parlant de Monet : ce n'est qu'un œil mais quel œil! Dans la volonté d'Elio Tisi de métisser ses photographies avec ses dessins, l'issue (la peinture) devient plus un répond qu'un aboutissement puisque le tableau, chose voulue, ne saurait effacer les photographies, éléments nécessaires voire indispensables.
Dans le cheminement vers l'œuvre obtenue, les étapes semblent ainsi primordiales et touchent la réussite avant même l'accomplissement.
Ainsi, pour cette exposition, se feront vis à vis quatre photos et le portrait d'une photo.

Le débat scientifique et philosophique sur la nature des images produites par les miroirs – existent-elles en soi ou ne sont-elles que semblance ? - Est aussi une réflexion sur l'imagination, la fantaisie et la fiction, et plus généralement sur le statut de l'art : le miroir comme outil du simulacre et d'illusion sert particulièrement bien la question de la fiction, pensée comme contrefaçon, faisant de l'artiste le rival de Dieu.

SOCRATE : Réfléchissons ensemble. Supposons que ce précepte (« connais-toi toi-même ») s'adresse à nos yeux comme à des hommes et leur dise : « Regardez-vous vous-mêmes. » Comment comprendrions-nous cet avis ? Ne penserions-nous pas qu'il inviterait les yeux à regarder un objet dans lequel ils se verraient eux-mêmes ?
ALCIBIADE : Évidemment.
SOCRATE : Or quel est l'objet tel qu'en le regardant nous nous y verrions nous-mêmes, en même temps que nous le verrions ?
ALCIBIADE : Un miroir, Socrate, ou quelque chose du même genre.
SOCRATE : Très bien. Mais, dans l'œil, qui nous sert à voir, n'y a-t-il pas quelque chose de cette sorte ?
ALCIBIADE : Oui certes.
SOCRATE : Tu n'as pas été sans remarquer, n'est-ce pas, que quand nous regardons l'œil qui est en face de nous, notre visage se réfléchit dans ce que nous appelons la pupille, comme dans un miroir ; celui qui regarde y voit son image.
ALCIBIADE : C'est exact.
SOCRATE : Ainsi, quand l'œil considère un autre œil, quand il fixe son regard sur la partie de cet œil qui est la plus excellente, celle qu'il voit, il s'y voit lui-même.
ALCIBIADE : Tu dis vrai.
SOCRATE : Donc si l'œil veut se voir lui-même, il faut qu'il regarde un œil, et dans cet œil la partie ou réside la faculté propre à cet organe ; cette faculté c'est la vision.
ALCIBIADE : En effet.
SOCRATE : Eh bien, mon cher Alcibiade, l'âme aussi, si elle veut se connaître elle-même, doit regarder une âme, et, dans cette âme, la partie où réside la partie propre à l'âme, l'intelligence, ou encore tel autre objet qui lui est semblable.
ALCIBIADE ; je le crois, Socrate.
SOCRATE : Or, dans l'âme, pouvons-nous distinguer quelque chose de plus divin que cette partie où résident la connaissance et la pensée ?
ALCIBIADE : Non, cela ne se peut.
SOCRATE : Cette partie-là en effet semble toute divine et celui qui la regarde, qui sait découvrir tout ce qu'il y a en elle de divin, un dieu et une pensé, celui-là a plus de chance de se connaître lui-même.
ALCIBIADE : Évidemment.

Platon, Alcibiade, trad. M. Croiset, Gallimard, coll. « Tel », 1991, pp.70-71.

Photo : Dimora Nera, 2016, 80 x 80 cm, photographie noir et blanc tirage inkjet sur papier monté sur dibond

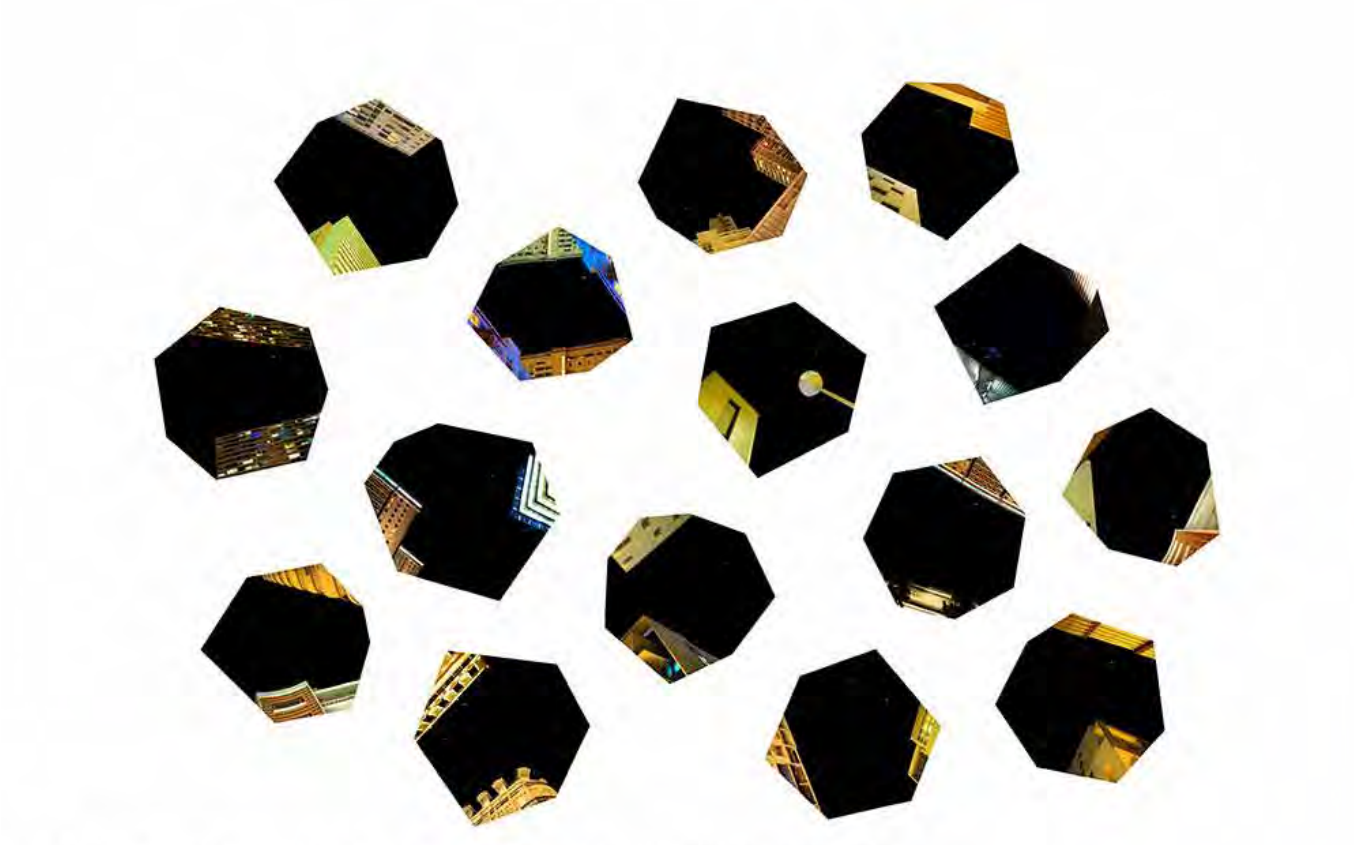
Photo : Dimora Nera, 2016, 80 x 80 cm, photographie noir et blanc tirage inkjet sur papier monté sur dibond

Photo : Dimora Nera, 2016, 80 x 80 cm, photographie noir et blanc tirage inkjet sur papier monté sur dibond

Photo : Dimora Nera, 2016, 80 x 80 cm, photographie noir et blanc tirage inkjet sur papier monté sur dibond

Photo : Dimora Nera, 2017, 80 x 80 cm, peinture acrylique sur papier montée sur dibond

CATHERINE MARCOGLIESE



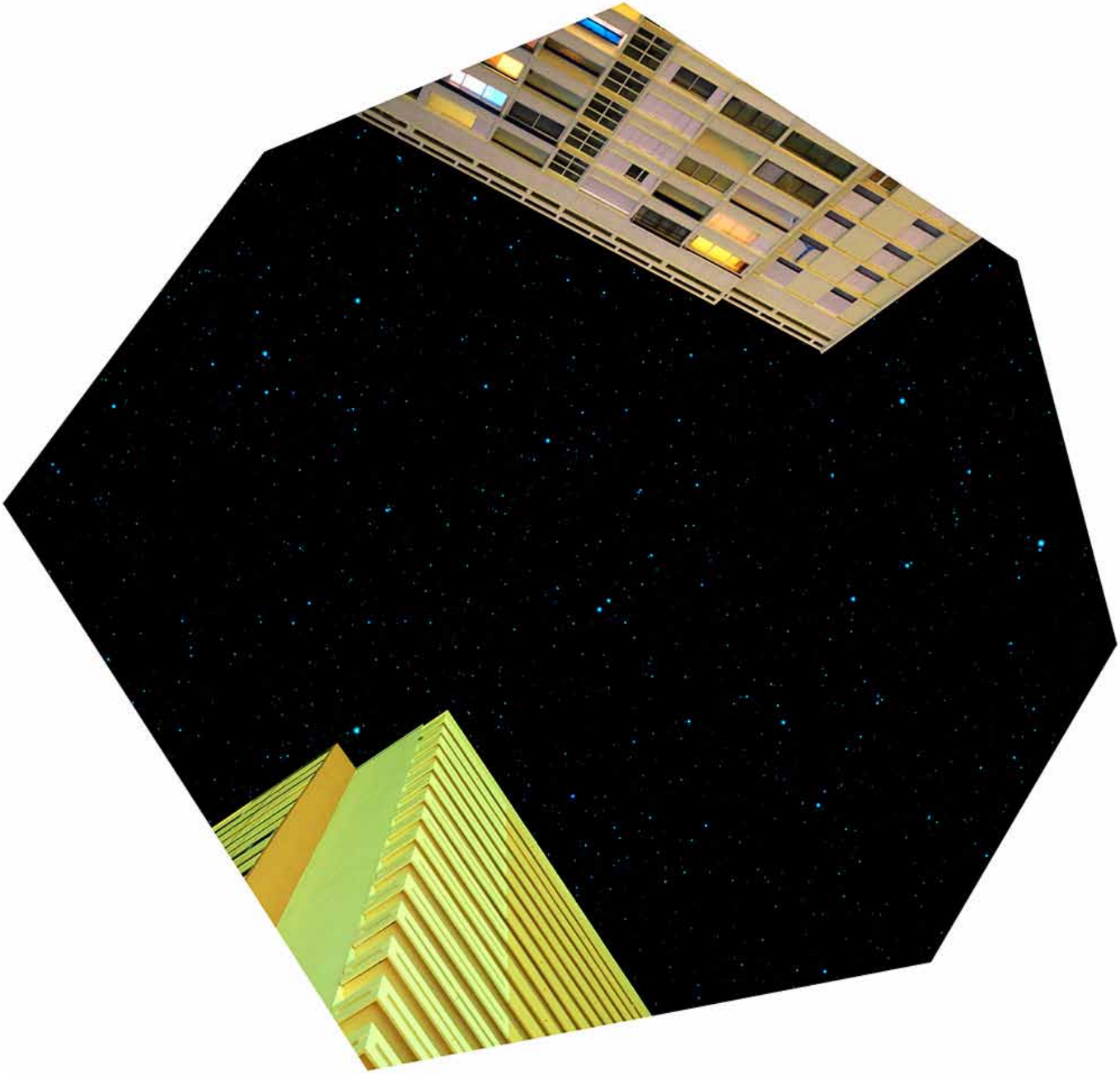
Night Sky, installation photographique, tirages jet d'encre montés sur Dibond, dimensions variables, 2014

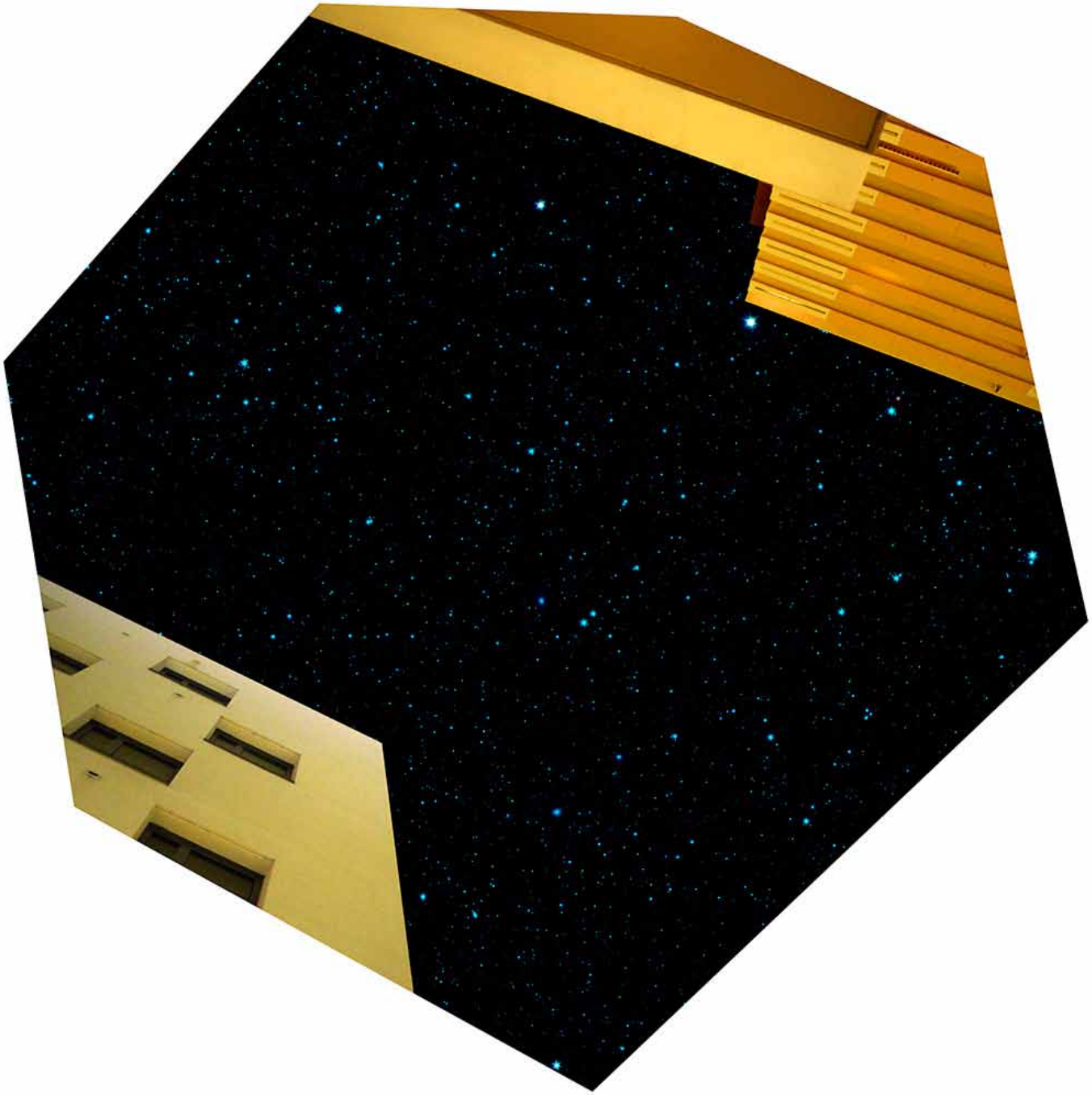
Du 19 juin au 01 juillet 2017

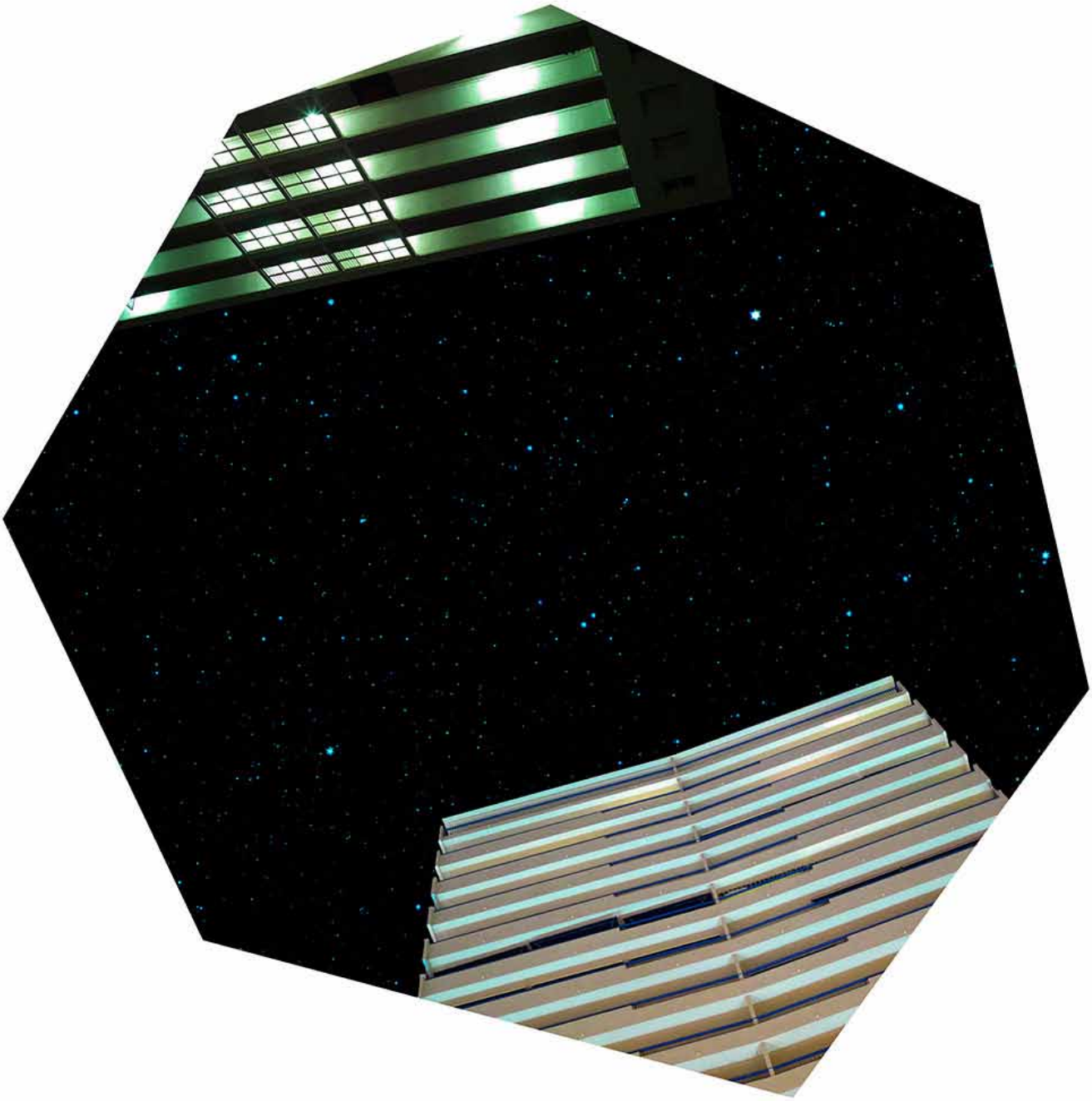
Night Sky

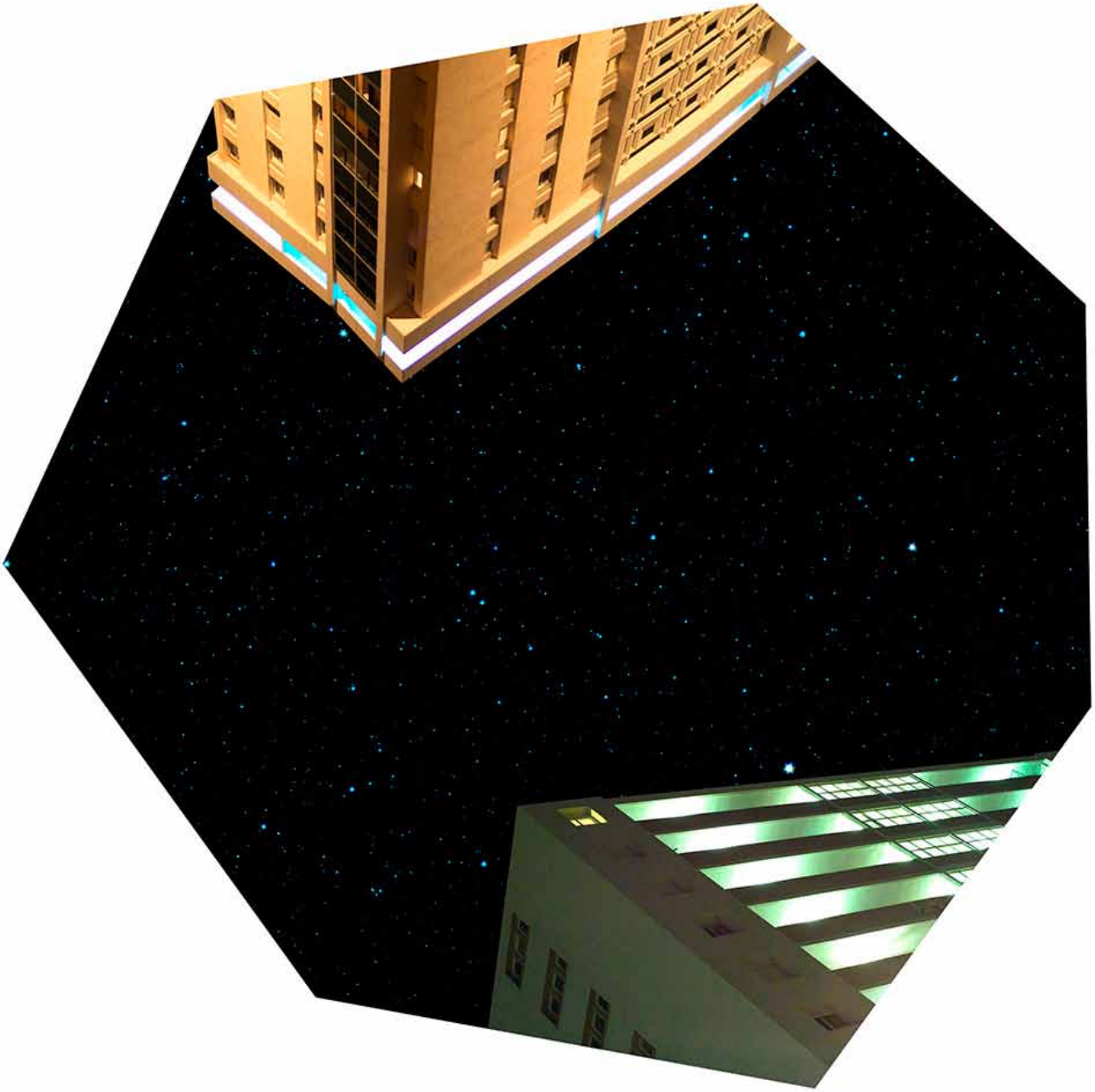
Installation photographique, 2014

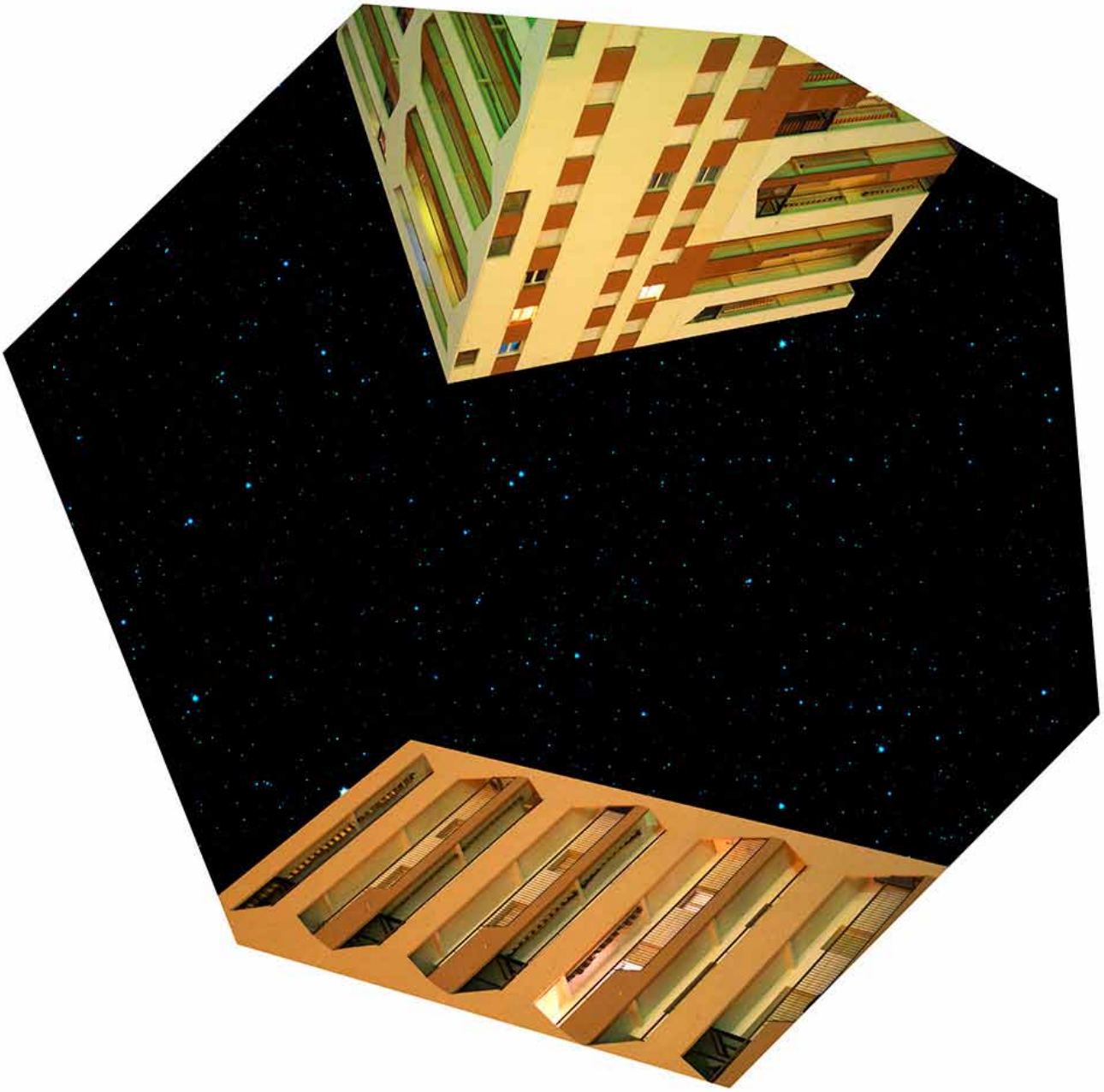
Night Sky est une installation photographique qui explore l'influence de l'architecture urbaine sur notre façon de voir et appréhender l'environnement naturel. Nos vies sont littéralement encadrées par la géométrie de l'architecture urbaine. Essentiellement nous sommes le contenu d'une structure sociale définie par la rigueur géométrique de son milieu urbain. Les éléments naturels, comme les jardins ou les parcs, existent à l'intérieur de ce cadre. Que l'on parle d'une étendue de pelouse ou d'un ensemble d'arbres, ces éléments verts sont toujours délimités par l'empreinte en béton de la ville.
Dans Night Sky la forme irrégulière hexagonale ou heptagonale de chaque photo imite la géométrie de l'architecture urbaine qui entoure et limite notre vision du ciel. L'utilisation de différents angles de prise de vue dans le traitement de l'architecture représentée sert, à la fois, à créer une perspective qui attire l'œil vers le ciel étoilé, ainsi qu'à nous rappeler que, peu importe sous quel angle on observe le ciel, l'architecture environnante sera toujours un obstacle à notre vue.







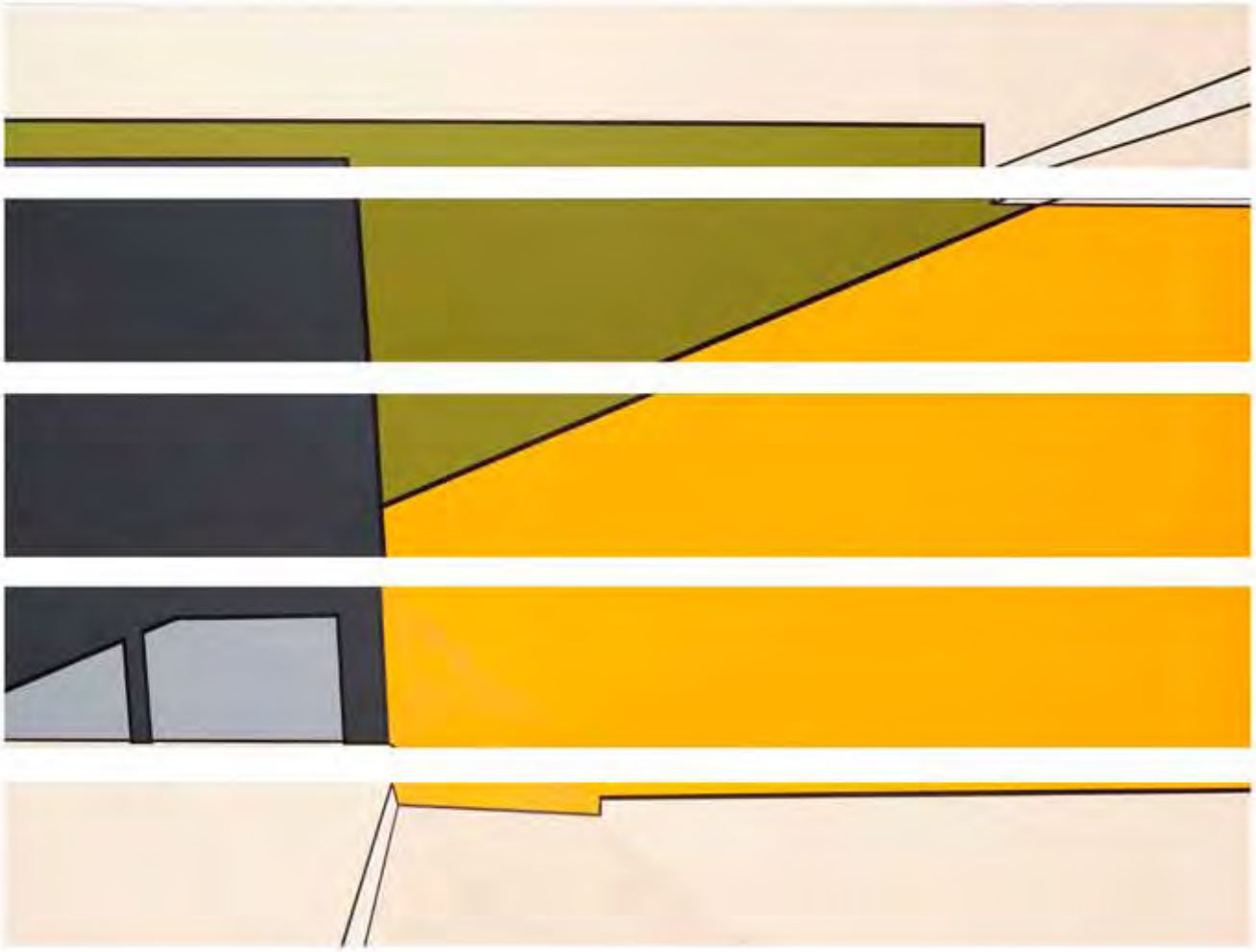




FRANCE GOBBO

Du 03 au 15 juillet 2017

Entre figuration et abstraction, il s'agit de situer son travail dans un processus de décontextualisation du sujet. Cela se traduit par un point de départ qui tend à disparaître, pour faire entrer ce même sujet dans l'anonymat. Travailler sur l'espace urbain devient alors un moyen pour faire émerger ce moment où la réalité est devinée quand elle s'efface, laissant place à la réalité de l'espace.
Le jeu esthétique peut se mettre en place à travers un rapport entre espace extérieur et espace intérieur, entre le commun et le particulier. Les formes et couleurs se font ainsi le support dynamique du rapport entre pensée et sensation individuelle. Ce nouvel espace devient une porte ouverte sur un processus singulier d'appropriation confrontée à l'expérience collective. L'esthétique autonome de la peinture se fait source de micro-récits intégrant la multiplicité des interprétations.



JEAN-FRANÇOIS COADOU

Du 04 au 16 septembre 2017

2.V.2017

10. I. 2017
Cernovu -

G. X. Roll
Corsou

7.XII.2011
CADOU -

7.XI.2014
COADOU

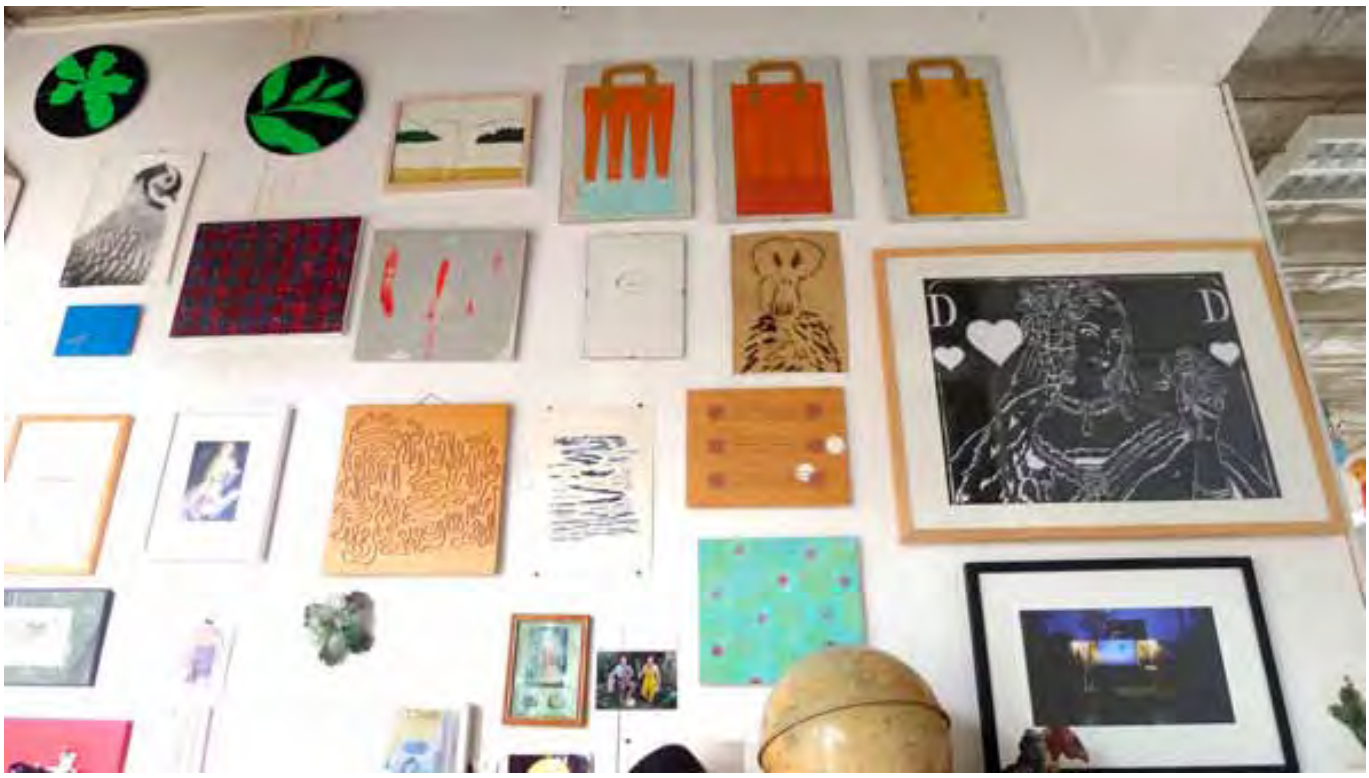
4.X.2016
CORBEU

LA CUISINE ALLMONDE

Du 25 septembre au 07 octobre 2017

La Cuisine Allmonde c´est une cuisine d'amis.

La mienne est située dans le Künstlerhaus FRISE à Hambourg, une maison où n'habitent que des artistes.
La plupart du temps je m'installe avec mon ami Ole à la table de la cuisine. Mais cet endroit ne prend toute sa valeur qu'avec des amis. Bernard Plasse connaît bien cette cuisine, pendant ses visites à Hambourg, il était chez nous comme chez lui pour diner, boire, parler et aussi regarder tous les objets d'art qui sont accrochés au mur. Œuvres d'art que des amis nous ont donné. J´aime regarder ces petits dessins, ces peintures et ces objets faits par mes amis. Ils m'accompagnent aisi du petit déjeuner au dîner dans ma vie quotidienne.
Quand Bernard Plasse m'a invitée à faire une expo à la Galerie du Tableau, ma première pensée a été d'amener ma cuisine à Marseille dans la galerie qui a plus ou moins les mêmes dimensions. J´ai parlé avec mon amie Barbara Noell set l'ai invitée à mon tour à faire *La Cuisine Allmonde* ensemble, dans la Galerie du Tableau, avec les oeuvres de mes amis artistes, des amis qui sont du monde entier:
Kyung-Hwa Choi Ahoi, Edgar Ballo, Michael Bauch, Stefan Beck, Claudia Behling,Trude Berg, Rolf Bergmeier, Peter Boué, Torsten Bruch, Michael Buckley, Christel Burmeier, Harry Drudz, Cheap Art - (Jayce Salloum, Max Schumann, David Thorne, Dale Wittig), Fréderique Clavère, Peter Cramer, Axel Ekvall, Ferdinant Fux, Gunnar F. Gerlach, David Goldenberg, Ole Henrik Hagen, Hinrich Gross, Eva Grötum, Dorothea Heinrich, Kerstin Heins, Lena Heins, Lauris Heins, Horst Hellinger, Ralf Jurszo, Toshiya Kobayashi, Christian F. Kintz, Jochen Lempert, Rupprecht Matthies, Sabine Mohr, Peter Mönnig, Tim Nikodemus, Barbara Noell, Helene von Oldenburg, Franziska Opel, Jean-Pierre Ostende, Tatsumi Orimoto , Ottmar Poschinger, Sylvie Réno, Thomas Rieck, Eva Riekehof, Oliver Ross, Junya Koike, Pitt Selma Sauerwein, Doris Schneider, Torsten Schneider, Sylvia Schultes, Regine Steenbock, Llaura Sünner, Youssef Tabti, Jack Waters, Nikolaos Valsamakis , Nobuko Watabiki, weltbekannt e.V., Herbert Wiegand, u.a.


D
D

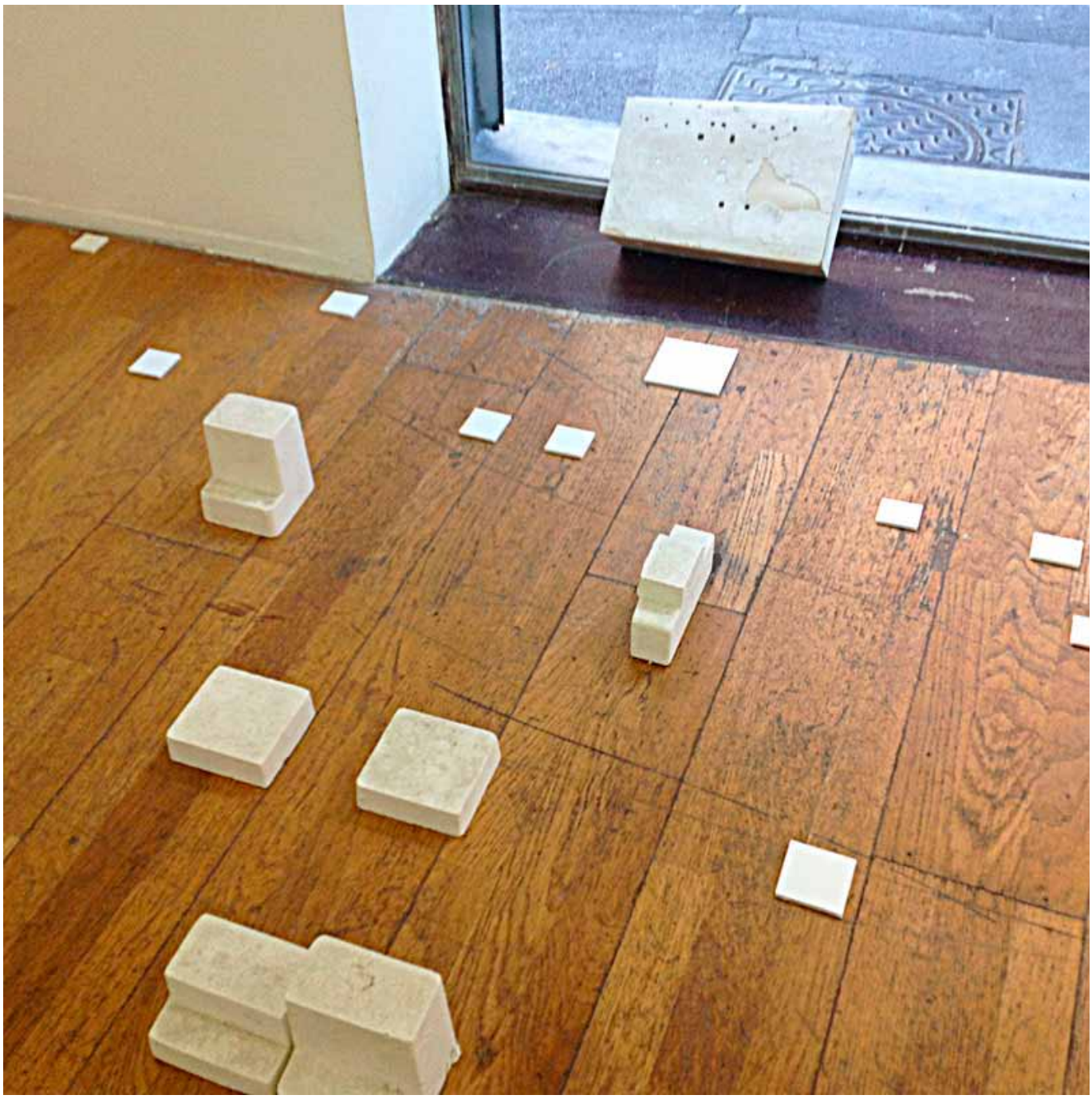
MANUEL SALVAT

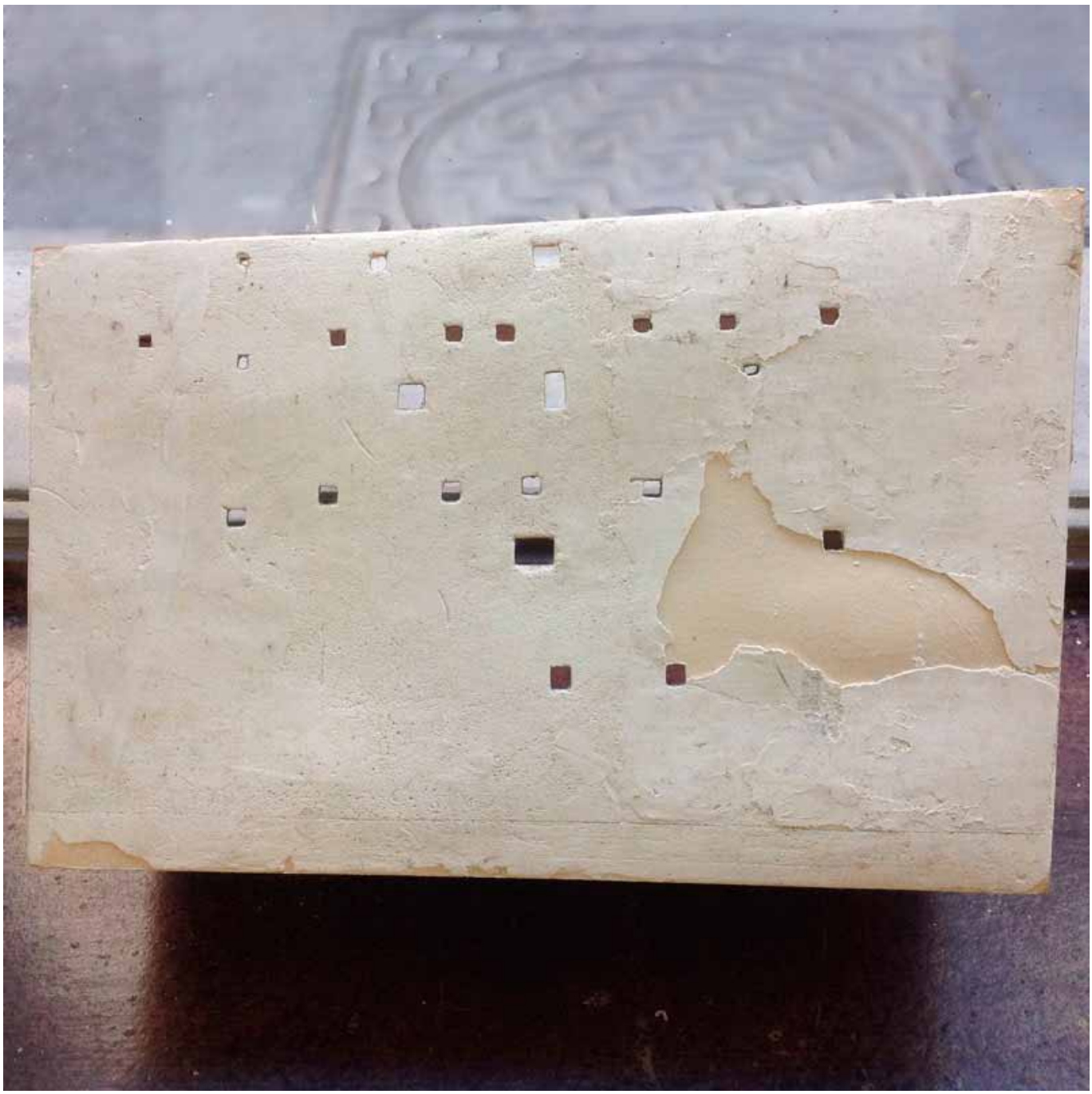
Du 09 au 21 octobre 2017

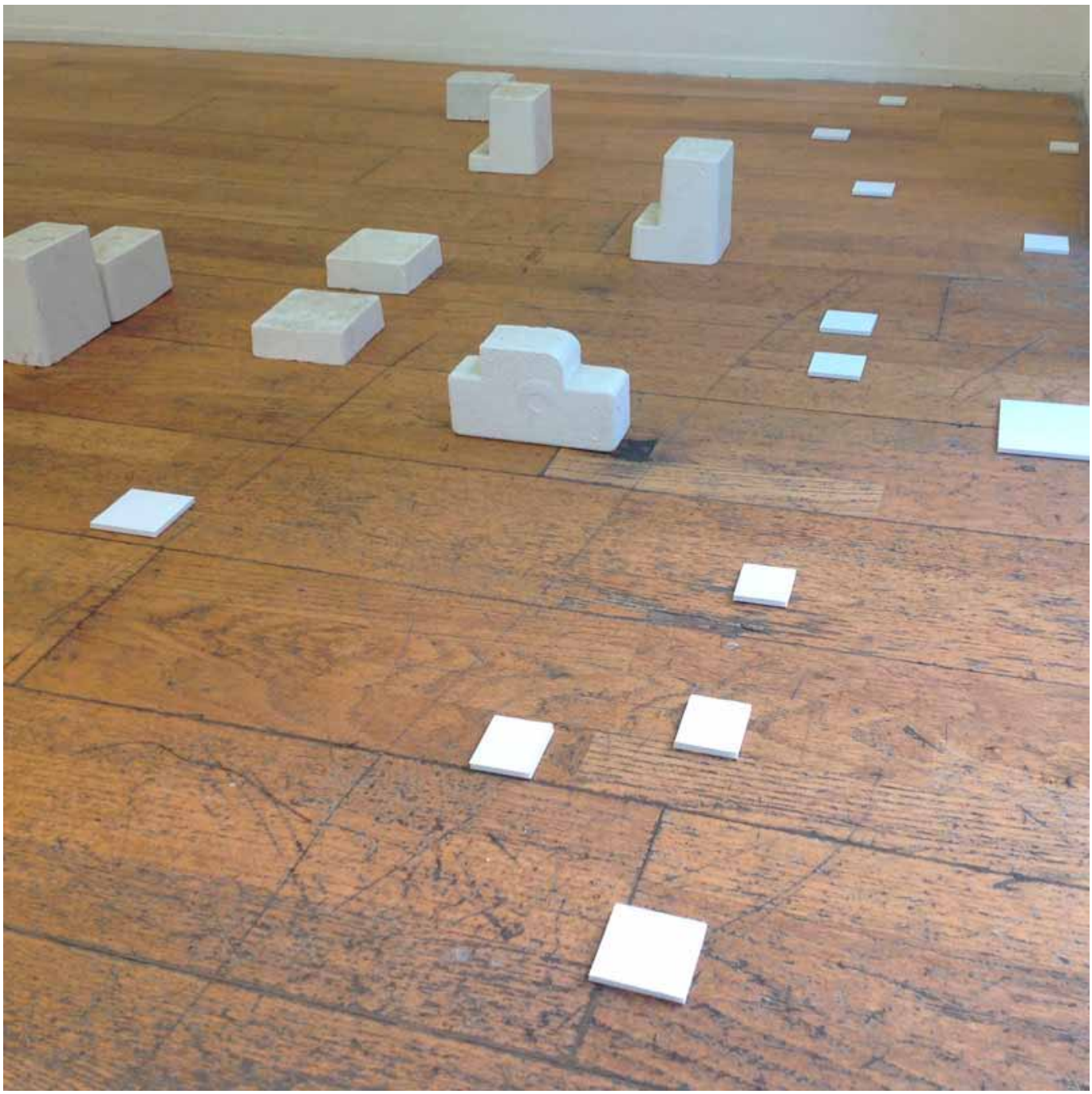
Valse à multan

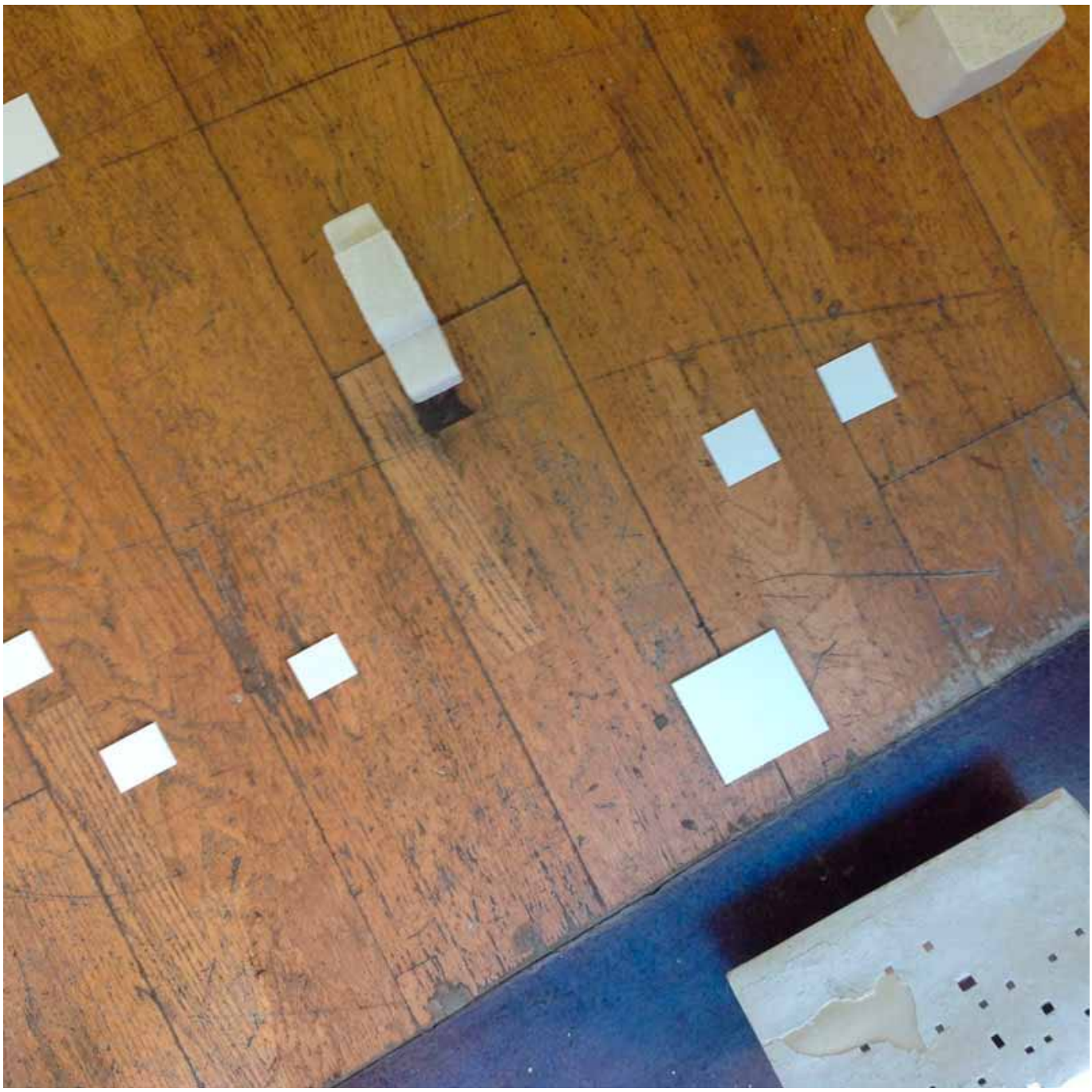
La galerie du tableau est heureuse d'accueillir la deuxième exposition hommage consacrée à l'artiste Manuel Salvat, disparu en juin 2016. Celle-ci prend part à un cycle d'expositions en trois volets, dont la première, « That's it! » , s'est déroulée en mai dernier à Berlin. Après Marseille, c'est à Arles qu'auront lieu deux expositions en clôture de ce projet.
Valse à multan. Le titre/anagramme, témoigne de l'intérêt de l'artiste pour cette figure de style, et pour la forme inversée omniprésente dans son travail. Mais, il tient aussi du fait, que nous ne sommes pas, à proprement parler, en présence d'une exposition de Manuel Salvat. Pour l'ensemble de cette aventure, à Berlin, Marseille et Arles, il est plus juste de signifier, une série d'expositions de tous les amis artistes de Manuel Salvat avec le travail de ce dernier. « Toute la sculpture involontaire autour de moi » Ce sont les reliques du monde des choses, du monde mercantile aussi, dont Manuel Salvat s'est saisi et a moulé l'envers. Plutôt que de reconstituer un univers, l'installation présentée à la galerie du tableau, tentera de prolonger une conversation avec notre ami et surtout d'évoquer une attitude, un geste.

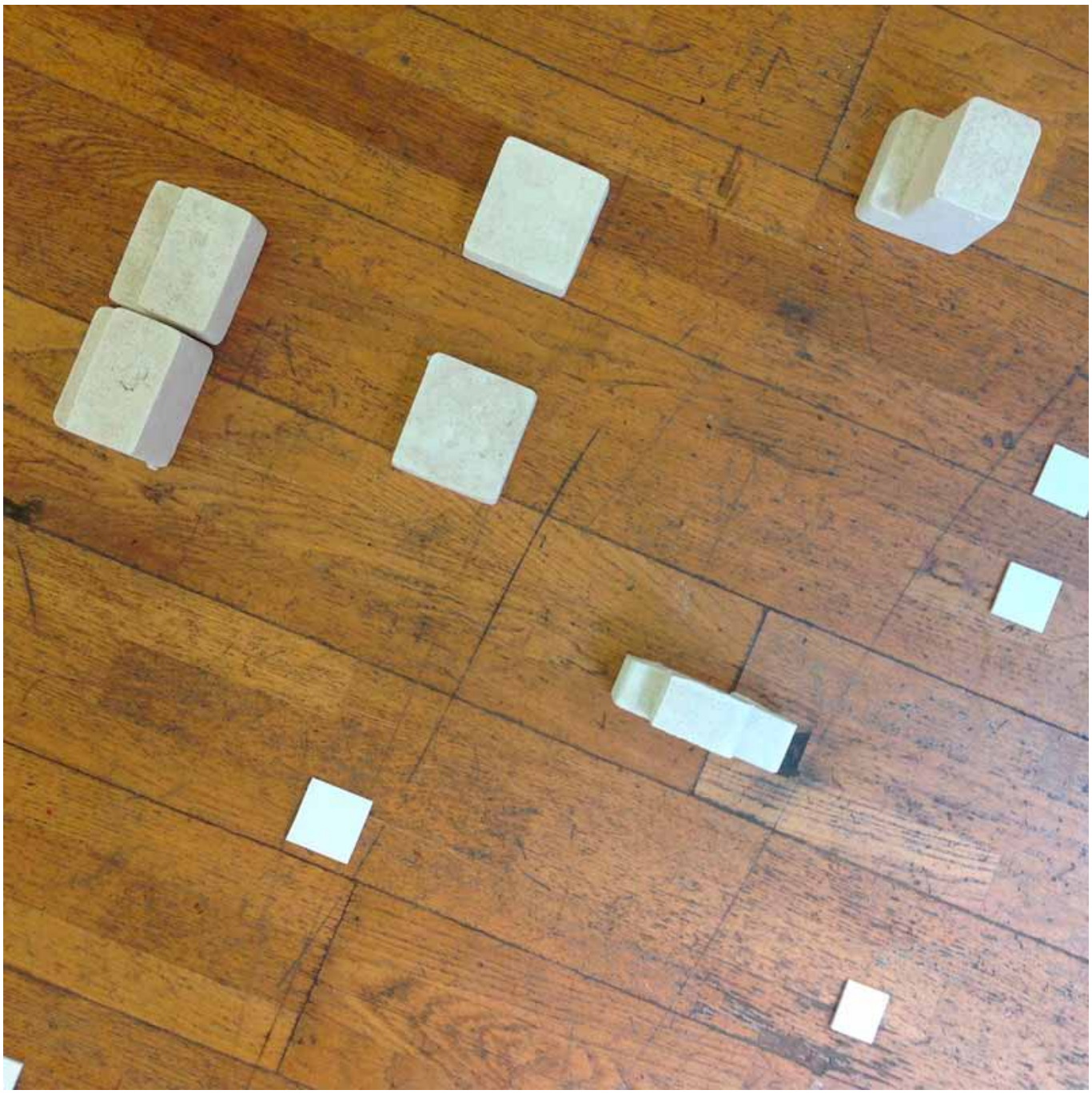
L'exposition présentée à la galerie du tableau a été proposée par Valérie Bourdel.

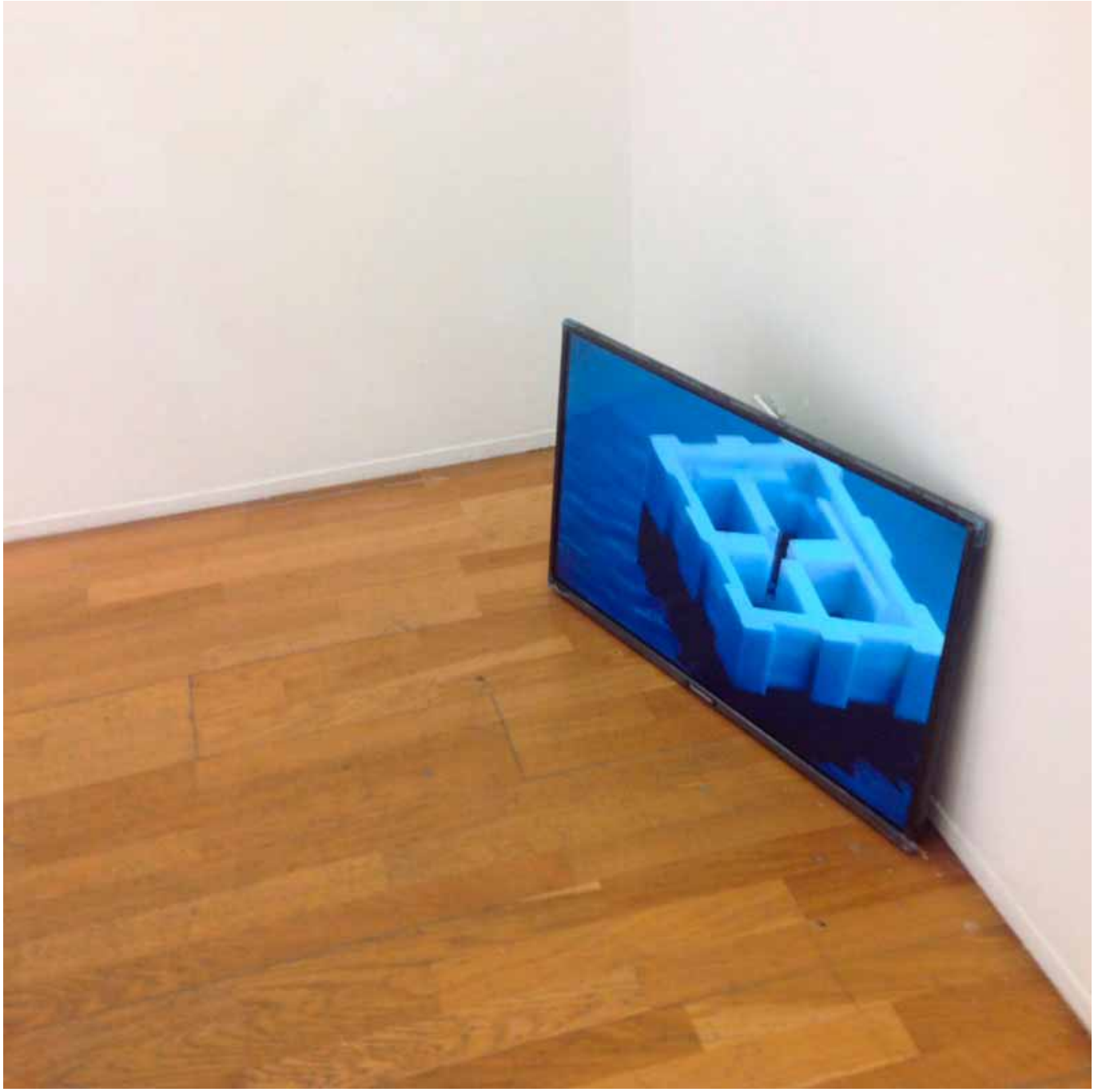










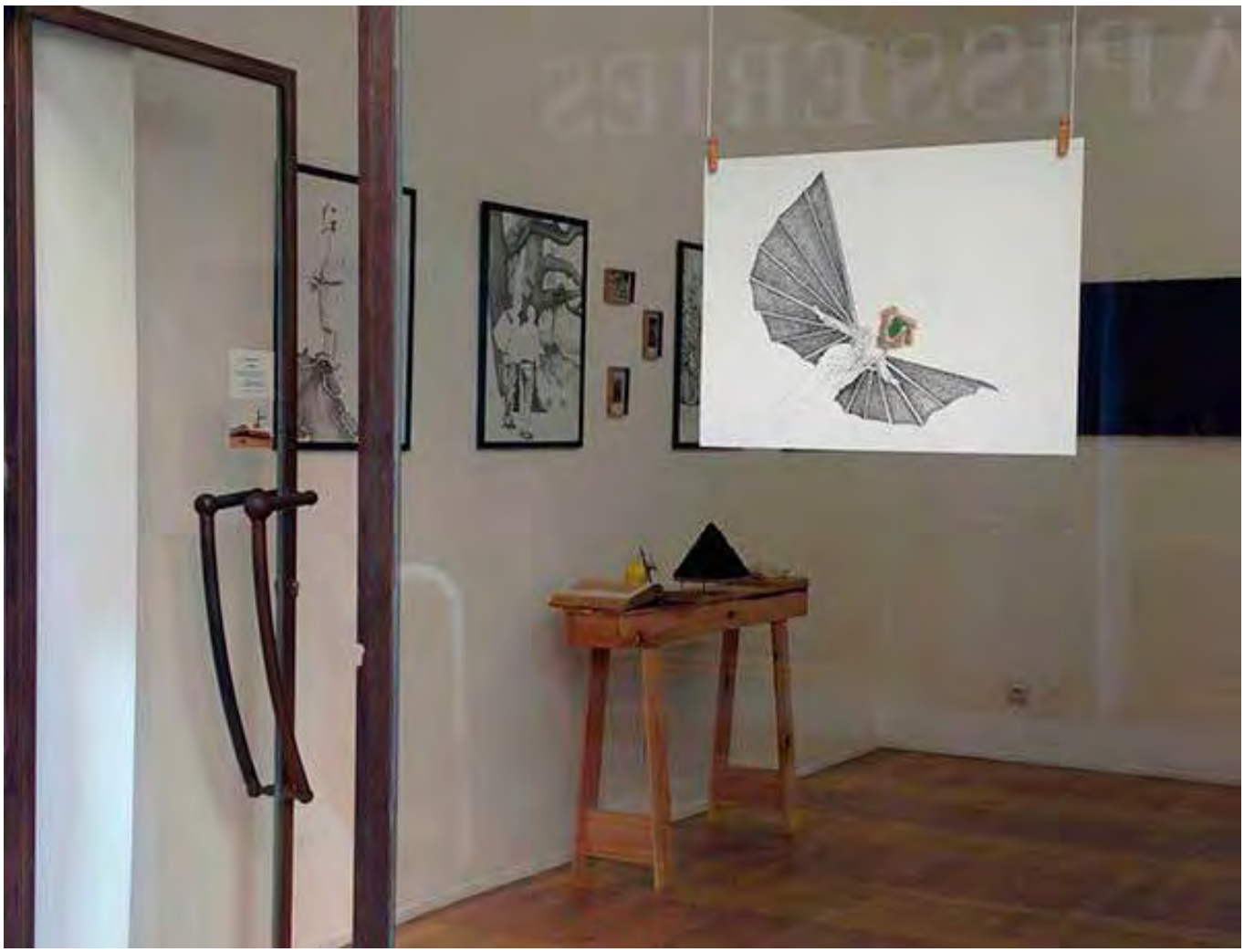


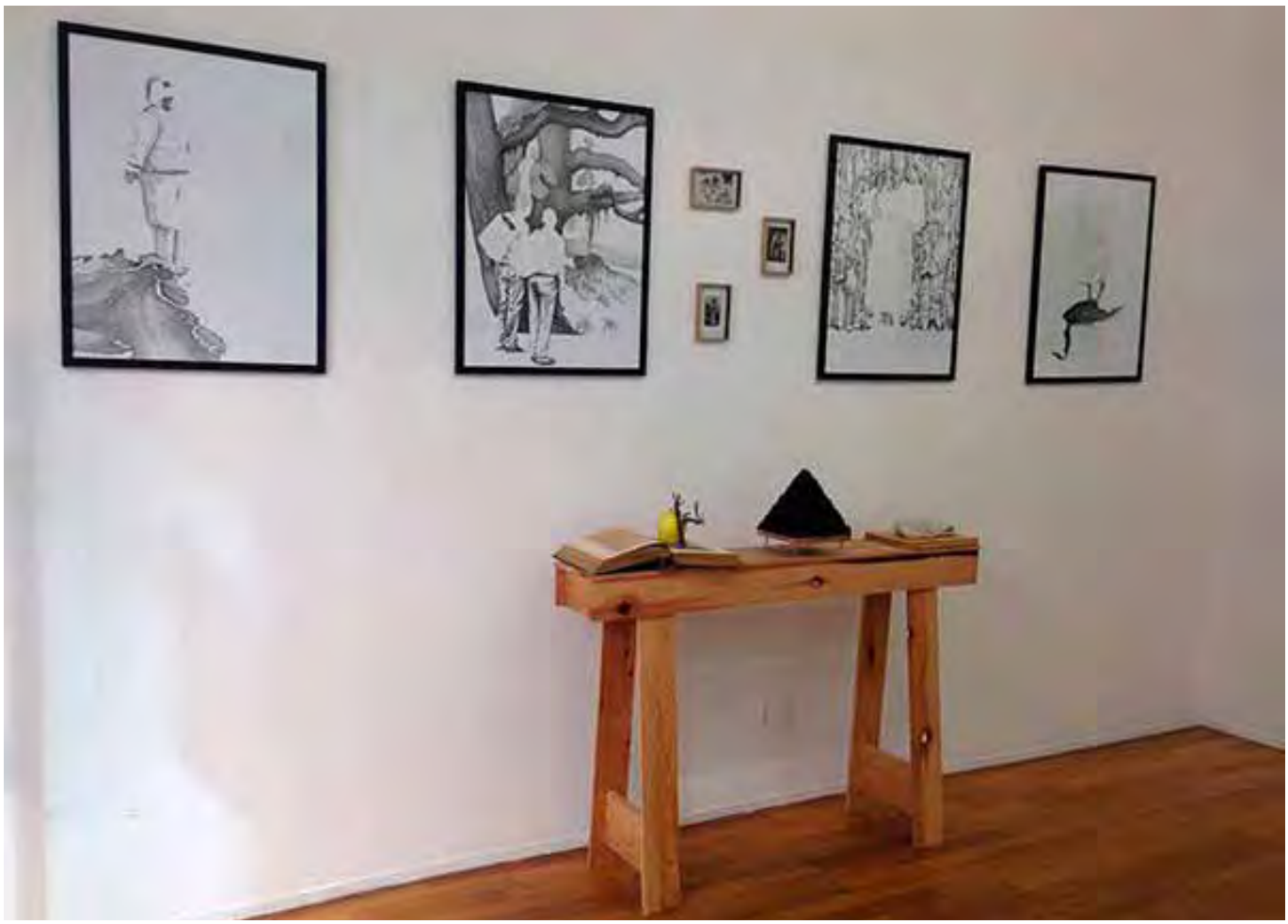
CATHERINE BURKI

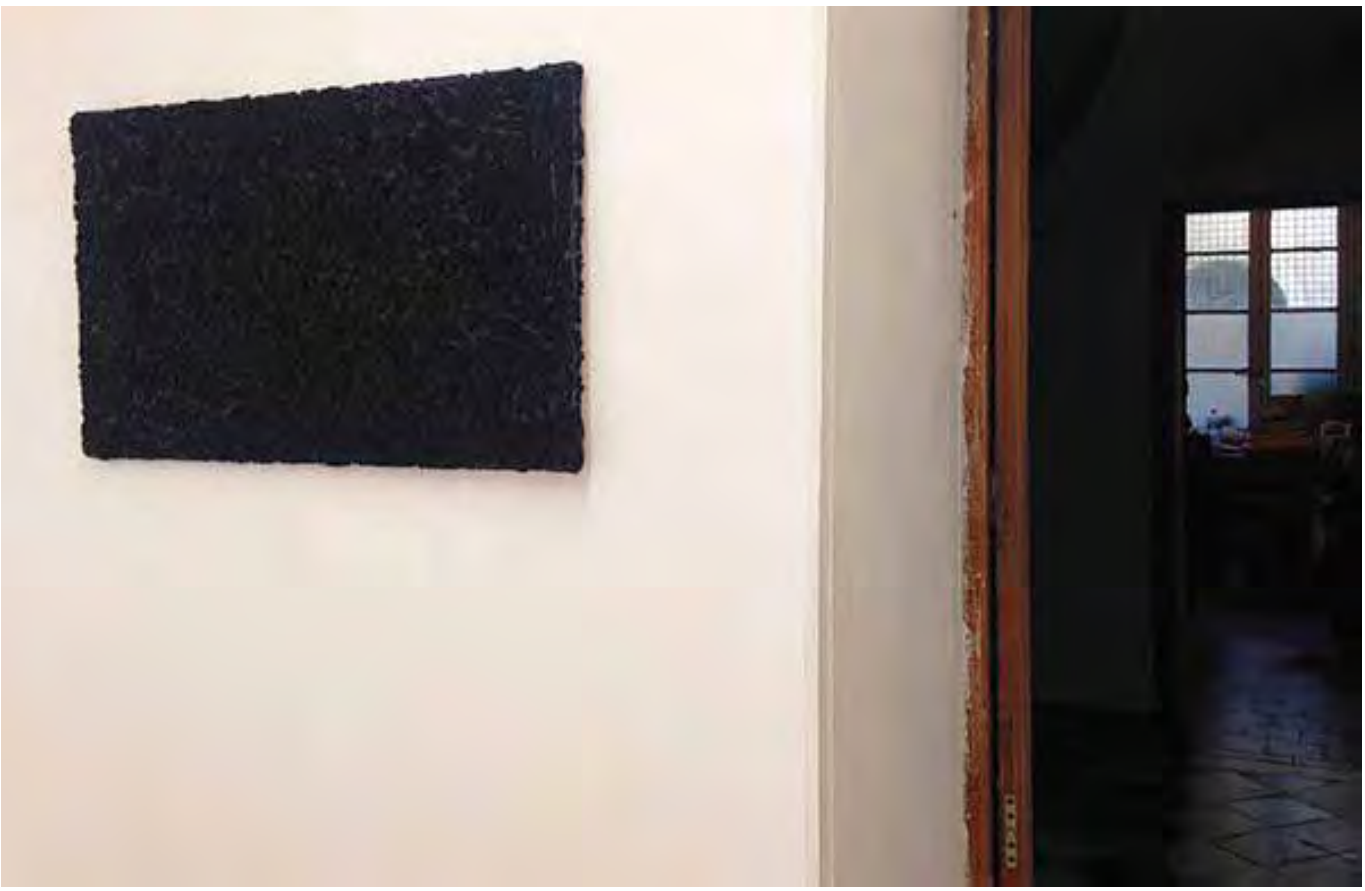
Du 23 octobre au 04 novembre 2017

Traduire le ressenti de la présence et de la disparition. Transcrire la mémoire. Associer le mouvement, le figé, le mort et le vivant. L'exposition « Renaître » parle de la nature et des hommes.
De l'encre de chine sur papier, des paysages abstraits, des associations d'objets, terre sèche sculptée... Chaque œuvre est l'incarnation d'une distance.
A travers le dessin et la sculpture, Catherine Burki explore des lieux intimes et réels en questionnant ses propres limites et son image. Elle crée un territoire et lui fait dire ce en quoi il peut nous définir. Elle repense ses contours, l'inverse, le dilate, le traduit dans une langue adaptée à ce territoire.

Après quelques années passées à Budapest (Hongrie), puis Paris, et deux mois de rési dence au Vietnam près de Hô-Chi-Minh Ville, Catherine est revenue à Marseille où elle avait obtenu son DNSEP en 2004. En dessins précis et sculptures délicates, elle explore les frontières floues et variables de l'identité individuelle dans son rapport avec le territoire et la mémoire.







HANS SEGERS

Du 06 au 18 novembre 2017

« L'œuvre de Hans Segers est un terrain de recherche pictural au cœur duquel des mises en situation, des proximités, des ajustements, des dispositions provoquent des lectures possibles d'images émanant toutes du vocabulaire de la peinture.
Hans Segers nomme volontiers les ensembles constitués de ces éléments et des espaces de circulation entre les œuvres de « phrases ».
Ces « phrases » sont des assemblages de dessins, de tableaux ou autres objets peints qui montrent des images trouvées dans le monde de la représentation peinte. Ces images, que j'ai copiées et transcrites dans une démarche bien précise sont alors isolées, vidées et neutralisées et, une fois transformées, elles suscitent la possibilité d'une lecture alternative. [H.S.]

Cette forme de dé-contextualisation et d'appropriation d'objets traverse l'ensemble de l'œuvre de Hans Segers et constitue aujourd'hui le cœur de ses recherches. »

Gwénola Menou, Analogues, Maison d'édition pour l'art contemporain, Arles 2012

« Objets personnels, objets à peindre »

Une réflexion sur l'image et son contenu.
Une installation autour d'un vocabulaire pictural.

Acteur très présent sur la scène et dans l'espace du tableau, la représentation de « l'objet » dans son sens métaphorique et sémiotique a une grande importance dans mon imagerie.
Tout comme « l'objet tableau » lui même, ses objets prennent même dés fois une forme tridimensionnelle peinte.
Toutes ces images d'objets d'origines, trouvées ou imaginaires, que j'ai gardé et catalogué et qui sont souvent la source ou le déclencheur d'une réflexion, forment ainsi un atlas qui contient les éléments qui forment mon langage pictural. Ces objets que je me suis approprié en les représentant sont alors devenus des objets personnels.
Par le moyen de réutilisation et de recyclage j'obtiens une lecture plus diversifiée sur les problématiques que je me suis posé en ce qui concerne l'image peinte. En ré-contextualisant à chaque fois ces éléments formel j'essaie de réfléchir sur mon propre langage artistique et pictural par rapport de l'histoire de l'art.
Toujours sous forme d'installation, je montre la cohérence dans mes recherches sur l'image peinte.

H.S

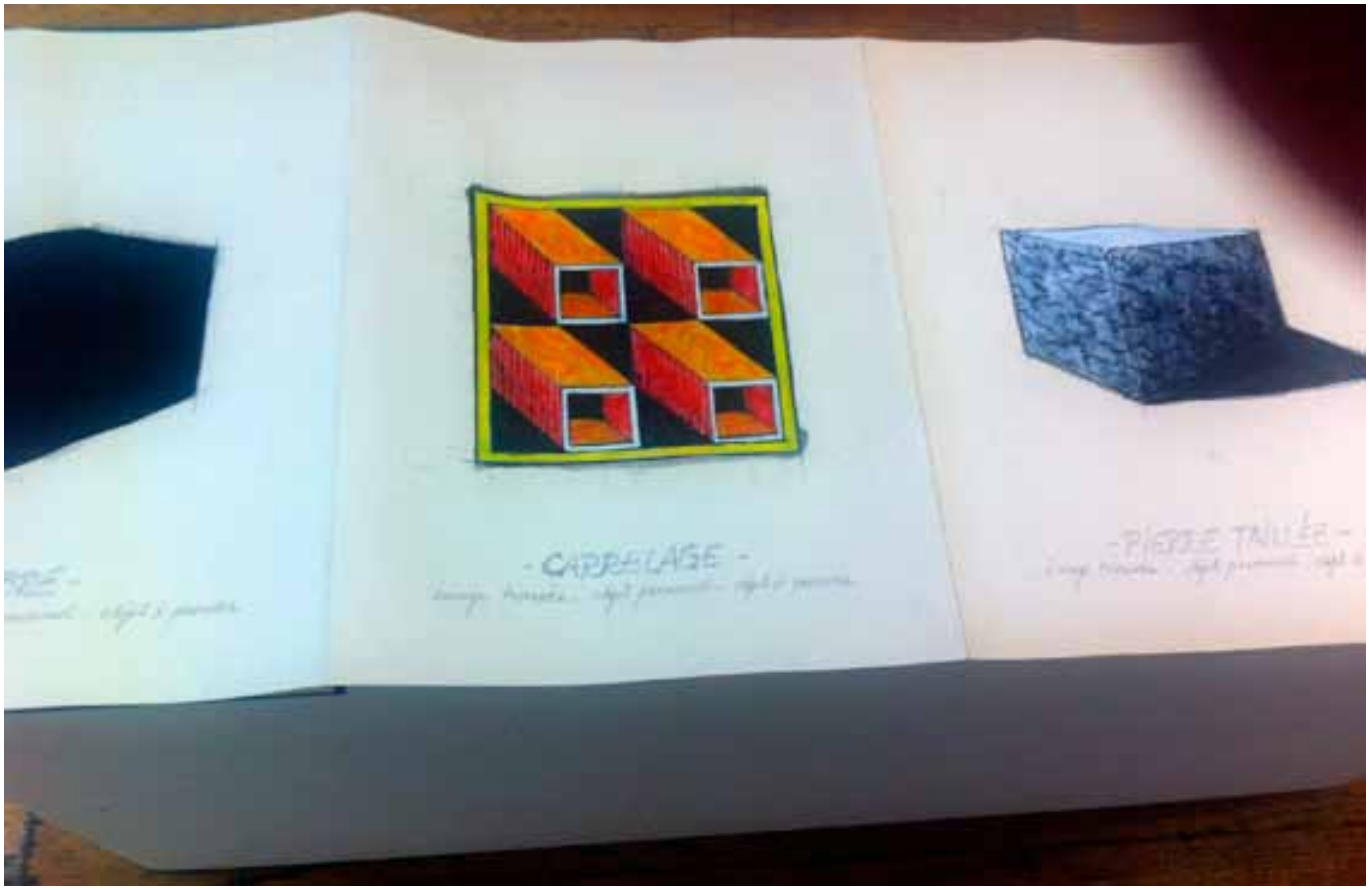
« Privilégiant une polysémie de l'image, Hans Segers concentre le cœur de sa pratique autour de recherches sur l'image peinte. Suite à un travail d'archivage et de catalogage de ses productions antérieures, l'artiste prend alors conscience de l'importance de l'objet, ou plus précisément de la représentation de l'objet, dans ses œuvres. »

« .....l'objet semble isolé ou extrait de son contexte, présenté sur un fond uniforme et parfois rythmé par une ombre ; il est disposé de manière centrale et frontale, enchâssé dans le cadre de la toile. Hans Segers n'emploie pas le mot « Peinture » pour qualifier son travail, il y préfère le terme « d'image peinte «

« ....ces productions sont habitées par des formes récurrentes (vase, pierre, écrin...) qui sont « des images trouvées » dans la représentation peinte ».

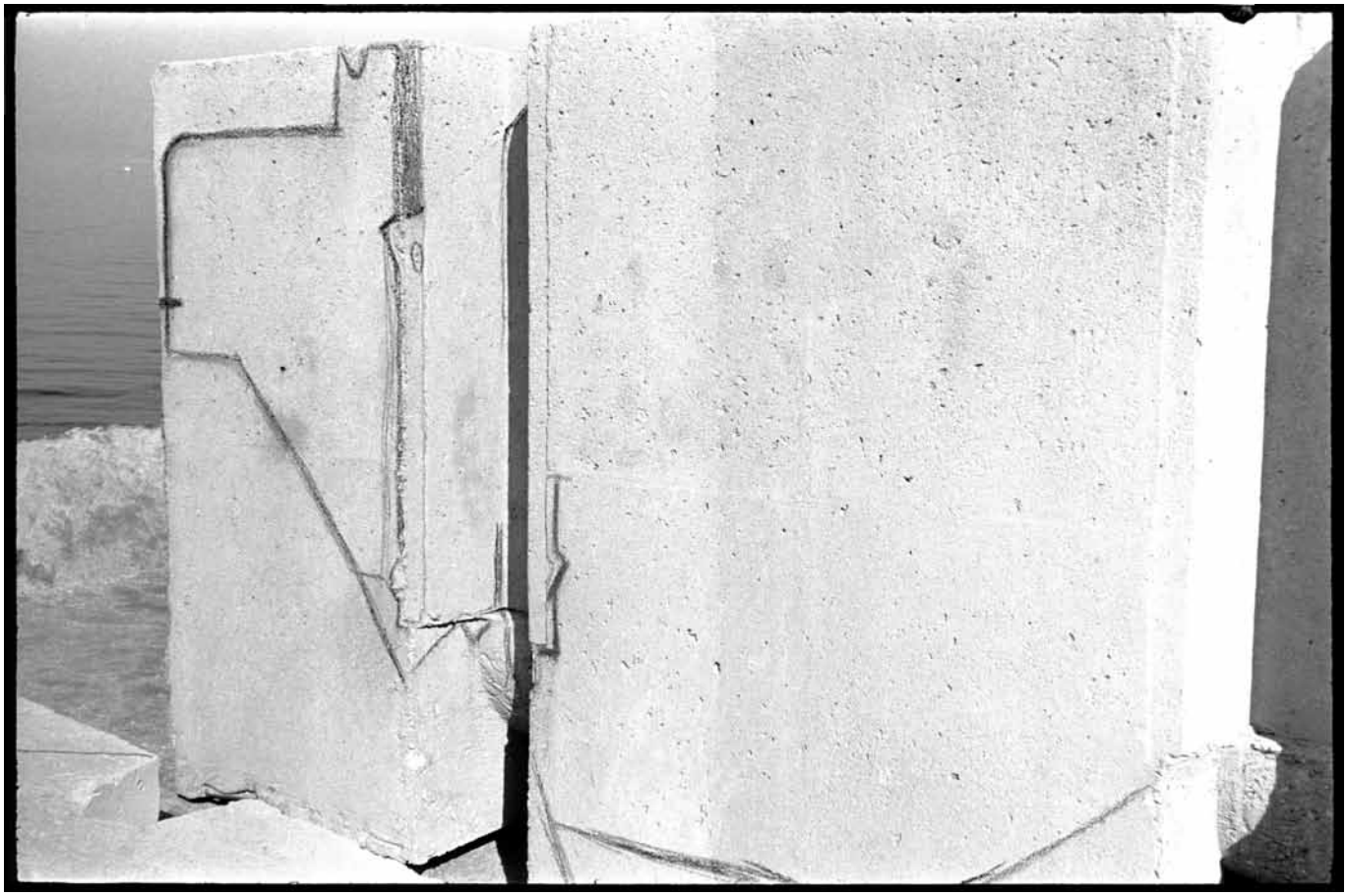
Karen Tanguy
Paru dans «Semaine 45-13» Revue Hebdomadaire d'art contemporain. Novembre 2013

.


- CARRELAGE -
- PIERRE TAILLÉE -

GALERIE DU TABLEAU

LES DIMANCHE DE CECCARELLI

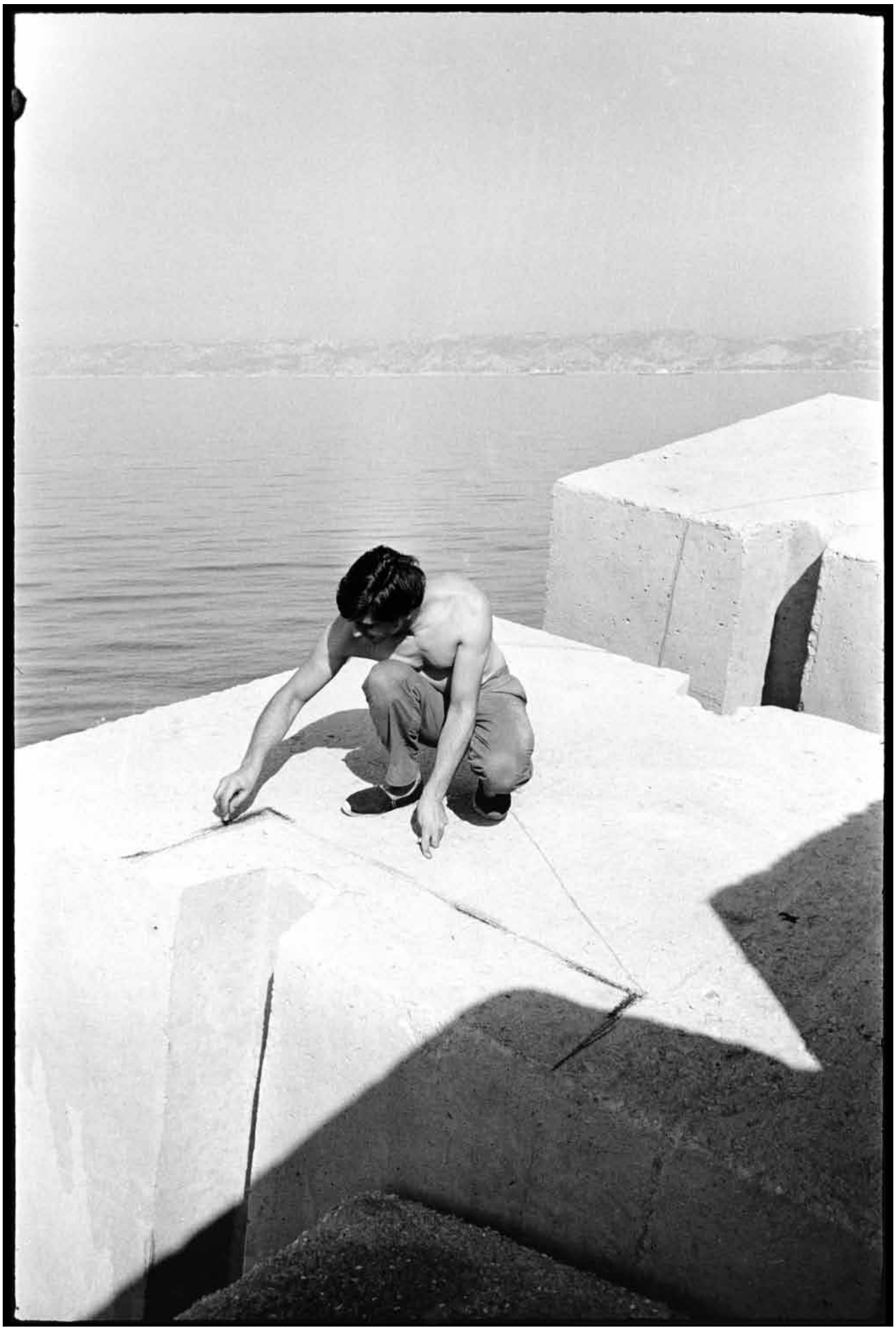


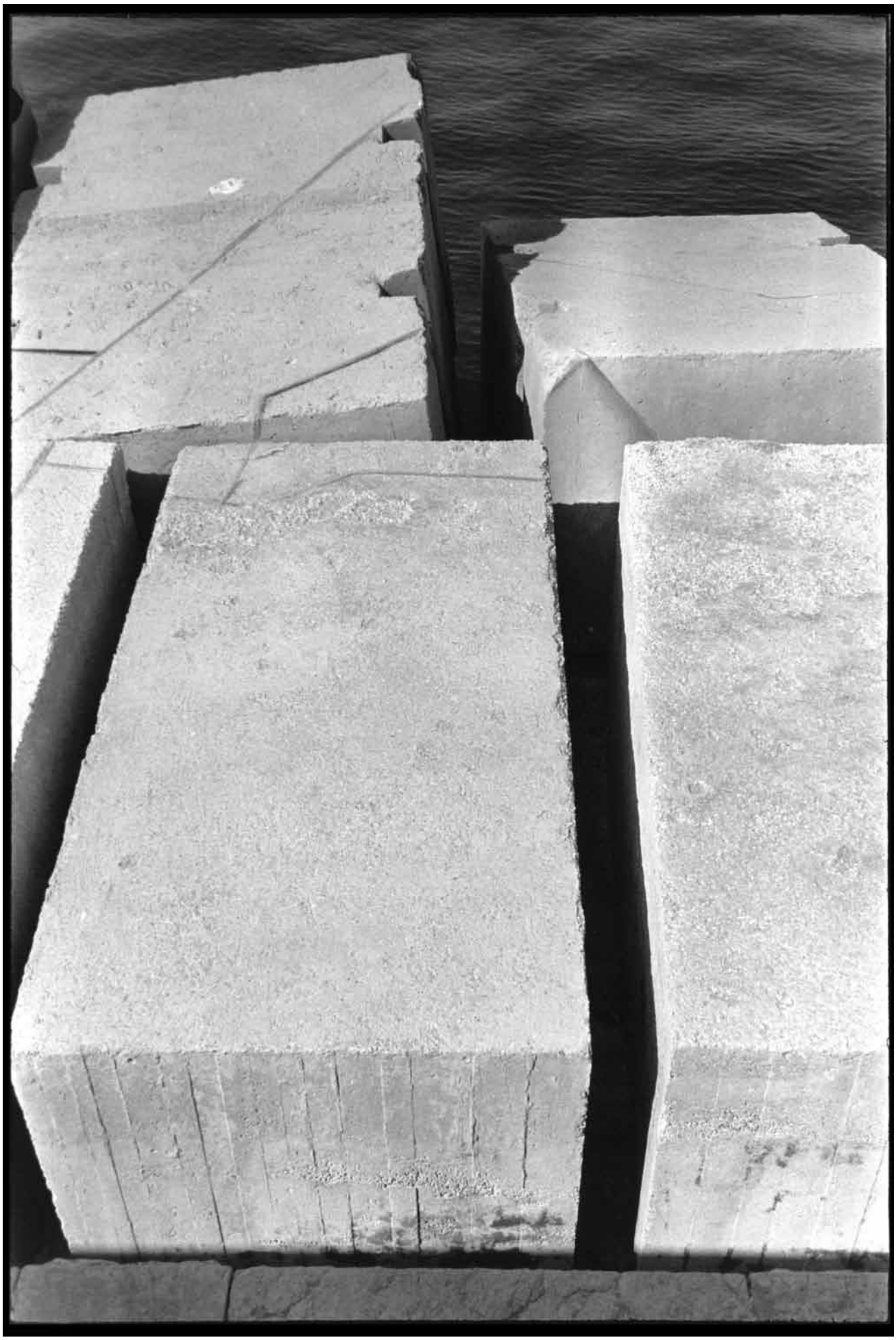
Du 20 novembre au 02 décembre 2017

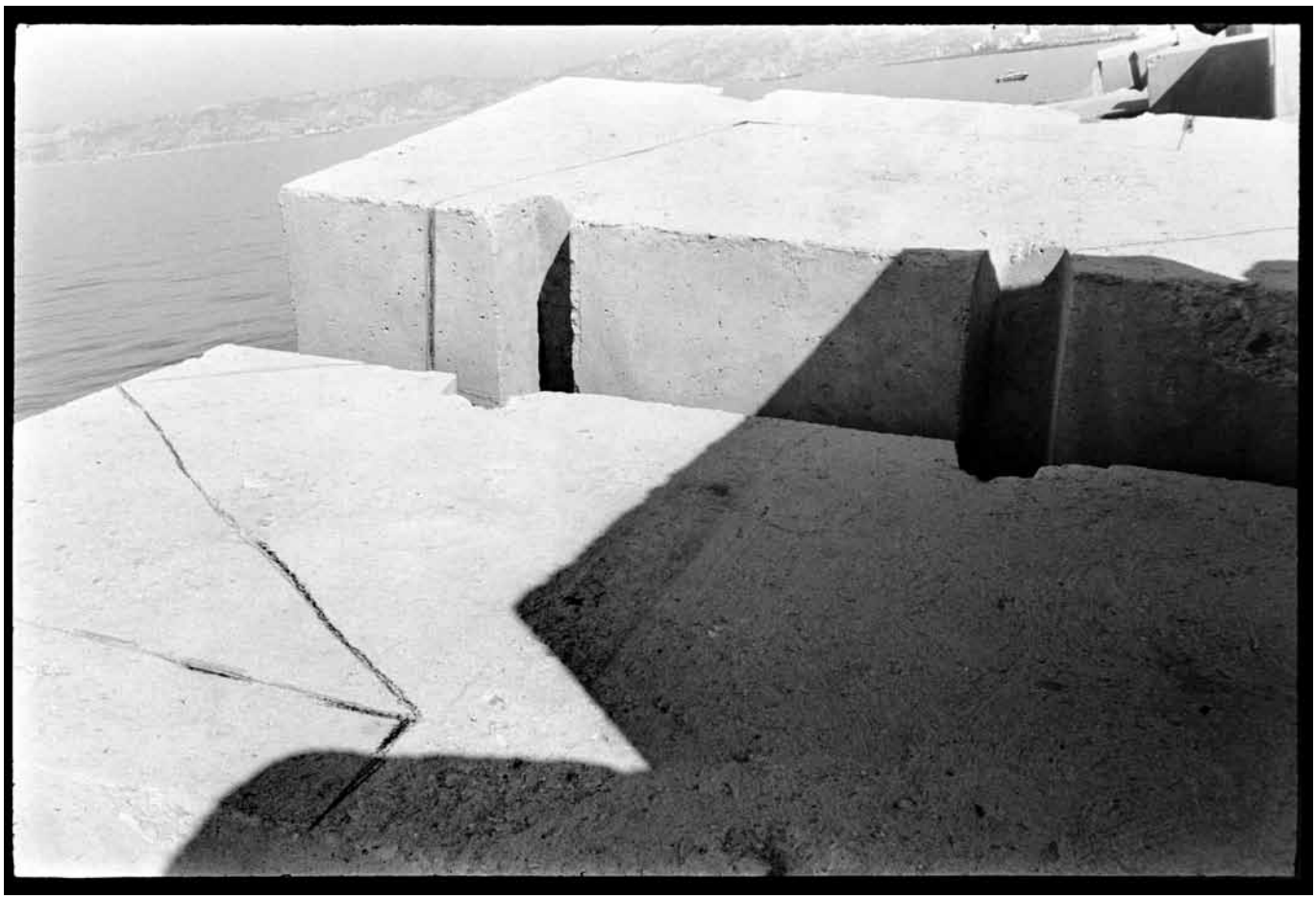
L'hommage d'un photographe (bien connu comme éditeur) à un dessinateur, hommage simple comme une amitié partagée entre deux artistes très différents et très proches. Sur la grande jetée, où Jean-Jacques Ceccarelli, en 1980, semblait mesurer le port du regard et, dans un amalgame sa vie et sa ville, le dessin prenait des vacances. Cecca, à l'image de ses collages, reliait les rochers, les ombres et son trait. Au charbon, sur le sol et sur les blocs de pierre, il distribuait les espaces d'un geste libéré et de l'atelier et du format du papier, le dessin d'aventure en quelque sorte où le soleil et le temps étaient complices de la nature, du sujet et de l'artiste.
Ce travail, ou ce plaisir, aurait été voué à l'éphémère sans l'objectif d'André Dimanche qui, à son tour, cherchait le trait, le volume, l'ombre et l'entente avec les mouvements de l'artiste.
La facilité de jouer avec le nom du photographe ne me serait pas venue à l'esprit si elle ne rejoignait pas si parfaitement ce titre de film, "un dimanche à la campagne" où le sujet est le bonheur simple entre les êtres avec le concours de la nature.
Le souvenir de Jean-Jacques n'en sera que plus présent.

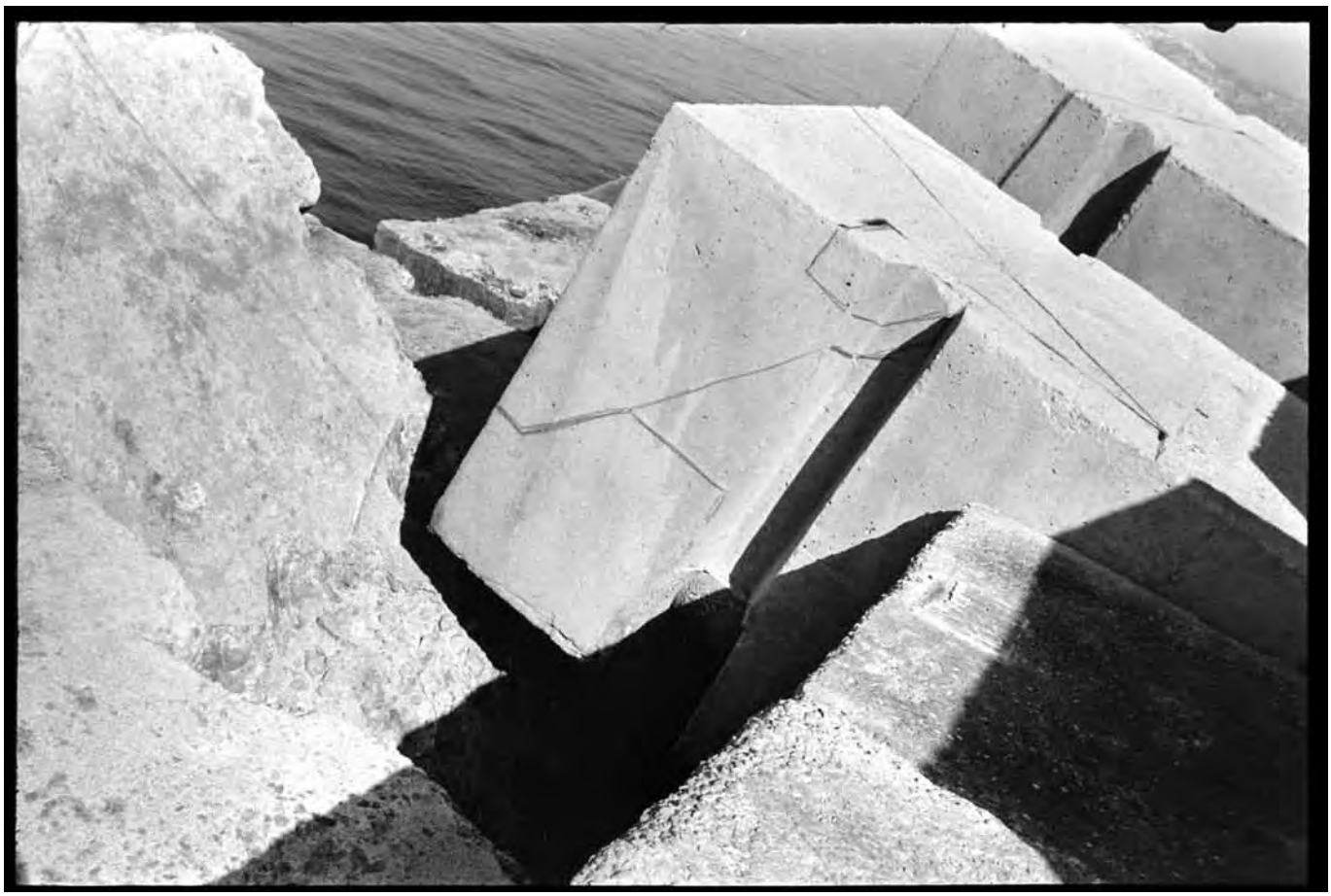
Bernard Plasse

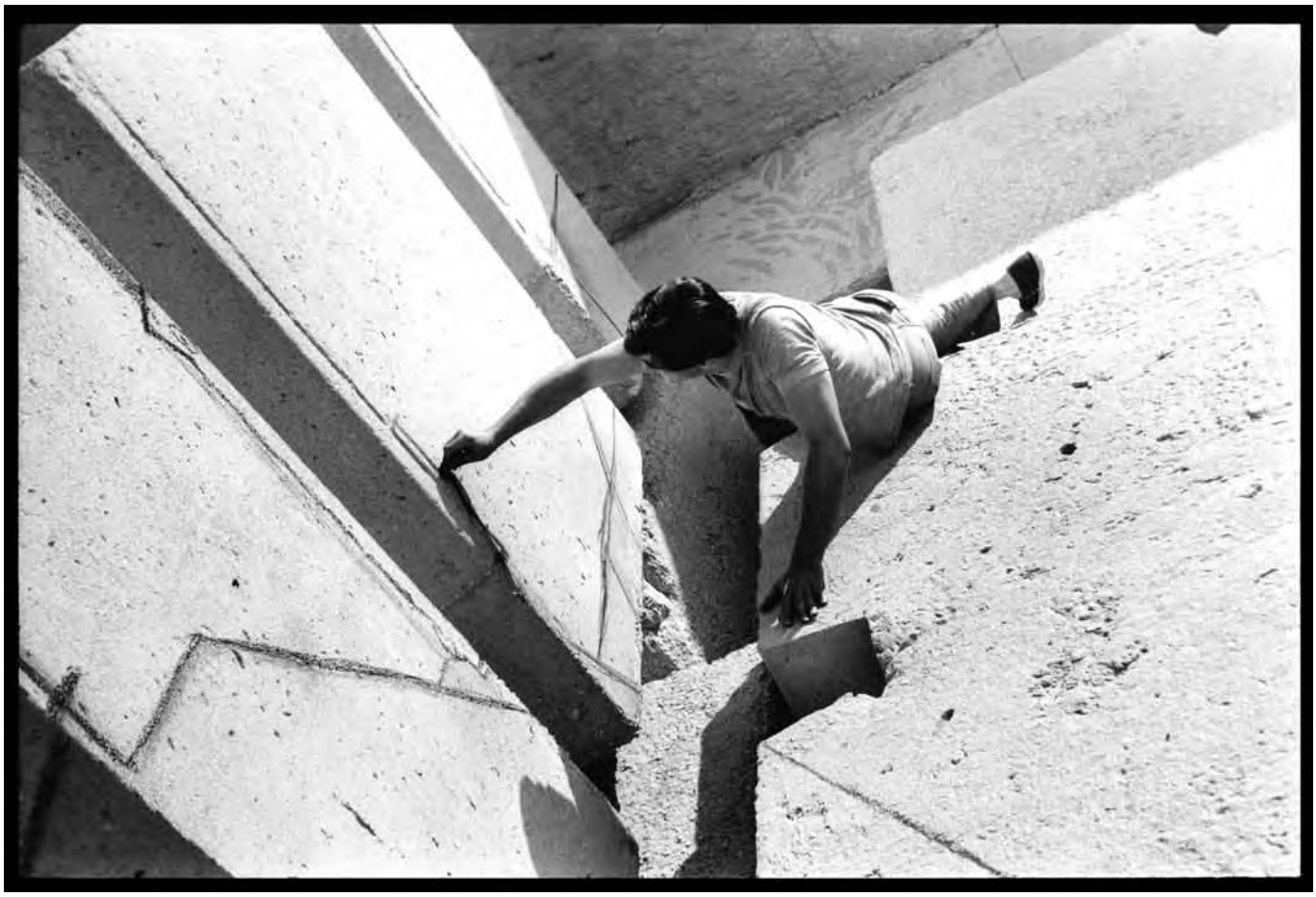
Photographies André Dimanche « La Grande Jetée », 1980.



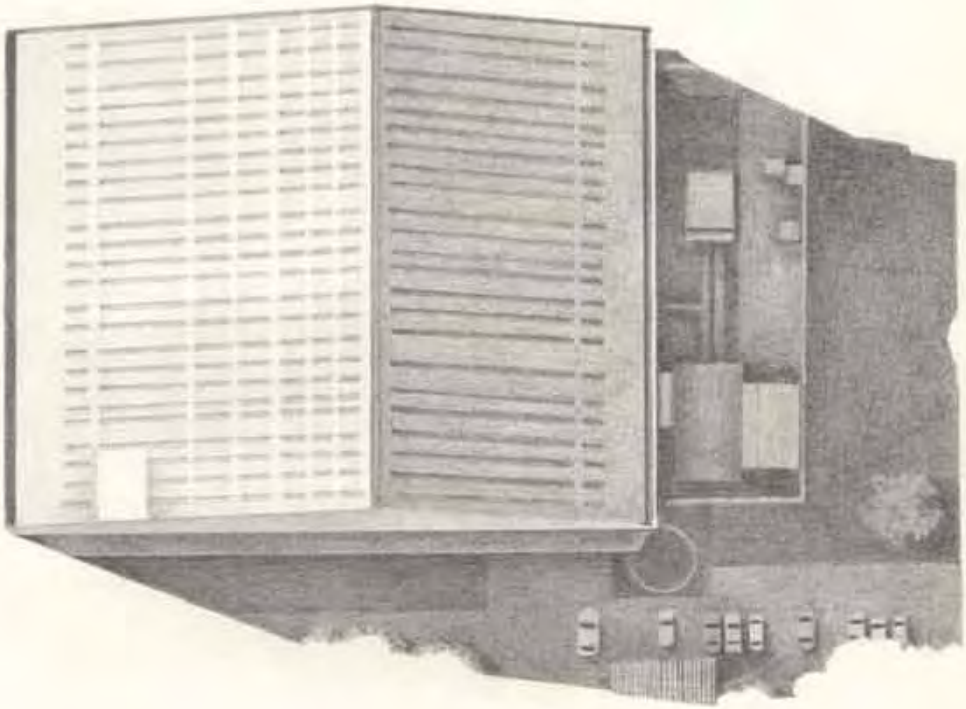








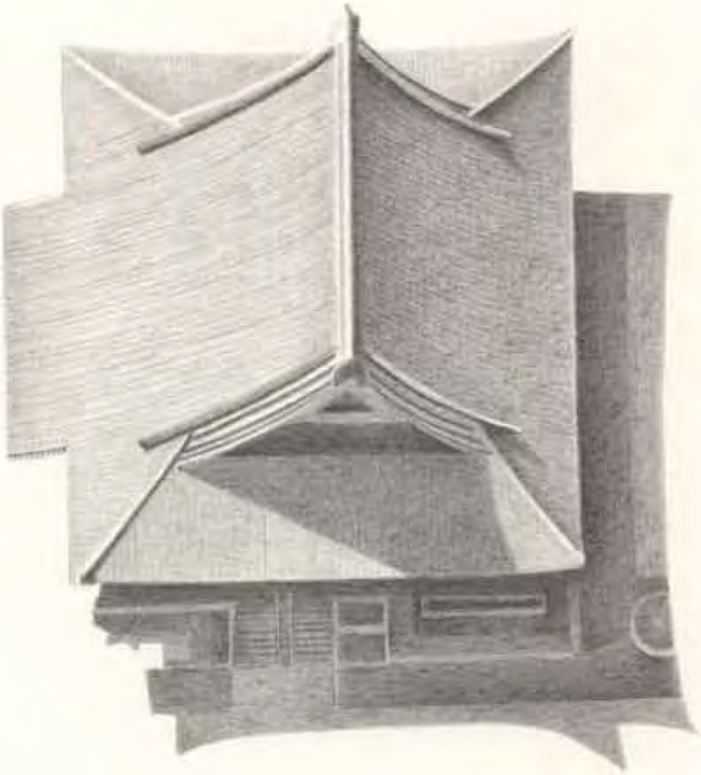
RENAUD PATARD

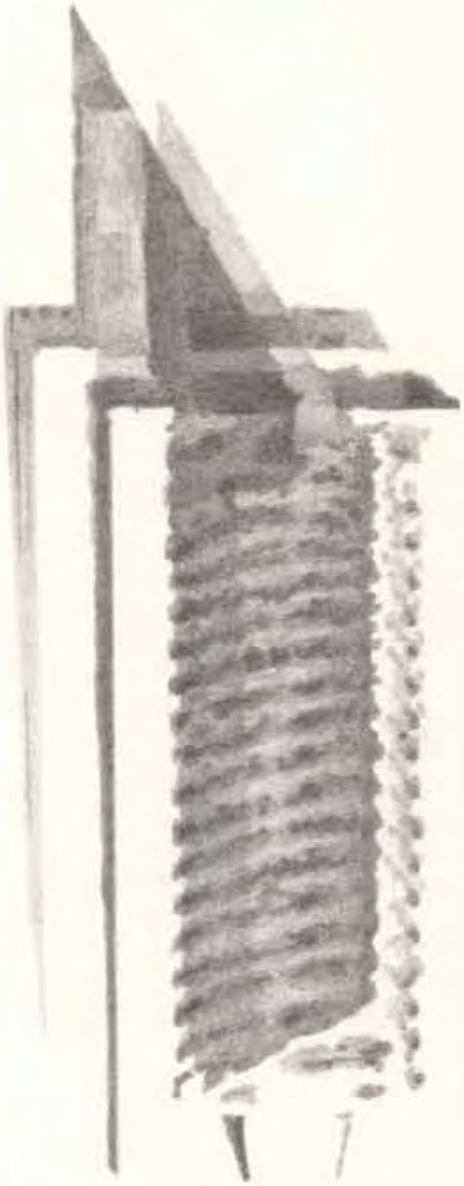


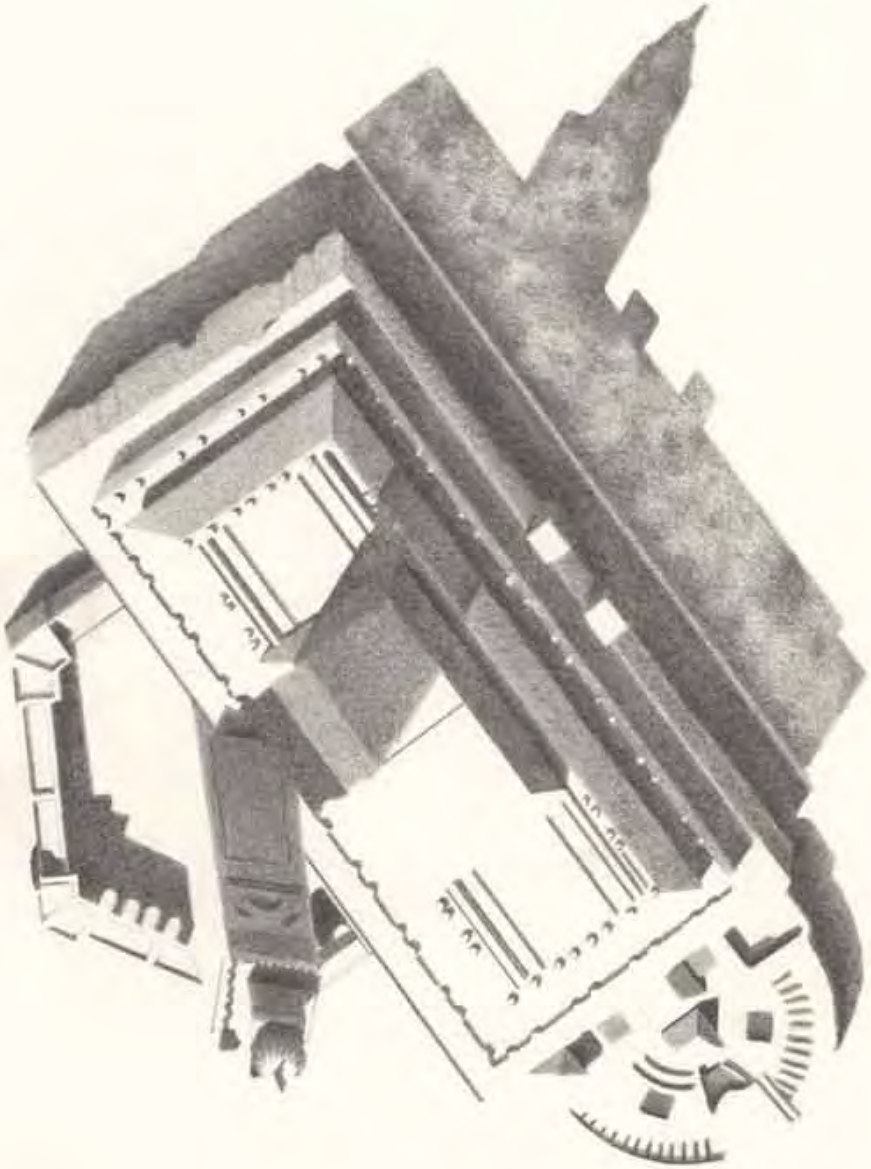
Du 04 au 16 décembre 2017

« SPIRITUALIGRAPHIES »

L'exposition « Spiritualigraphies » témoigne de multiples quêtes, celle d'un lieu, de soi et la quête de l'autre. Elle met en place une passerelle entre les paysages intimes immatériels et l'archivage méthodique et sans frontière d'imposants édifices religieux vus du ciel.
Le tourisme géographique orbital généré par les captations satellites couvre la quasi totalité du globe, l'empreinte des bâtiments religieux et la danse des ombres que provoque la réactualisation des images fonctionnent au grès d'une allure propre aux intérêts géostratégiques des terres survolées et des observateurs originels.
La fresque chronologique disposée dans la galerie met en scène cette dissemblance, une altérité graduelle, où certains paysages évoluent de plusieurs images par an au contraire d'autres suspendus, comme figés dans le temps. Les dessins isolent des formes mouvantes, jouent à faire disparaître la rigueur architecturale quand le dysfonctionnement causé par une météo difficile ou une technologie défaillante le permettent.
La verticalité est contrariée, dominée par notre regard. Faisant face aux dessins, un tremplin désarticulé lui, s'adapte au lieu qui l'héberge, silencieusement il suggère de projeter, d'atteindre le ciel, mais dans cette posture muséale, seule sa dimension sculpturale est une certitude.
« Spiritualigraphies » génère de nouvelles réalités de référence, une fois l'axis Mundi désamorcé, les territoires géographiques, mystiques ou abstraits reconnaissent l'autre dans la différence.
Ces monuments sacrés sont des transitions symboliques et physiques entre l'homme et le divin, entre la terre et l'inconnue, rythmés par le soleil et la gravitation d'une science poétique, inexacte et omnisciente.

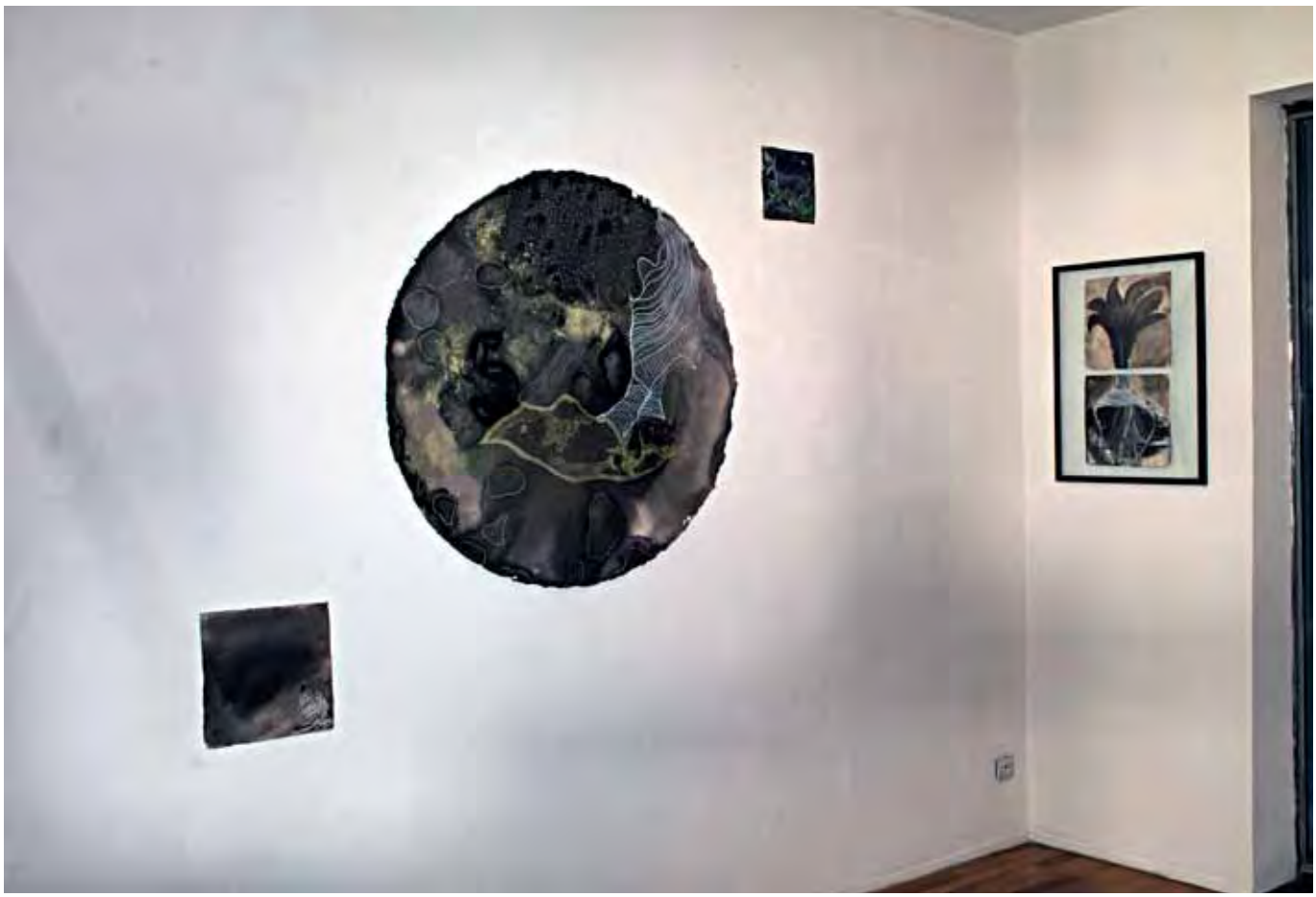
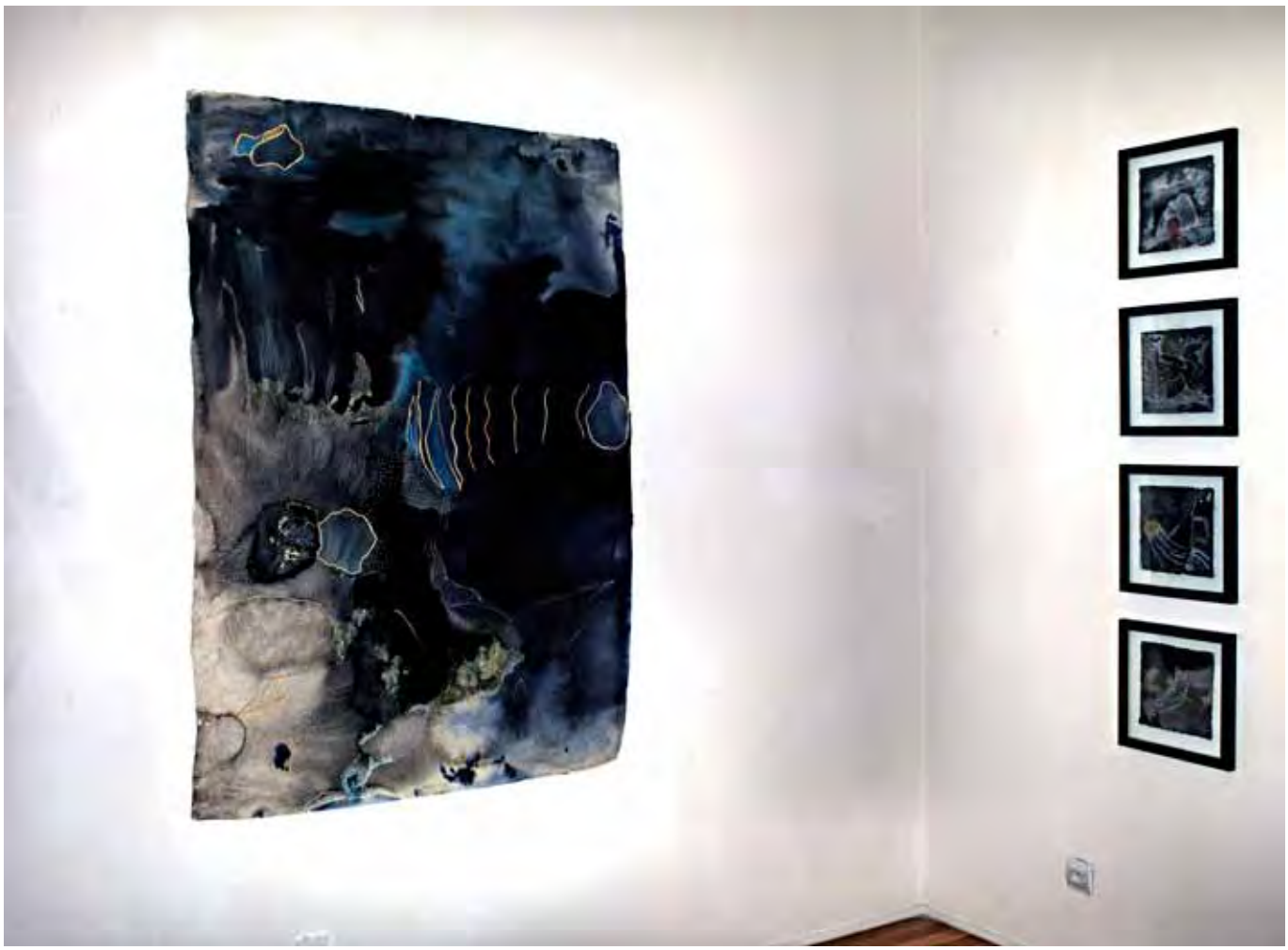






ALEJANDRA MELIN LOPEZ

Du 18 au 30 décembre 2017

Une lettre ouverte, c'est un peu comme des mots qu'on jette à partir d'une fenêtre que l'on a ouvert soi même sur un paysage connu. C'est déjà une réponse en soi, c'est une certitude que l'on s'apporte et c'est tout de même un appel. En fait, en s'adressant à tout le monde on se répond et l'on se conforte.
Dans les œuvres d'Alejandra Melin Lopez, le paysage aussi est une réponse mais une réponse vaste et définie à la fois, une constellation de fragments de certitudes, un univers d'organismes en suspension entre la vision au microscope et l'immensité sidérale. Les distances évoquées participent au détail, provoquent des éclairages qui à leur tour entraîne l'œil dans un circuit qui justifie le tondo.

Bernard Plasse